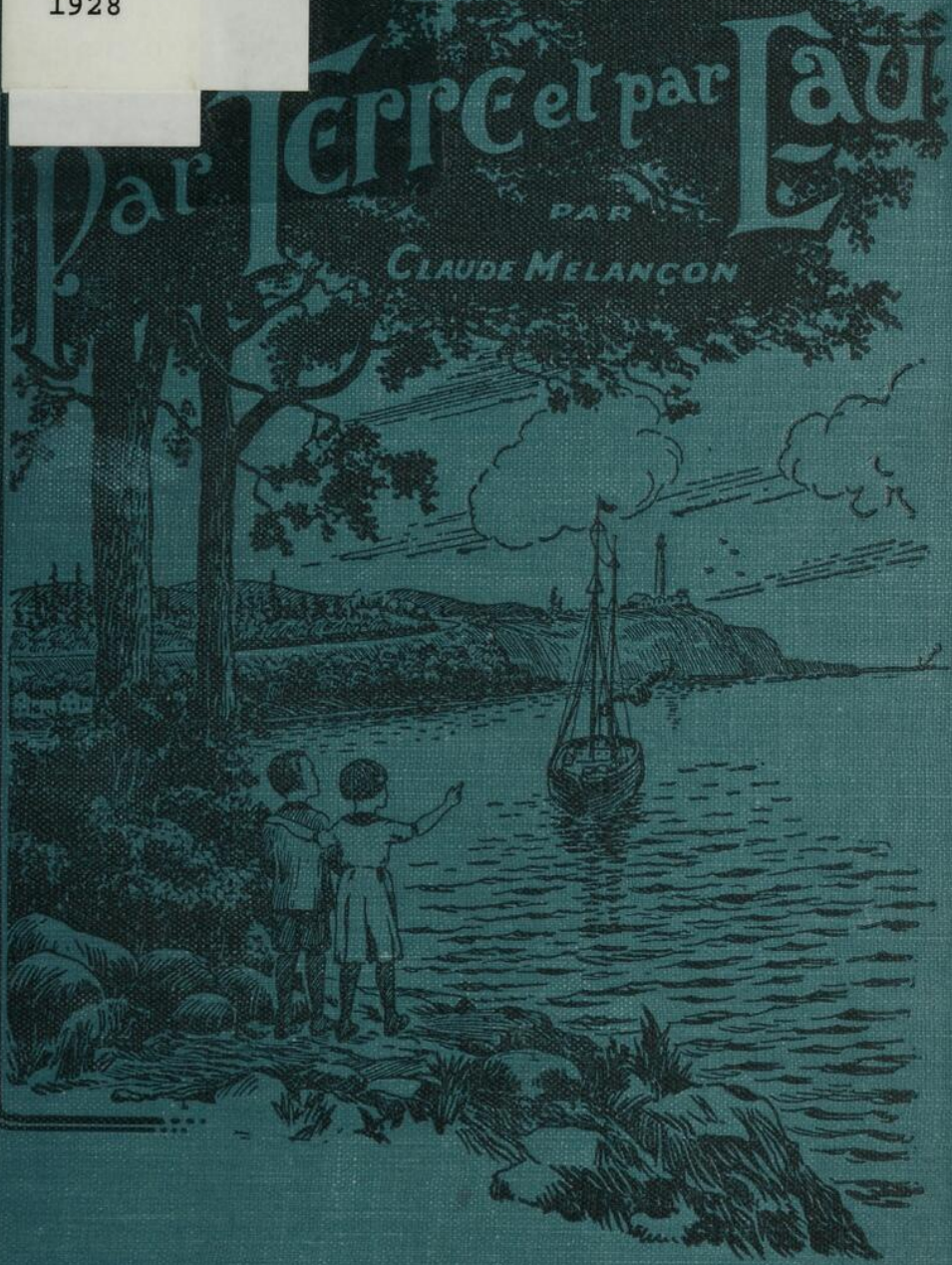
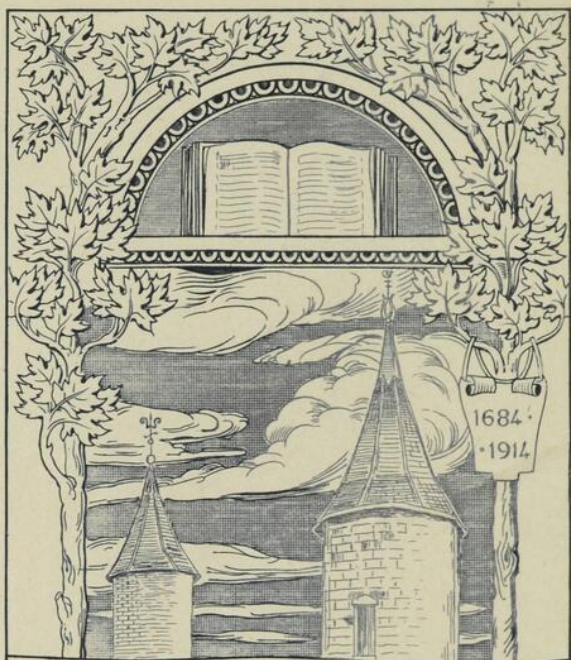
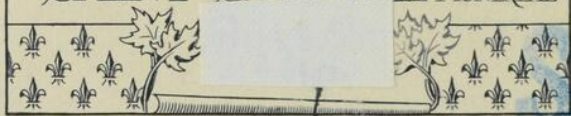


C843.52  
M5172p  
1928

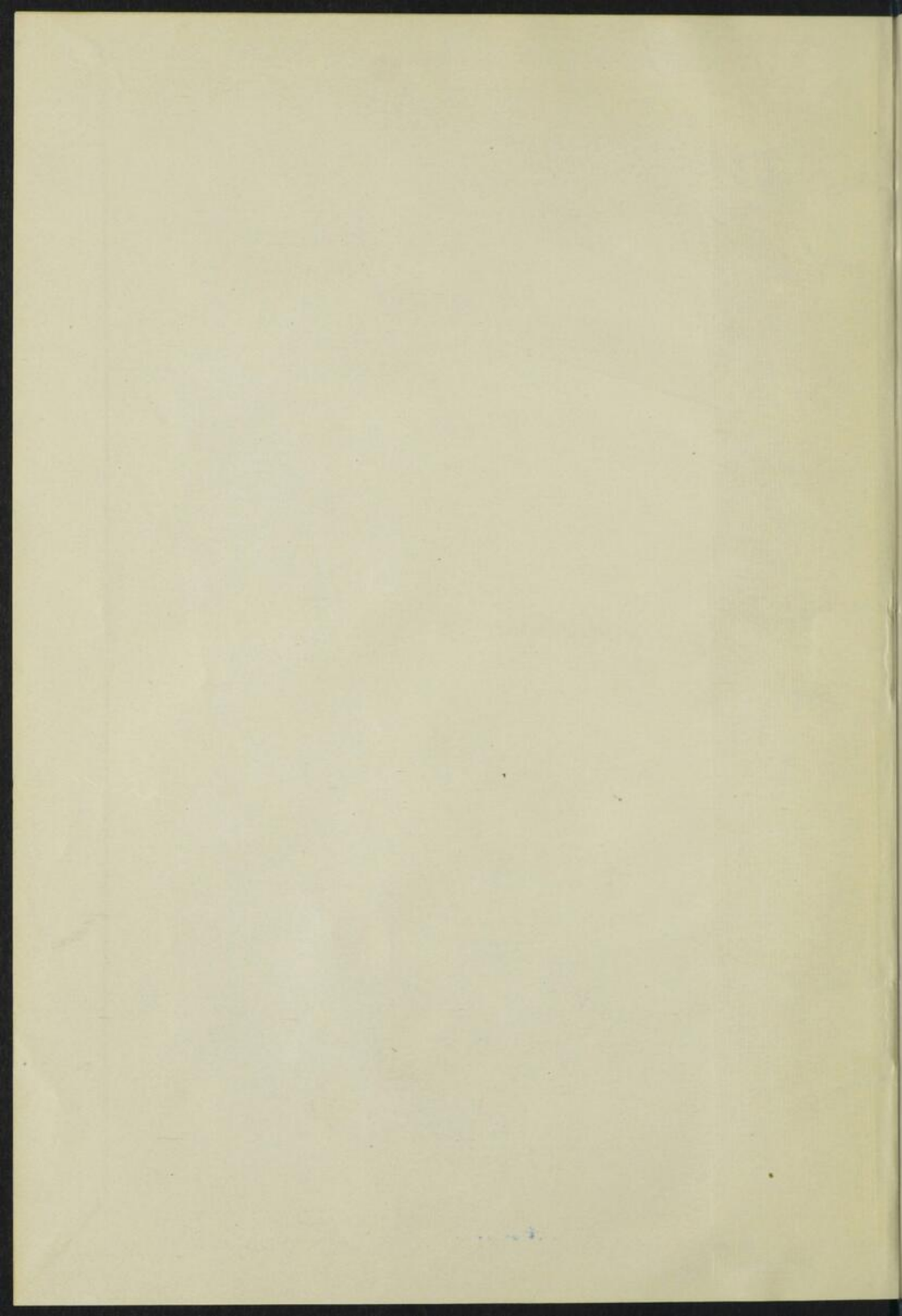




BIBLIOTHEQUE  
SAINT-SULPICE MONTRÉAL

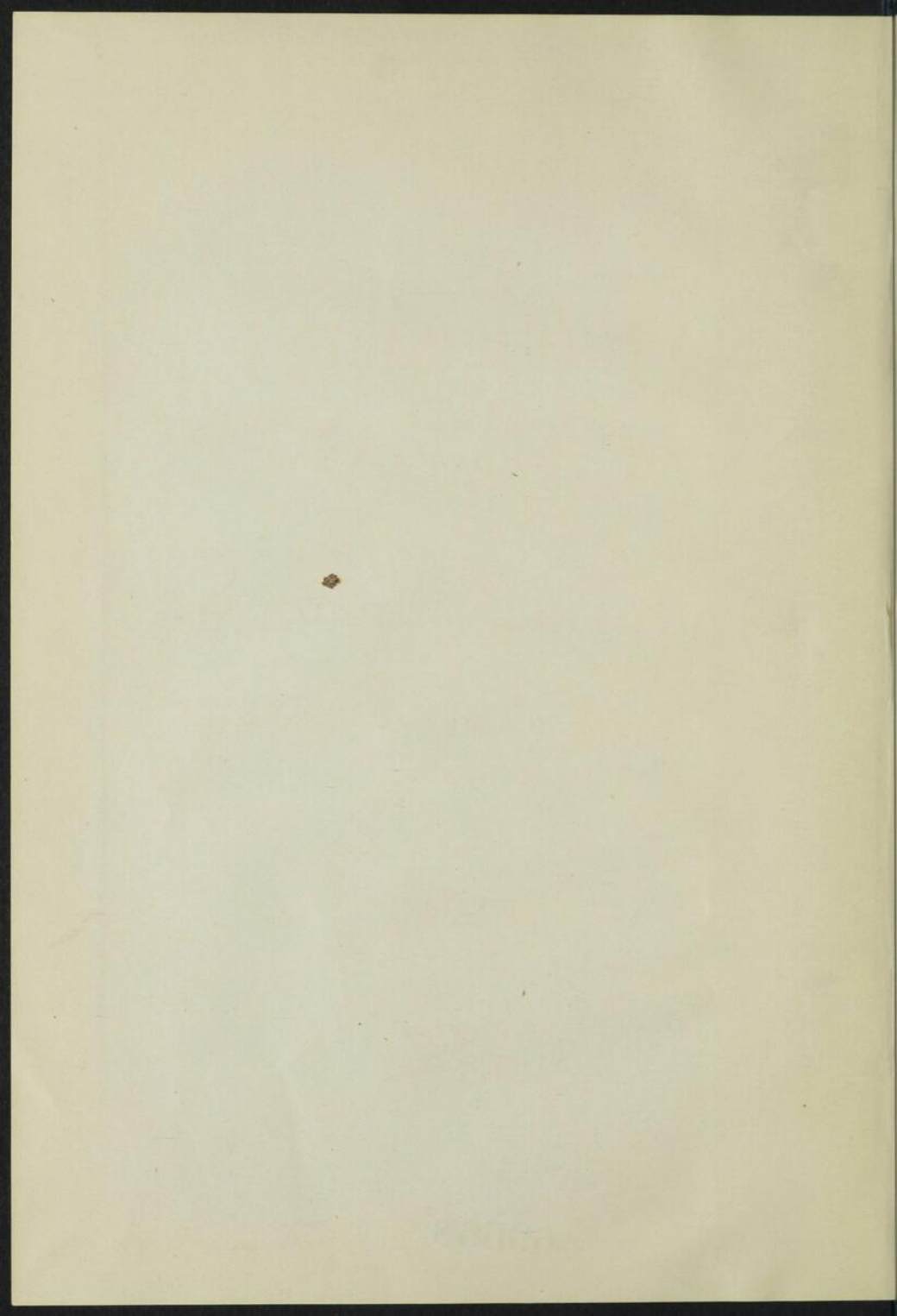


102



PAR TERRE ET PAR EAU

69668



CLAUDE MELANÇON

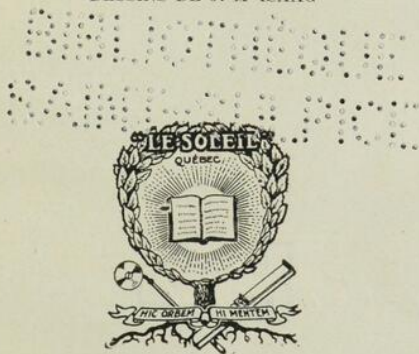
---

# PAR TERRE ET PAR EAU

---

PRÉFACE DE L'HONORABLE M. CYRILLE-F. DELAGE

DESSINS DE J. M<sup>o</sup>ISAAC



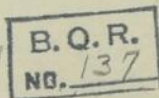
1928

Il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires sur papier Velvalur,  
numérotés de 1 à 100.

BIODIVERSITÉ  
1994-1998

~~PZ~~  
~~23~~  
~~M4 Pox~~

PS  
9526  
E43 P37  
1928

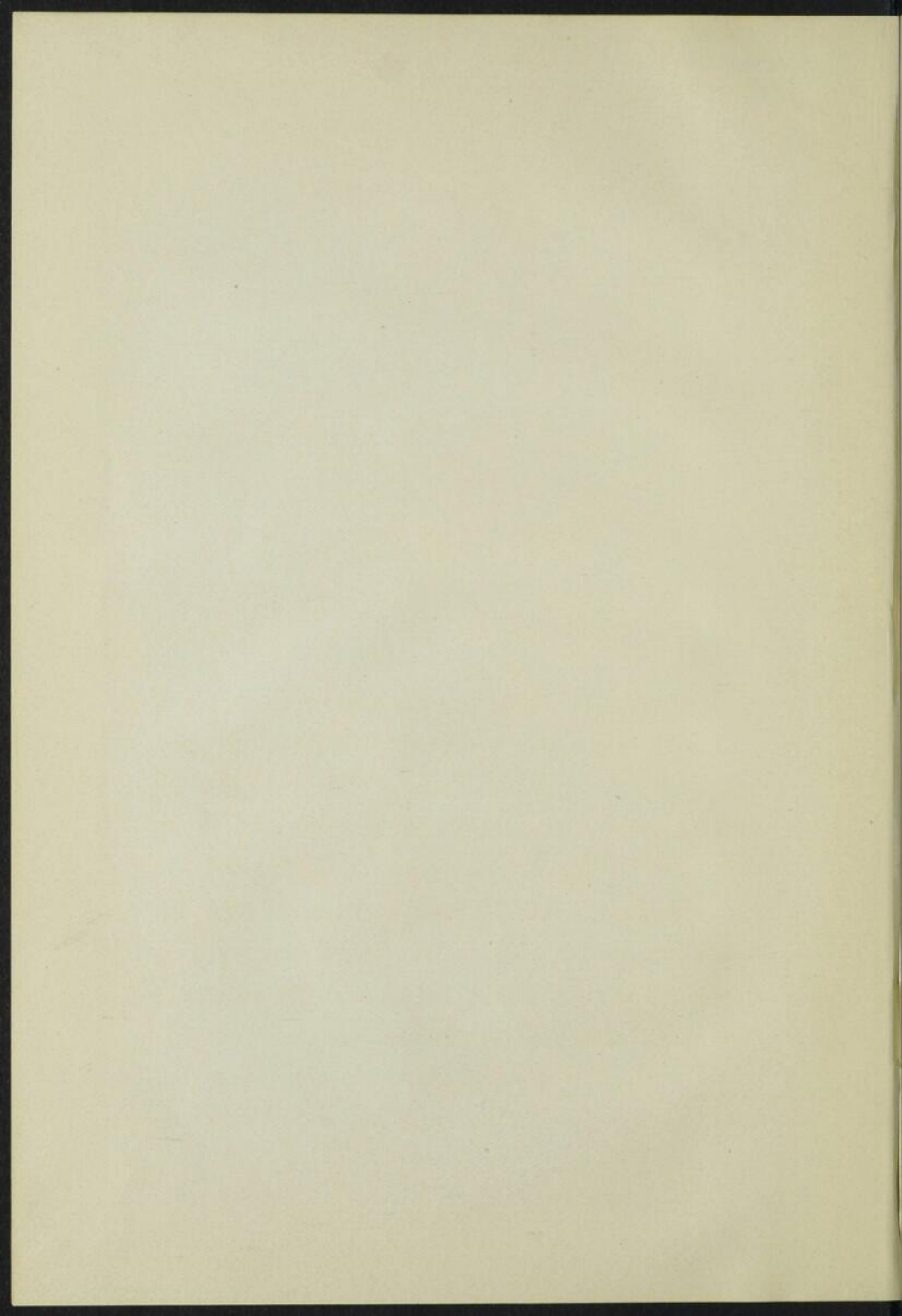


5

TOUS DROITS RÉSERVÉS

*A ma mère je dédie respec-  
tueusement ce livre.*

C. M.



## PRÉFACE

---

L'ouvrage que M. Claude Melançon offre au public est une nouvelle contribution à l'effort constant fait pour instruire l'enfant, notre enfant, cet anneau de chair et d'esprit, sur ses multiples et importants devoirs envers lui-même, sa famille, son Pays, son Dieu, meubler son cerveau de connaissances nouvelles et utiles, nécessaires, lui ouvrir de nouveaux horizons, bref, lui assurer une existence plus ensoleillée, plus fructueuse.

Le mot «Devoir» ne fixe pas toujours son attention; il lui prête trop souvent une oreille distraite.

Sage est donc de recourir à d'autres moyens, j'ose dire à d'honnêtes subterfuges: à la leçon de choses, l'enseignement par l'image, même au déguisement d'un manuel sous la forme d'une œuvre littéraire, pour lui en faire saisir le véritable sens, et, partant, comprendre la grandeur de ses obligations, réaliser le poids de ses responsabilités.

Qui connaît parfaitement la géographie, l'histoire de son Pays, l'aime davantage, le sert avec une plus grande ardeur, avec une véritable passion. Il faut des aliments à un si noble sentiment. «Par Terre et par Eau» en est un substantiel. La course de ses héros, d'un bout à l'autre de la Province de Québec nous en montre l'immense étendue et prouve qu'elle est un véritable royaume. Leur récit sur nos origines remplit nos cœurs de douces émotions, nos esprits d'un légitime orgueil. Les ancêtres, pionniers de la civilisation chrétienne et française, furent des héros et des martyrs qui, certes, nous ont transmis un bel héritage. Cet héritage, il faut d'abord le conserver, puis en augmenter la richesse.

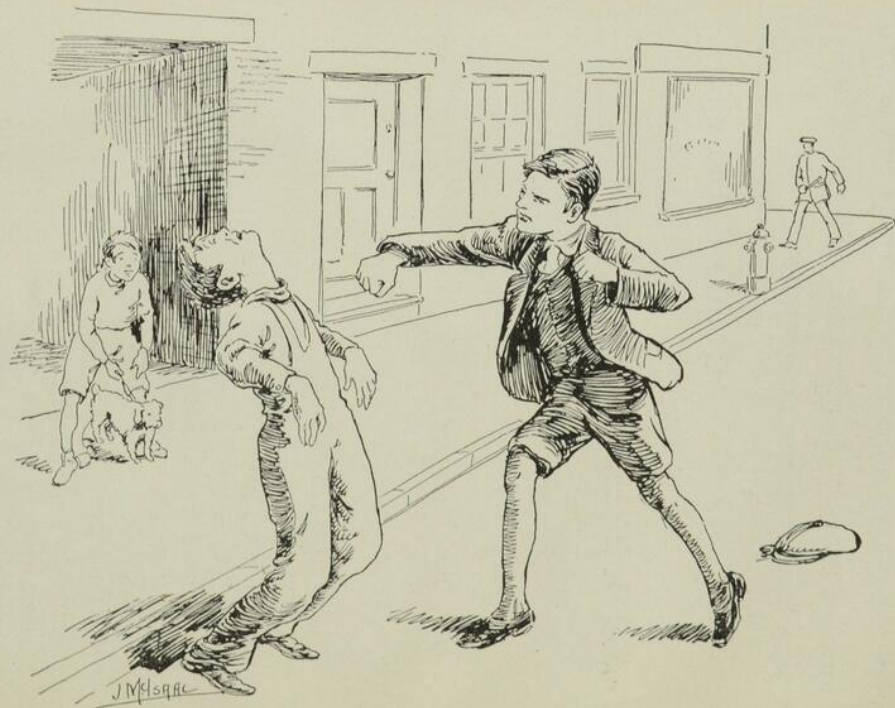
La conquête du sol ne doit pas ralentir sa marche ni l'attachement à la terre se refroidir. Mais

que le développement industriel de l'heure présente ne s'opère pas sans notre participation. C'est le cri que lance «Par Terre et par Eau». Il sera entendu et ce sera la récompense de son auteur.

CYRILLE-F. DELAGE,  
M. S. R. C.

Québec, le 25 octobre 1928.

---



Le «Coq» s'écroule, knock-outé—(voir page 33)

# PAR TERRE ET PAR EAU

---

## CHAPITRE I

### AU LAC ROND

Après avoir longuement contemplé les coteaux embués des Laurentides, s'être vautré dans le plus beau foin de la prairie, avoir poursuivi un « suisse » jusqu'au tas de pierres à l'orée du bois et perdu sa dernière balle de tennis au milieu d'un épais bosquet de sureau, Jacques Legrix chercha d'autres distractions pour occuper les heures écrasantes de cet après-midi de juin lourd de chaleur, d'humidité et de parfums.

Des coups sourds frappés à l'intérieur de la laiterie l'attirèrent du côté de la petite maison blanche dont les fenêtres étroites ouvraient leurs volets verts sur le lac Rond, rutilant de soleil.

Ce bruit l'avait toujours intrigué. Il le savait produit par Madame Lamarche, sa maîtresse de pension, lorsqu'elle faisait le beurre, mais jamais il n'avait osé pousser plus loin son enquête. C'est que la tradition était bien établie: quand Madame Lamarche faisait son beurre, le reste de la maisonnée se tenait au large. Ce jour-là—un jeudi généralement—le « père » Lamarche attelait le cheval Pompon à la « barouche » et sous le premier prétexte

venu allait fumer sa pipe au village de Weir. Quant à Paméla, la « fille engagée », elle se découvrait invariablement des besognes urgentes dans la grange.

Depuis tantôt deux mois qu'il était au lac Rond, Jacques avait toujours respecté la consigne tacite. Cette fois la curiosité l'emporta sur le respect de la tradition. Il poussa la porte peinte en rouge, reçut au visage une bouffée d'air frais et s'arrêta sur le seuil, médusé :

Ses manches d'indienne à pois roulées sur ses bras robustes, le visage inondé de sueur, Madame Lamarche armée d'une raquette en bois franc battait de tout son cœur une masse jaune, informe . . .

Absorbée par son travail elle n'entendit pas ouvrir la porte et Jacques aurait peut-être découvert le secret du rite hebdomadaire si le soleil n'était entré à sa suite dans le sanctuaire de fraîcheur. Cet insolent une fois dans la place ne se permit-il pas de promener sa langue chaude sur les doigts humides de la travailleuse, sur le beurre lui-même! . . .

Madame Lamarche poussa un cri et, la raquette haute, ne fit qu'un bond pour fermer la porte. Jacques se méprenant sur le geste et croyant avoir mérité le châtimeut réservé aux sacrilèges, détala sans demander d'explications. N'ayant pas entendu l'éclat de rire étouffé par lequel la brave paysanne saluait sa retraite précipitée, il courut se réfugier, un peu honteux de lui, sous les arbres de la rive.

Des légions de moustiques le chassèrent à leur tour sur le quai à chaloupes où traînaient les cannes à pêche. Il en prit une machinalement, s'assit les jambes pendantes au bout du quai, et se mit à pêcher sans conviction.

Accroupie sur une large feuille de nénuphar une grenouille semblait l'épier. Chaque fois qu'il regardait de son côté il rencontrait ses gros yeux dorés fixés stupidement sur lui. Agacé il voulut écarter ce regard gênant et guida son hameçon sous la gorge haletante. Son intention était

de piquer légèrement la grenouille pour la faire déguerpir; malheureusement pour elle il calcula mal la force de son coup de poignet et l'hameçon s'implanta solidement dans la peau vernissée. Pour l'extraire il aurait fallu faire effort et le jeune garçon sentit fondre sa générosité sous ce soleil torride qui lui brûlait les jambes et lui soufflait son haleine embrasée dans le cou.

Quelques minutes il regarda la grenouille nager dans le périmètre mesuré par la longueur de la corde puis, de nouveau blasé, se coucha sur sa canne à pêche. Son chapeau de paille rabattu sur le nez, il réfléchit :

Ce dégoût de toutes choses n'était pas normal. D'habitude il savait fort bien employer les belles heures lumineuses du jour. Dix jeux différents s'offraient à son choix. Mais aujourd'hui, par extraordinaire, rien ne semblait l'intéresser, tout lui semblait banal et fade. L'explication de ce phénomène ne serait-elle pas? . . . Oui! il aurait le courage de se l'avouer, c'était la faute de ce livre d'aventures terminé hier soir sous la lampe malgré les objurgations de Madame Lamarche qui voulait l'envoyer se coucher. Toute la nuit il avait rêvé aux multiples exploits de ce héros fabuleux qui parcourait le monde en quête de bien à faire, de torts à redresser, et sans cesse aux prises avec des bandes de sauvages ou de bandits, se tirait invariablement de tous les mauvais pas, triomphait avec un bonheur inouï des plus formidables obstacles et après mille péripéties réussissait à délivrer la jeune fille, belle comme le jour, gardée prisonnière au fond d'un donjon humide. . .

Certes, il ne prenait pas pour argent comptant toutes ces belles histoires. Son bon sens naturel se refusait à les admettre en bloc. D'un autre côté, la vie des grands aventuriers le hantait et lui faisait paraître bien humble, bien monotone, son existence de petit garçon de quatorze ans. Il se promettait de les imiter un jour, lorsqu'il aurait mous-

tache sous le nez et taille d'homme. On verrait alors ce dont il était capable. N'était-il pas bien préparé à une carrière d'aventures ? Ne savait-il pas nager, ramer, tirer au pistolet et à la carabine, monter à cheval, sauter en hauteur et en longueur ? Ne se sentait-il pas les qualités de bravoure, de sang-froid et d'endurance indispensables ? Ses maîtres ne vantaient-ils pas ses connaissances en botanique et en zoologie, en histoire et en géographie ? Sans fausse vanité il pouvait se reconnaître ces talents puisqu'ils étaient le fruit d'une éducation sévère, conduite par des maîtres excellents. A lui d'en faire usage.

Il serait dommage, pensait Jacques Legrix, de laisser s'embourber de pareils dons dans la routine d'une vie comme celle du « père » Lamarche, par exemple, à qui il n'arrivait jamais rien, sinon de tuer un chevreuil de temps à autre et de se battre avec les belettes qui saignaient ses poules. Pour sa part, il rêvait une existence plus agitée, plus fertile en émotions fortes. Au fait que ferait-il plus tard ? Serait-il trappeur, chercheur d'or, marin, soldat, explorateur ou quoi ? Se sentant apte à suivre toutes ces carrières, il n'avait qu'à se décider pour la plus agréable. Il est vrai que cette décision n'était pas facile...

Comme si elle voulait le tirer d'embarras, une libellule choisit ce moment pour venir bourdonner autour de la touffe de sagittaires, à côté du quai. Sa double paire d'ailes transparentes en vibrant imite à s'y méprendre le vrombissement lointain d'un moteur d'aéroplane. Il n'en faut pas davantage pour suggestionner un jeune garçon à l'imagination vive. Aviateur ! Pourquoi pas ? Jacques se voit très bien dans le rôle d'un as de l'aviation, en train de briser des records. D'image en image il en vient à se croire en plein vol.

Casque en tête, des lunettes épaisses protégeant ses yeux du vent, il survole les Laurentides. Il pilote son appareil

avec une audace inouïe. Tantôt il descend effleurer un lac sauvage ou un hameau perdu au fond d'une vallée, tantôt il plane comme un épervier au-dessus des plus hauts sommets. Tout à coup il tourne le dos au soleil et vole tout droit, longtemps, longtemps . . .

Le voici rendu au bout de la chaîne des Laurentides. Devant lui s'étale l'Atlantique. Va-t-il retourner ? Allons donc ! on ne le connaît guère ! De l'autre côté est Paris, le but des aviateurs audacieux. Nouveau Lindbergh, Jacques s'élance au-dessus de l'océan . . .

Des heures et des heures il survole le grand désert liquide. Il traverse des bancs de brume, rencontre des tempêtes de neige et de grêle, lutte contre les vents contraires. Dix fois son appareil alourdi par le verglas vient frôler la crête des vagues. Dix fois il le relève et échappe au péril.

Plus loin il est assailli par des centaines d'oiseaux de mer sur lesquels il vide son revolver sans effet appréciable. Pourvu qu'aucun d'eux ne se prenne dans les fils de commande du gouvernail ! Non, ce danger aussi est écarté, et maintenant l'on aperçoit une côte ensoleillée, la côte de France . . .

Très vite, Jacques survole cette campagne qu'il connaît mal, et pour cause. Enfin ! voici la tour Eiffel, une tour Eiffel toute semblable à la gravure de sa géographie. Jacques en fait le tour et se dirige sur l'aéroport du Bourget où l'attend une foule en délire. Des officiers galonnés l'entraînent de son siège, le portent en triomphe. Il prend un air modeste pour sourire à la foule. On l'acclame . . .

Un maringouin qui s'est insinué sous son chapeau vient le piquer sur une joue et crever cette vanité gonflante. Jacques le chasse avec humeur. Cet imbécile lui a fait perdre le fil de sa rêverie. Ou était-il rendu ? Ah ! oui, à Paris . . .

Hélas ! il a beau faire appel à tous ses souvenirs de lec-

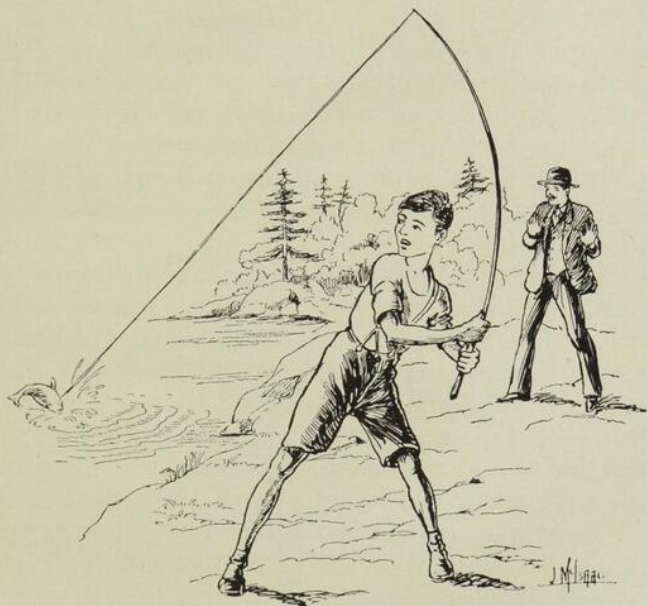
ture, à tous les livres d'Images qu'il connaît, il ne réussit pas à reconstituer la plus belle ville du monde. La vision s'entête à rester floue. Qu'à cela ne tienne, puisque ce jeu l'amuse, il ira chercher des aventures imaginaires ailleurs, dans des pays exotiques qu'il se représente facilement sans y être jamais allé.

Comme beaucoup d'enfants, Jacques croit qu'il faut aller aux antipodes pour trouver de l'imprévu. Il ne lui est pas encore venu à l'idée que la vie de tous les jours en est remplie et que le monde qui nous entoure est riche en curiosités et en émotions de toutes sortes pour ceux qui savent observer et comprendre. La moindre mouche qui vole, la plus humble fleur des champs renferment plus de mystère que le roman le plus compliqué. La nature est encore ce qu'il y a de plus merveilleux. Sa puissance d'invention est infinie. Elle nous ménage sans cesse des surprises comme Jacques ne va pas tarder à l'apprendre.

Occupé à suivre sa pensée vagabonde il ne s'aperçoit pas tout d'abord de la pression exercée dans son dos par sa canne à pêche. Cette pression devenant de plus en plus forte il daigne cligner de l'œil du côté de sa ligne. . . Ce qu'il voit lui fait ouvrir les deux yeux bien grands: la grenouille a disparu et à sa place apparaît un énorme achigan.

Jusqu'ici Jacques avait cru que seuls les vieux messieurs très gourmands mangeaient des cuisses de grenouille, mais il lui faut se rendre à l'évidence et admettre que ce goût est partagé par certains poissons. Il suppose toutefois que les amateurs-hommes font moins de façon pour avaler ce mets délicat que les amateurs-poissons. Il ne peut s'empêcher de rire à la pensée d'un vieux monsieur obèse et respectable se livrant dans une salle de restaurant aux mêmes exercices acrobatiques que l'achigan qui se contorsionne au bout de sa ligne. Jamais il n'a vu pareille gymnastique, admiré semblables culbutes.

Furieux du tour qu'il s'est joué, l'achigan s'efforce de démontrer au jeune pêcheur que s'il ajoute volontiers les grenouilles à sa diète ordinaire, il n'en va pas de même des hameçons et qu'il goûte fort peu cette façon d'inviter à dîner, puis de garder son hôte de force. Malheureusement pour lui, Jacques s'entête à ne pas comprendre sa mimique violente. Cramponné à sa canne à pêche il fait au contraire tous ses efforts pour garder sa prise et n'être pas entraîné par elle dans le lac.



«Prends ton temps, mon garçon . . .»

Dans cette lutte avec un « achigan » de six livres, l'enfant aurait peut-être eu le dessous si une aide inattendue ne

s'était offerte. Quelqu'un qu'il n'avait pas entendu venir dit derrière lui :

• «Prends ton temps, mon garçon. Donne-lui de la corde et laisse-le se fatiguer. Tu l'auras et, ma foi ! c'est une belle pièce.

—L'Oncle Paul ! s'exclame Jacques reconnaissant la voix et, de surprise, laissant tomber sa canne à pêche.

—Lui-même qui arrive à temps pour t'empêcher de perdre le plus gros «achigan» du lac. Et l'oncle Paul saisit prestement l'engin.

—Quand êtes-vous revenu d'Europe ? Êtes-vous au lac pour quelques jours ? Resterez-vous avec nous ?

—Saperlipopette ! comme tu y vas, mon neveu ! Donne-moi le temps de tirer de l'eau ce diable vert et je te promets de répondre ensuite à toutes tes questions.»

L'achigan déjà fatigué par sa lutte avec Jacques reconut bientôt la main d'un maître et de guerre lasse se rendit :

—Nous le mangerons pour notre dîner, dit l'oncle Paul en guise d'oraison funèbre.—Et maintenant à vos ordres, monsieur l'inquisiteur ; mais d'abord viens m'embrasser.

Jacques se précipita dans les bras tendus. Avec quelle joie il retrouvait, après une absence de deux mois, cet oncle qui était toute sa famille.

Car Jacques était orphelin. Son père, Jules Legrix, un célèbre ingénieur, avait perdu la vie en voulant sauver celle de l'un de ses hommes tombé du haut d'un pont en construction dans une rivière au courant rapide. Peu de temps après cet accident, sa mère, incapable de survivre à sa douleur, avait suivi son mari dans la tombe.

Deux jours avant de mourir elle avait fait appeler à son chevet son frère aîné, Paul Fontaine, célibataire excentrique et riche. Comme faveur suprême elle lui avait demandé d'élever son fils unique, alors âgé de cinq ans.—Surtout,

lui avait-elle recommandé, fais-en un honnête homme et un bon chrétien.

Monsieur Fontaine accepta bien que ce fût pour lui un gros sacrifice. Grand voyageur, il avait jusque-là employé son temps et sa fortune à courir le monde en quête d'émotions sportives. Il avait chassé le lion et l'éléphant sauvage en Afrique, pêché le tarpon sur les côtes de la Floride et couru des aventures sous toutes les latitudes. Au cours d'une battue au tigre, dans l'Inde, il avait sauvé la vie du rajah dont il était l'invité; quelques années plus tard il avait failli perdre la sienne dans l'étreinte puissante d'un « grizzly » des Rocheuses qu'une balle tirée par son guide avait abattu juste à temps. Le rôle de tuteur d'un jeune enfant ne convenait donc guère à ses goûts. Il l'accepta cependant de bonne grâce. Il mit fin à ses courses vagabondes et se consacra sérieusement à l'éducation de son neveu.

Sous sa direction, des maîtres compétents s'employèrent à orner la vive intelligence de Jacques et à former son corps par la culture physique. Lui-même se chargea de modeler son caractère, tâche qu'il considérait avec raison comme la plus importante puisque de cette éducation première dépend plus tard l'échec ou le succès dans la vie. Il commença par enseigner à l'enfant le respect de soi-même, la fierté de bien faire et l'amena ainsi graduellement à corriger ses défauts et à exalter ses qualités naturelles.

Jacques étant heureusement doué, ce système réussit parfaitement. A quatorze ans il n'était sans doute pas accompli, mais il avait un contrôle étonnant de lui-même, était franc et généreux, possédait un moral excellent et une foule de connaissances utiles.

Au physique il était grand et bien développé pour son âge. La pratique intelligente des sports lui avait donné avec de l'aplomb et du sang-froid, une démarche élégante.

Ses yeux bruns regardaient droit en face l'interlocuteur et au coin de sa bouche bien arquée se dessinaient déjà les plis d'une volonté réfléchie. Sans être joli il se faisait remarquer par sa physionomie ouverte, la souplesse harmonieuse de ses gestes, la correction et la propreté de sa tenue.

Son oncle en était fier. Très vite il s'était attaché à cet enfant affectueux et docile dont la gratitude le récompensait de ses efforts. Appelé en France par des affaires importantes, c'est à regret qu'il s'était séparé de lui pour deux mois et l'avait confié à de braves paysans des Laurentides qu'il connaissait pour leur avoir maintes fois demandé l'hospitalité au cours de ses excursions de pêche. Il avait même avancé la date de son retour dans sa hâte de lui communiquer la décision prise durant son séjour en France de compléter son instruction par une série de voyages. Il s'amusait d'avance des multiples questions qui lui seraient posées par son neveu dont la soif d'apprendre était insatiable, et du plaisir qu'il aurait à lui enseigner sur place quelques nouveaux faits de l'histoire canadienne.

Les premiers moments d'effusion passés, M. Fontaine examina son neveu en souriant et constata que l'air doux des montagnes avait eu son bon effet habituel :

—Tu as vraiment bonne mine, mon garçon. Saperlipopette ! regardez-moi ces bras et ces jambes musclés ! C'est égal, un séjour au bord de la mer ne te ferait pas moins de bien. Ceci m'amène à répondre à tes questions : je suis arrivé d'Europe ce matin et je ne resterai pas au lac. . .

Jacques prit un air consterné.

—Non ! car je t'emmène à Percé.

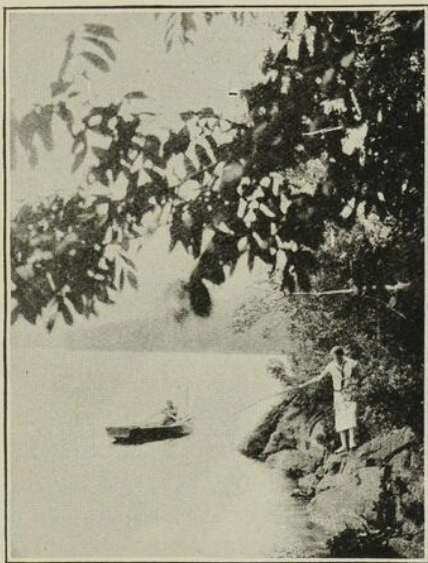
—A Percé ?

—Oui, en Gaspésie. Es-tu content ?

—Oh ! mon oncle. Comment pouvez-vous demander. . .

—Alors c'est entendu. Va faire ta malle. Nous partons demain matin pour Montréal et demain soir pour Percé.

En comblant ainsi l'un des plus secrets désirs de son neveu, l'oncle Paul était loin de se douter qu'il l'embarquait dans une longue aventure, une aventure véritable, cette fois, qui devait faire paraître bien timides les rêves éveillés de Jacques.



Le lac Rond

## CHAPITRE II

### LA BATAILLE

Montréal, «la ville des clochers dans la verdure» (1), la métropole aux origines héroïques et saintes.

Pendant que son oncle vaque à ses affaires, Jacques s'y promène en flâneur les mains dans les poches pour faire l'homme, très fier d'être laissé à sa propre initiative.

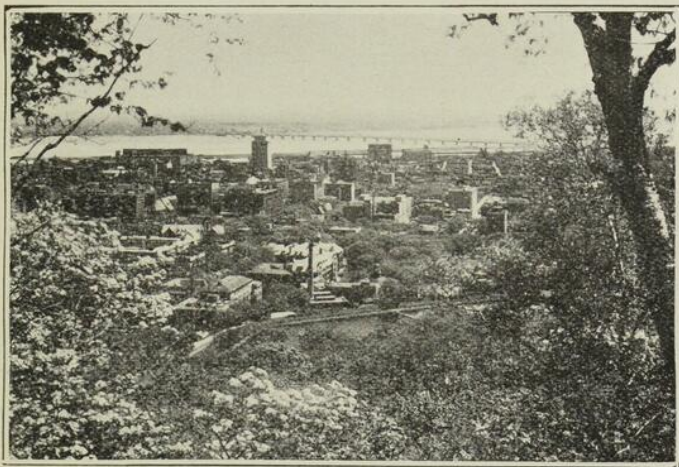
Il prend au sérieux son rôle de voyageur. Aucun touriste américain, membre d'une caravane en culotte de golf, n'étudie plus consciencieusement le guide illustré où sont catalogués les points d'intérêt. Dans le vieux Montréal historique, le plus curieux et le plus pittoresque, il s'arrête aux bons endroits pour évoquer les vies aventureuses et chevaleresques des Maisonneuve, des d'Iberville, des du Luth, des Lamothe-Cadillac, de tant de missionnaires, fondateurs de villes et découvreurs qui habitèrent ces lieux, aujourd'hui livrés au commerce, mais toujours imprégnés de leur souvenir. Les vieilles pierres scellées par des ouvriers français dans un ciment tenace lui racontent l'épopée de sa race croyante, la persévérance de ces preux chrétiens décidés à fonder Ville-Marie «dussent tous les arbres de l'île se changer en autant d'Iroquois!» Place Youville il croit assister à l'arrivée de Maisonneuve, voir les bouteilles pleines de lucioles, luminaire de la première messe. Plus loin, en fermant les yeux, il reconstitue le départ pour le Long Sault de Dollard et de ses compagnons, celui de Cavalier de la Salle allant à la découverte du Mississippi. Ici une maison vénérable lui parle de l'œuvre de Jeanne Mance, fondatrice de l'Hôtel-Dieu, là Saint-

---

(1) M. Victor Morin.

Sulpice, appuyé à Notre-Dame, raconte la vie exemplaire de Monsieur Olier.

Cette chasse aux fantômes où chaque pas fait dans l'une des rues tracées vers 1672 par l'arpenteur Bénigne Basset fait lever de grandes ombres, est interrompue par l'appel impérieux d'une sirène de navire. Brusquement Jacques est ramené dans la métropole canadienne, premier port du monde pour l'expédition du blé, grand centre bancaire, industriel et commercial. Le charme est rompu. Les vieilles maisons dans lesquelles il imaginait tantôt des hommes



Montréal, la métropole du Canada

à justaucorps, portant épée au côté et plume au chapeau, ne sont que des magasins aux façades enfumées dont les portes basses livrent passage à des clients en complet veston. La poussière qui couvre ses habits n'est pas celle du passé, c'est la poussière qui roule dans une grande ville moderne, trop occupée à s'enrichir pour s'épousseter et se faire belle.

Quel contraste tout de même entre le Montréal d'hier et le Montréal d'aujourd'hui ! Assis au bord du fleuve, face à l'île Sainte-Hélène où, selon la légende, Lévis brûla ses drapeaux pour n'avoir pas à les rendre aux Anglais, Jacques s'amuse à comparer son rêve historique de tantôt à la réalité commerciale, aux humbles maisons des pionniers les orgueilleux gratte-ciel, les élévateurs monstres et les entrepôts géants, aux canots d'écorce des explorateurs les transatlantiques à coques d'acier, à la poignée d'Iroquois guettant dans le silence de la forêt sombre le débarquement des fondateurs l'armée de manœuvres qui bourdonne tout le long de ce port de quinze milles, rendez-vous des navires des quatre parties du monde.

Mais en y songeant bien cette évolution accomplie à travers trois siècles n'est guère plus merveilleuse que le changement d'existence qu'il vient de subir lui-même en quelques heures. Passer d'un lac presque sauvage au tumulte de la civilisation, du calme de la campagne à la fièvre urbaine, est un événement qui fait époque dans la vie d'un jeune garçon. Jacques oublie un instant la rumeur de la cité au travail pour se rappeler tous les incidents qui ont marqué la première étape de son voyage. Après une nuit peuplée de rêves fantastiques, il s'est éveillé avant l'aube. Incapable de se rendormir il est venu s'accouder à l'une des fenêtres de sa chambre ouvrant sur le lac . . .

Le paysage, d'abord simple toile grise sur laquelle couraient comme des ombres les vapeurs du lac, s'est coloré peu à peu. Il passa du gris au mauve, du mauve au violet pailleté d'or, du violet au bleu et finalement du bleu au vert. Chaque teinte, semblait-il, était un signal auquel obéissaient de petits animaux sauvages. A la mauve, un couple de rats musqués, empressé autour d'une touffe de nénuphars jaunes, a quitté son repas de racines pour rentrer chez lui. Déjà un hibou se hâtait vers l'arbre creux

qui lui sert de retraite emportant dans ses serres deux mulots. A la violette, un chevreuil vint boire au lac, une marmotte parut à l'orifice de son trou, un vison sortit de l'eau avec une truite entre les dents . . .

Puis le bouvreuil logé dans le vieux pommier près de la maison annonça un nouveau progrès de la lumière. Son chant d'allégresse fut repris par les autres nids et salué par le chœur ailé, le jour descendit sur le lac enveloppé d'un nuage de poudre d'or . . .

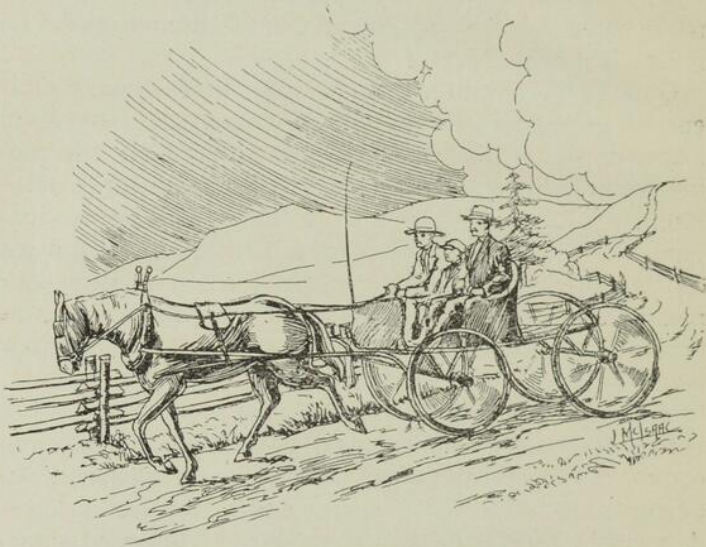
Quand on est venu le chercher pour le déjeuner, il était encore en contemplation devant ce paysage serein qui s'harmonisait si bien à des rêveries tranquilles. Un moment il avait éprouvé une sorte de regret à quitter ce décor familier. Trouverait-il ailleurs spectacle plus impressionnant, horizon plus suave ? Courte hésitation, car il avait cédé aussitôt à l'attrait du voyage, à l'invitation de ce jour naissant dont l'éclat présageait sans doute des joies extraordinaires. Et il avait tourné le dos au lac d'un cœur léger.

Tout de suite avait commencé une vie nouvelle. Les gens et les choses lui étaient apparus sous un angle inconnu, comme des spectacles livrés à sa curiosité de voyageur. Au déjeuner c'est à peine s'il goûta aux délicieuses galettes de sarrasin arrosées de sirop d'érable que Madame Lamarche lui servit. Il n'avait faim que d'impressions, soif que d'imprévu. Lorsqu'on annonça la voiture il était déjà sur le perron.

Pompon, le cheval des Lamarche, s'étant estropié la veille en arrachant une souche, un voisin, France Foisy, s'était offert pour conduire les voyageurs. Il attendait, la pipe aux dents et les « cordeaux » autour de ses mains calleuses. Précaution bien inutile d'ailleurs, car la jument gris sable qui se tenait piteusement entre les brancards était si vieille, si fourbue, que l'idée de se mettre en mar-

che ne lui serait certes jamais venue sans une invitation énergique de son maître.

En voyant leur équipage: quelques planches montées sur des roues et supportant un siège en équilibre sur deux énormes ressorts, Jacques avait eu un geste étonné. France Foisy l'avait remarqué:—Je gage que c'p'tit-là n'a jamais



Philomène, tête basse, s'en allait . . .

vu de charrette à poches. Il reluque ma voiture comme si elle était une «bibite» rare. Dame ! c'est pas le carrosse du roi, mais c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux pour les chemins de montagnes. Elle en a charrié, allez, des poches de potasse à Saint-Jérôme ! Pas vrai Philomène ? Tu étais plus faraute dans ce temps-là, vieille carcasse ! Mais je bavarde comme ma pauvre défunte femme, que Dieu garde ! « Embarquez » monsieur Paul, on mettra le petit entre nous deux.

En route, France Foisy avait continué son monologue. Le bonhomme n'avait pas la langue dans sa blague à tabac et deux « messieurs de la ville » à régaler de son verbiage était une aubaine trop rare pour la laisser passer. Sans remarquer le sourire amusé de M. Fontaine il avait donc parlé d'abondance, de tout et de rien, de l'avoine qui poussait « en orgueil », c'est-à-dire toute en tige, du petit bœuf rouge de Félix Laframboise, le « plus grand sauteux de clôtures de la paroisse », et de la soutane neuve de Monsieur le Curé. Il n'interrompait cette gazette locale que pour injurier l'infortunée Philomène qui, la tête basse, s'en allait, c'est le temps de le dire, du « train de la grise », en faisant sonner ses sabots écornés sur tous les cailloux du chemin du roi. Injures gratuites d'ailleurs et d'autant moins méritées qu'elle avait conduit les voyageurs à la station de Weir une demi-heure avant l'arrivée du train.

En l'attendant Jacques s'était promené avec son oncle sur le quai. Autour d'eux, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, s'arrondissaient des collines boisées, grosses pelotes de peluche verte dans lesquelles le soleil piquait ses aiguilles d'or. Naïvement il avait remarqué tout haut que ces montagnes devaient être bien jeunes, étant si petites.

— C'est ce qui te trompe, avait répondu son oncle, elles sont au contraire très vieilles, si vieilles que les géologues eux-mêmes n'en sauraient préciser l'âge. L'on sait seulement qu'elles existaient sous cette forme arrondie longtemps avant que les Rocheuses eussent commencé à dresser leurs crêtes pointues, c'est-à-dire, il y a trente mille ans environ.

— Trente mille ans ! Alors elles doivent avoir une longue histoire ? Il a dû s'en passer des événements ici ?

— Erreur encore. Ces montagnes ont une histoire à peu près dépourvue d'intérêt si nous entendons par histoire,

comme c'est l'habitude, l'énumération des guerres, fléaux, révolutions et autres calamités qui s'abattent sur un pays. Leurs annales ne rapportent qu'un fait sanglant : le massacre par les Iroquois d'une tribu d'indiens Têtes de Boule qui, sous le régime français, faisaient la traite dans la vallée de l'Outaouais et au fort des Trois-Rivières. Au contraire de leurs cousins fanfarons, les Algonquins, les Têtes de Boule étaient timides et pacifiques. Au lieu de chercher à tirer vengeance des Iroquois, ils préférèrent se réfugier plus au nord de la province où chassent encore quelques-uns de leurs descendants. Non ! les Laurentides n'ont jamais été les témoins de la rencontre de deux grands peuples armés. En revanche ces montagnes furent le décor naturel d'une véritable épopée. Un jour peut-être, dans plusieurs années, lorsque le recul des siècles aura brouillé la vision trop nette d'événements que nous connaissons tous et grandi les personnages à la taille des héros, un poète naîtra chez nous qui chantera les premiers colons conquérants du Nord. Il nous montrera la trouée faite de Saint-Jérôme à Ferme Neuve et Huberdeau, à travers la forêt qui recule arbre à arbre. Il nous dira au prix de quels sacrifices, de quels efforts répétés, de quelle vaillance têtue, ces humbles héroïques, ces lettres minuscules dans l'histoire de notre pays, gagnèrent le droit de coucher sur leur champ de bataille, au milieu des souches noircies. Et nous connaissons alors les véritables exploits des « chevaliers de la hache » qui, partis à la conquête d'un champ d'avoine, donnèrent à la province ce magnifique parc des Laurentides. Mais tout cela est trop près de nous. Les villages au-dessus de Saint-Faustin datent du temps où le curé Labelle fondait ce qu'il appelait son « royaume » et le voulait assez vaste pour faire vivre un million d'habitants. Le petit Poucet, tu t'en souviens, laissait tomber des cailloux pour marquer sa route, le curé Labelle, lui, semait des villages,

sans doute pour mieux retrouver le chemin de son presbytère au retour de ses courses au nord qu'il poussait sans cesse plus avant. Il y a bien quelques paroisses plus vieilles, par exemple Lachute, fondée par des Loyalistes en 1796, mais en somme le «nord» que nous connaissons date du mouvement de colonisation commencé vers 1880.

Quelle belle leçon d'énergie et de patriotisme à méditer! Ce sont des Canadiens de la trempe des colons du curé Labelle qui ont ouvert chez nous la voie au progrès, rendu possible des villes comme Montréal et Québec. De leurs efforts patients et discrets a résulté cette province de Québec qui s'offre aujourd'hui à l'admiration du reste du monde. Ce sont eux les véritables conquérants, car ils ont vaincu la solitude hostile et donné la liberté économique à tout un peuple.

Ayant ainsi fait l'accord entre le passé et le présent, Jacques reprend sa promenade.

En passant il consacre quelques minutes au Château de Ramezay, résidence du gouverneur de Montréal, Claude de Ramezay, puis quartiers généraux de la Compagnie des Indes, de 1745 à la conquête, alors qu'il devint la résidence officielle des gouverneurs anglais. C'est là qu'en 1776 l'imprimeur Fleury Mesplets fonda le premier journal de Montréal, la *Gazette*.

Jacques regarde quelques souvenirs intéressants puis se remet en marche. Les musées l'intéressent moins que les rues avec leur foule cosmopolite, les vitrines des boutiques, le trafic, l'air des gens, tout ce qui donne à une ville sa physionomie.

Après une courte visite à l'église de Bonsecours, où il admire les jolis petits bateaux déposés en *ex-voto* par des marins reconnaissants il continue par la rue Saint-Paul jusqu'à l'emplacement de l'ancienne porte Saint-Martin qui ouvrait sur la route de Québec au temps où Montréal

possédait un mur d'enceinte. Les maisons en bordure de cette route, en dehors des murs, reçurent le nom de «faubourg de Québec», nom qui depuis s'est étendu à un vaste quartier de Montréal.

Jacques marche au hasard. Il monte des rues, en descend d'autres et fait si bien qu'il s'égare. Au lieu de s'énerver comme d'autres l'auraient fait dans son cas, il décide de chercher un agent de police qui le mettra dans le chemin du retour. Il enfile la première rue à droite et tombe au milieu d'une bande de jeunes voyous. . .

Ils entourent un petit garçon blond, dépenaillé, mais l'air intelligent, qui tient entre ses jambes un épagneul crotté et proteste:

—C'est mon chien! Je ne veux pas qu'on lui fasse mal!

Pour toute réponse l'un des gamins lance une pierre qui arrache au pauvre toutou un hurlement de douleur.

Jacques est indigné. Il interpelle le lanceur de pierres:

—N'as-tu pas honte de martyriser un animal sans défense? C'est lâche ce que tu viens de faire.

L'autre bondit sous l'insulte: «Répète ça et tu vas voir si je suis un lâche.»

Sans être batailleur Jacques n'a pas peur de se mesurer aux poings. En lui donnant un professeur de boxe son oncle lui a dit: «N'attaque jamais pour faire parade de ta force ou pour frapper plus faible que toi, mais si l'on t'attaque, défends-toi bravement. Les coups que l'on reçoit dans le dos font aussi mal que ceux que l'on reçoit en face.»

Fort de ce conseil, Jacques regarde dans les yeux le voyou déjà replié sur lui-même, prêt à sauter, les poings en avant:

—Je n'ai pas besoin de répéter. Tu as parfaitement compris. Si tu veux te battre je suis à tes ordres, mais à une condition: si je suis vainqueur, j'entends qu'on laisse ce petit garçon et ce chien tranquilles.

—Entendez-vous «mossieu» le protecteur des petits chienchiens ? dit le plus grand des voyous, celui qui paraît être le chef de la bande.—Mossieu pose ses conditions comme s'il était certain de vaincre. «Mossieu» ignore sans doute que son adversaire est Eustache Corriveau, dit le «coq de la rue Poupart». J'avertis «mossieu» que s'il fait abîmer son joli visage et salir ses beaux habits du dimanche, il n'aura qu'à s'en prendre à lui. Je m'en lave les mains.

Ce petit discours ironique fait se tordre de rire toute la bande. Jacques comprend qu'il est inutile de faire appel à un sentiment sportif, absent chez ces gamins, et que, dût-il être vainqueur, il restera à la merci de cette jeune canaille. Il s'est fourvoyé, c'est sûr, mais voudrait-il reculer qu'il serait trop tard. Sans s'informer si son adversaire est prêt, Eustache Corriveau attaque sournoisement.

Jacques le guettait du coin de l'œil. Il bloque facilement les premiers coups et se rend vite compte que le «coq de la rue Poupart», comme la plupart des gamins, se bat sans aucune science. Il manœuvre pour que l'autre ait le soleil dans les yeux et attend l'occasion de placer l'un des coups savants que son professeur lui a enseignés.

Elle ne tarde pas. Surpris du peu d'effet de son attaque, Eustache Corriveau arrête ses moulinets et baisse sa garde. C'est le bon moment. Une feinte de la gauche, et, le passage étant libre, Jacques plante sa droite sur la pointe du menton de son adversaire. Le «coq» s'écroule, knock-outé.

Victoire éphémère, car aussitôt la bande entoure le vainqueur, menaçante. Cette fois la partie n'est plus égale et Jacques est menacé d'une formidable raclée. Des yeux il fait le tour du cercle féroce, cherchant le point faible de cette muraille humaine. A ce moment une poussée se fait de l'extérieur. C'est le propriétaire du chien qui arrive à la

rescousse. Il cogne comme un sourd et il y a un instant de désarroi. Jacques en profite pour se mettre au côté de l'enfant blond, dos au mur. Les dents serrées il attend la ruée.

Elle ne se produit pas. Un coup de sifflet à l'arrière et toute la bande s'égaille comme une volée de moineaux. En un clin d'œil les ruelles engouffrent tous les jeunes voyous. Jacques reste maître du champ de bataille avec ses deux protégés.

Un homme de police qui accourt du bout de la rue lui apprend la cause de cette fuite opportune. L'agent le tire certes d'un mauvais pas et tout à l'heure il lui en exprimera sa reconnaissance, mais il convient d'abord de s'acquitter envers le petit garçon blond qui est entré en lice si crânement.

—Merci, dit Jacques en lui tendant la main.—Comment t'appelles-tu ?

—Ti'Pit Leblanc. Faut pas me remercier, sans toi ils m'auraient battu comme un vieux tapis. Je n'aurais jamais lâché mon chien, surtout pour le faire assommer. Pas vrai, Mousse ? C'est égal, tu n'as pas froid aux yeux et tu sais te battre. Un seul coup et vlan ! le «coq» a pris un billet de parterre. Ah ! si tu voulais me montrer ce coup-là.

—Je te le montrerai, promet Jacques flatté de l'admiration de Ti'Pit.

—Certain ?

—Certain.

—Tope là. Quand tu auras besoin de moi tu n'auras qu'à siffler comme ça, deux fois. Si je suis dans le quartier tu me verras accourir au galop . . . avec des amis.

Se rappelant qu'il est égaré, Jacques va requérir les bons offices immédiats de Ti'Pit, mais à sa grande surprise celui-ci n'est déjà plus à ses côtés. Rasant le mur comme un chat en maraude il se faufile vers la ruelle la plus proche avec Mousse sur les talons.

—Que faisiez-vous avec ce jeune voyou qui se sauve? demande l'agent de police à Jacques.—Vous avez de drôles de fréquentations, ajoute-t-il après avoir examiné le jeune garçon.—Savez-vous que le père de ce gaillard-là est au pénitencier pour vol? Le petit me semble vouloir marcher sur les traces du papa, c'est de la graine de bagnard.

—Je ne le crois pas, répond Jacques, loyal à son nouvel ami et prenant sa défense à tout hasard.

Et il raconte à l'agent son aventure avec Ti' Pit Leblanc, le chien Mousse et la bande de voyous. Au récit du combat le constable s'exclame:

—Vous avez couché Eustache Corriveau, vous? Ben! vous êtes un rude lapin. Voilà deux ans que je «fais» le quartier et c'est la première fois que j'entends dire que le «coq» a été battu. Eustache Corriveau, la terreur du faubourg de Québec, rossé par un petit monsieur! C'est trop drôle, il faut que je raconte ça aux marchands de la rue à qui le «coq» ne cesse de faire de vilaines farces. Ils vont s'amuser.

Malgré ses airs bourrus cet agent est vraiment sympathique et Jacques après l'avoir remercié de son intervention lui demande le chemin de l'Hôtel Windsor où son oncle lui a donné rendez-vous.

—Rien de plus facile. Je vais vous mettre dans un tramway de la rue Sainte-Catherine qui vous conduira tout près de l'hôtel. Avez-vous des billets? Je le regrette, mais je n'ai pas un sou sur moi.

Jacques met la main à la poche pour y prendre son porte-monnaie. Il la retire vide.

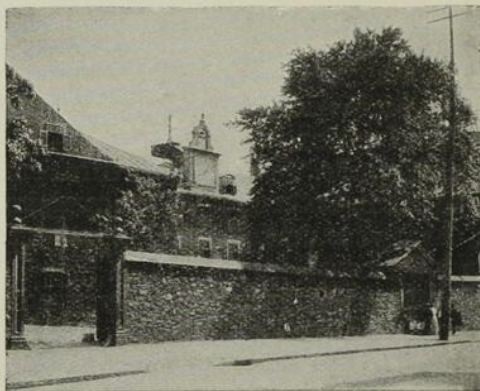
—Je vois ça d'ici, dit l'agent.—Quand la bande vous a encerclé l'un des vauriens vous a soutiré votre porte-monnaie. Il y a des pickpockets de talent parmi eux, dit-il d'un ton d'un homme qui sait reconnaître le mérite de ses adversaires.

—Ils sont un peu trop adroits pour mon goût, remarque Jacques, vexé de s'être ainsi laissé voler.—Comment retourner à l'hôtel maintenant ?

—Ne vous en faites pas. Voici justement l'un de mes copains de l'escouade des motocyclistes. Hé! Jos, conduis donc ce jeune garçon au Windsor. En quel honneur? En l'honneur d'un beau knockout. Il vient de coucher le «coq» Corriveau dans une ronde.

—Jamais coup de poing ne m'aura valu pareille considération, pense Jacques, tout en roulant vers le Windsor sur la motocyclette de l'agent. Partout la circulation est arrêtée pour les laisser passer et les constables aux coins des rues le saluent comme s'il était le maire de Montréal en personne.

Jacques arrive à l'hôtel en triomphateur. Cette fois il est bien sur la route de l'aventure.



Saint-Sulpice de Montréal

## CHAPITRE III

### EN ROUTE

Une locomotive géante entraîne maintenant vers la Gaspésie «l'*Océan Limité*», le rapide Montréal-Halifax du Canadien National dans lequel est installé un jeune garçon que sa victoire sur le «coq» Corriveau a affermi dans ses goûts aventureux.

Le Richelieu, l'ancienne rivière des Iroquois que découvrit Champlain, le Mont Saint-Hilaire et ses vergers de pommes fameuses, Saint-Hyacinthe, célèbre par sa manufacture d'orgues, sont vite dépassés. A Drummondville, l'industrielle petite ville des Cantons de l'Est, on ne distingue plus le paysage. La nuit a baissé son rideau noir devant les fenêtres et les domestiques nègres se préparent à transformer la voiture en dortoir.

Jacques suit les autres voyageurs dans le wagon-observatoire-bibliothèque où est installé le poste récepteur de radiotéléphonie.

Quelle merveille qu'un grand rapide moderne! Que d'ingéniosité dépensée pour le confort et l'agrément des voyageurs! Non seulement peuvent-ils dormir et manger en route, mais aussi se distraire en écoutant des concerts radiodiffusés de Montréal, de New-York ou de plus loin. Cela surtout étonne Jacques qui, pour la première fois, entend des sons produits à des centaines de milles de distance dans un train qui traverse l'espace à la vitesse d'un mille à la minute. Il y prend un tel plaisir qu'arrivé à Lévis l'oncle Paul doit user de son autorité pour l'envoyer reposer dans le wagon-lit.

A son réveil le paysage recommence à défiler comme un film sans titres sur un écran immense. De sa couchette, en

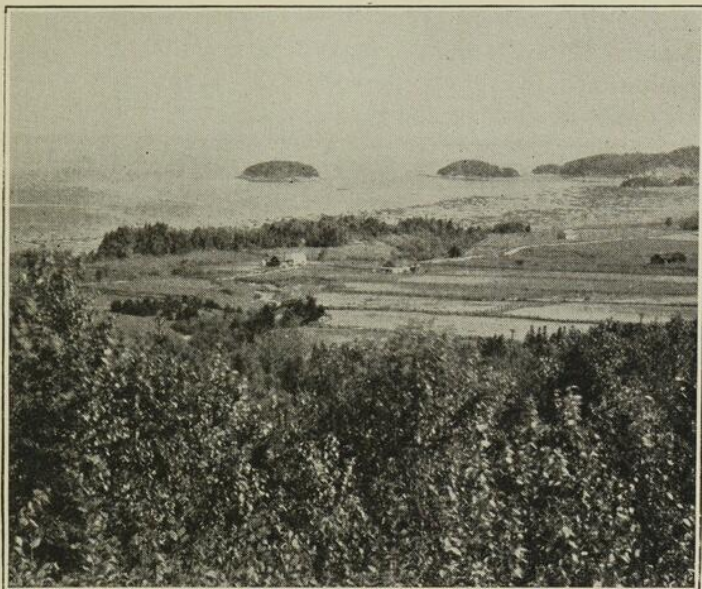
levant le store, il aperçoit par la fenêtre les deux îles qui sont l'un des attraits de la station balnéaire du Bic. L'une d'elles a une histoire que son professeur lui a contée. Elle a trait à la férocité des Iroquois :

Un jour une bande de ces farouches guerriers revenaient d'une expédition dans l'est de la province quand elle apprit par son avant-garde qu'une cinquantaine de familles micmacs se reposaient d'une expédition sur le plateau du Bic. Sur-le-champ fut conçu le dessein de les surprendre et de les massacrer.

Mais un éclaireur micmac avait aperçu l'ennemi. Lorsque les Iroquois arrivèrent au camp ils ne trouvèrent que des tentes abandonnées et des feux éteints. Vexés, ils allaient se remettre en route quand l'un de leurs chefs crut voir un mince filet de fumée qui s'élevait entre les arbres de l'île, en face. Ainsi fut découverte la ruse des Micmacs qui, pour échapper au sort terrible qui les menaçait, s'étaient réfugiés dans l'île connue aujourd'hui sous le nom d'*Ile du Massacre*.

La marée était basse. Profitant de cette circonstance, les Iroquois s'avancèrent à pied jusqu'à l'île et engagèrent le combat. Les Micmacs se défendirent avec l'énergie du désespoir, mais ils étaient trop peu nombreux et après avoir perdu beaucoup de monde ils se retirèrent dans une caverne naturelle qui se trouve sur l'île. Ils s'y fortifièrent si bien qu'ils auraient pu soutenir un long siège si... les Iroquois eussent choisi ce mode d'attaque. Malheureusement pour les Micmacs leurs ennemis qui avaient plus d'un tour dans leur sac et d'ailleurs étaient pressés de regagner leur village, préférèrent les enfumer. Lorsque les pauvres assiégés, à demi asphyxiés, se décidèrent à sortir, les Iroquois en firent un horrible carnage.

Jacques voudrait bien voir quelques traces de ce massacre dont la mémoire s'est conservée, mais il a beau écar-



Le Bic et l'île au Massacre

quiller les yeux et faire un violent effort d'imagination, il est forcé de s'avouer que l'*Ile du Massacre*, malgré son nom sinistre, n'évoque que des visions riantes et ressemble beaucoup plus à une jardinière débordante de verdure qu'à un coupe-gorge. Il oublie bientôt les méfaits des Iroquois et les déprédations commises par les soldats de Wolfe lors de la conquête du Canada, pour s'abandonner au charme de cette rive sud du Saint-Laurent où des processions de fleurs sauvages mènent à de belles plages sablonneuses, à de coquets villages fondés sous Louis XIV, à de petits plateaux du haut desquels l'on regarde passer sur le grand fleuve les paquebots qui relient Montréal et Québec à l'Europe. Rien de heurté ou de violent dans ce paysage immense et lumineux. La côte vient en pente douce rejoin

dre le Saint-Laurent et les champs étroits, bornés par des clôtures de cèdre, paraissent vouloir mesurer l'effort aux habitants.

Le convoi s'est approché de la rive, si près des roseaux qu'il en chasse des bandes de canards sauvages et dérange les hérons bleus qui dorment littéralement debout sur une seule patte. Jacques, ses instincts de chasseur éveillés, songe aux beaux coups de fusil que l'on pourrait faire du train même. Tout à l'heure, quand le convoi ayant dépassé Rimouski et sa station de pilotes, Mont-Joli et le majestueux Lac au Saumon, se sera engagé dans la vallée de la Matapédia, grandiose portail de la Gaspésie, il souhaitera encore s'arrêter, cette fois pour pêcher l'un de ces fameux saumons de la Matapédia qui chaque année attirent des millionnaires américains amateurs de ce sport dispendieux.

Pendant que Jacques débat en lui-même s'il préfère les attraites des plages du Saint-Laurent à ceux de la Matapédia, le train continue à serpenter dans la vallée. Il file entre deux rangs de montagnes vertes, frôle des groupes de maisons grises au milieu desquelles se dresse, ici et là, le clocher pointu d'une église de planches qui sentent encore la résine, et, pendant deux heures, obéit à tous les caprices de la rivière dont il suit la rive.

Il finit par s'immobiliser devant la gare de Matapédia, le point de raccordement où l'on passe de l'«*Océan Limité*» à un train minuscule composé d'une locomotive et de deux voitures, un «train de quêteux» dit-on là-bas, car il s'arrête, tel un mendiant à chaque porte, devant tous les petits villages de pêche qui jalonnent l'étroite bande de terre comprise entre la Baie des Chaleurs et la chaîne des Monts Notre-Dame.

Comme l'express de la chanson qui  
Mettait cent ans  
Pour aller de Paris à Caen

l'heureux petit train marche «tout doux, tout doucement». Et c'est un grand charme, car les voyageurs ont la faculté de descendre manger des framboises pendant qu'on attend sur une voie de garage la rencontre d'un train de marchandises. Pour Jacques il offre de plus l'attrait de l'imprévu et l'avantage de pouvoir longuement contempler cette baie baptisée par Jacques Cartier et qui a vu tant d'histoire que ses vagues semblent rouler sur la grève de glaise rouge des souvenirs avec des cailloux :

C'est en face de Pointe à la Croix que la flotte de ravitaillement envoyée par le roi de France au Canada, après la conquête, fut détruite par une escadre anglaise commandée par le grand-père de Lord Byron, le célèbre poète qui, par ses excentricités, faillit gêner son génie. Ce fut le dernier combat naval entre la France et l'Angleterre au Canada, et, malgré leur défaite, les marins français, commandés par le sieur de La Giraudais, s'y couvrirent de gloire.

Carleton porte le nom d'un gouverneur général ami des Canadiens-Français, et Maria, le village voisin, celui de sa femme. C'est à Carleton, autrefois *Tracadish*, que Charles Robin, un jersiais, réalisant le rêve de Nicolas Denys, premier seigneur de la côte, fonda (1768) un établissement de pêche sédentaire durable et fit en grand la pêche à la morue. Ce Robin était un rude homme. Ce que fit la compagnie de la Baie d'Hudson pour les chasseurs de fourrure, il le répéta pour les morutiers : il leur imposa des traditions et les gouverna au mieux de ses intérêts. Mais il alla plus loin. Longtemps il refusa de les faire instruire sous prétexte que tout ce qu'un pêcheur devait savoir tenait «entre la tête et la queue d'une morue». Il fonda ainsi une maison prospère, mais elle ne put résister à la concurrence qui surgit plus tard. Aujourd'hui la Compagnie Robin, mieux connue sous l'abréviation C.R.C. (Charles Robin & Cie) ne se distingue guère des nombreux établissements gaspé-

siens qui achètent la morue aux pêcheurs pour la revendre à l'étranger et plus spécialement à l'Italie.

Avant les Robin, sont venus sur la côte gaspésienne de grands explorateurs comme Cartier et Champlain, de fameux missionnaires comme les RR. PP. Sébastien et Le-Clerq, récollets, des aventuriers de tous les calibres dont il serait curieux de retracer l'histoire. Chose certaine, malgré les efforts du gouvernement anglais pour fonder des établissements loyalistes dans la Baie des Chaleurs, l'influence française y est restée prépondérante comme le prouvent tant de jolis noms de lieux qui flattent encore l'oreille du voyageur; Ruisseau Matin, Pointe aux Gascons, Port Daniel, Anse à Beaufile, Cap d'Espoir . . .

Jacques comprend que ce coin de sa province est très vieux et très attachant, que ce sol, riche en fossiles d'animaux préhistoriques, a été foulé par les pieds de pionniers, mais il se sent surtout attiré par la nouveauté du milieu. Quelle différence entre le pavé de la ville quittée la veille et cette plage de sable animée par les cris des goélands qui se disputent un tas d'entrailles de poisson! entre la rumeur de la métropole au travail et le bruit que font les vagues en se déchirant sur les rochers solitaires! entre l'air enfumé que l'on respire dans la cité ouvrière et cette brise fraîche toute parfumée de la saine odeur du varech! C'est cela qui est amusant, les contrastes, et cette région ne ressemble à aucune autre qu'il connaît. Il a l'impression d'avoir franchi une frontière, d'avoir pénétré dans un pays étranger.

Cette impression d'aller à la découverte dura plusieurs jours. A Percé, il joua toute une semaine à l'explorateur. Il fouilla la côte depuis le Cap Blanc jusqu'à Cannes-de-Roches, escalada les deux montagnes qui dominent le village, le Mont Sainte-Anne et le Mont Blanc, grimpa en soufflant la côte du Découragement pour admirer la Grande Coupe, fissure profonde de neuf cents pieds au fond de

laquelle coule un mince ruisseau. Il suivit les moutons sur le Pic d'Aurore, ainsi nommé parce que grâce à son élévation il est le premier à recevoir, le matin, la caresse du soleil, parcourut les sentiers de la montagne qui mènent au Donjon, au Trou du Chat et à la Grotte-à-Mireault.

Il découvrit aussi le village de pêche, le langage et les gestes pittoresques de ses habitants. Toutes ses promena-



Percé, son rocher, et à droite l'Île Bonaventure

des finissaient sur la grève et il ne manquait jamais un retour de pêche. Bientôt il connut toutes les phases de la préparation et de la salaison de la morue, depuis le moment où le «trancheur» lui coupe la tête jusqu'à la dernière opération alors qu'après avoir passé par le saloir, les «vi-

gneaux» (1) et la «grave» (2) elle est mise en «moutons» (3) puis emballée pour l'exportation. Comme il n'avait pas peur de se poisser les mains et d'aider quand la pêche était abondante, les pêcheurs l'avaient pris en amitié et pour le récompenser l'emmenaient quelquefois devant le Cap Barré pêcher l'encornet. Ils lui apprenaient à faire sauter la «tourloute» (4) et à se garer du liquide noirâtre et infect (5) que projette ce poisson à sa sortie de l'eau. Et quand l'encornet rendait bien, ce qui assurait le succès de la pêche du lendemain, ils lui contaient des légendes.

Pierre LeGascon, l'un des chefs de la flottille de pêche, en savait de fort amusantes. C'est lui qui conta à Jacques celle du «Cormoran enchanté».

Un soir qu'ils faisaient sauter la «tourloute» de compagnie, Pierre montra à son jeune compagnon un cormoran qui émergeait près du tangon (6) d'un filet avec un hareng dans le bec :

—Tu la vois, la sale bête ? elle vient de me voler encore une «boëtte» (7) Ah ! si je pouvais me procurer encore du plomb de la Statue de Saint'Anne, quel bon coup de fusil je lui enverrais.

(1) Les vigneaux sont de grandes tablés recouvertes d'un treillis métallique sur lesquelles l'on met la morue à sécher.

(2) La «grave» est un lit de cailloux bien propres qui sert aussi à l'opération du séchage.

(3) Nom donné aux tas de morues sèches.

(4) Engin de pêche en plomb garni à sa base d'une rangée d'aiguilles. L'encornet est un poisson à tête de poulpe. Il ne mord pas, mais enroule ses tentacules autour de la «tourloute» et les aiguilles ont pour but de le retenir.

(5) Ce liquide est un moyen de défense. Lorsqu'il est poursuivi par une morue, l'encornet le projette et derrière cet écran il réussit souvent à s'échapper. Les navires qui, au cours de la dernière guerre, cachaient leurs manœuvres derrière des nuages de fumée épaisse n'ont donc rien inventé.

(6) Sorte de bouée en bois.

(7) Nom que les pêcheurs donnent aux appâts dont ils se servent pour prendre le poisson. Le hareng et l'encornet sont des «boëttes» à morue.

—Du plomb de statue! Est-ce que le plomb ordinaire n'est pas bon?

—Pas pour les cormorans. Ils ont un sort ces oiseaux-là. Du moins celui qui a fait enrager si longtemps mon défunt père en avait un.

—Oh! contez-moi ça.

—Voilà. Dans ce temps-là mon père étendait ses filets près du pic d'Aurore. Moi j'ai mis les miens ici, c'est plus chanceux. Tous les soirs il allait les relever avec le «flatte» (1) et tous les soirs que le Bon Dieu amenait, il était sûr de voir «ressoudre» un gros cormoran avec un de ses harengs dans le bec. A la longue il s'est fâché. «Je vais lui flanquer un coup de fusil, qu'il disait, ça lui apprendra à voler le «butin» du pauvre monde.» Mais il remettait toujours. Un soir il ne trouve que deux harengs à demi rongés dans ses filets. C'est tout ce que le cormoran lui avait laissé. C'en était trop. Le lendemain il emprunta le fusil d'Archange Mathieu, l'homme de grave de chez Robin, et il va relever son filet, sûr de trouver son cormoran en train de s'en mettre plein la «falle». Comme de bonne, quand mon père arrive près du premier «tangon», il «ressout» avec un hareng. Mon père prend son temps, l'ajuste, tire, pan! Quand la «boucane» est dissipée, il regarde: *le cormoran avalait tranquillement son poisson.* Ça étonne mon père, car il passait pour le meilleur tireur de la côte. Vite il recharge, «nage» (2) un peu pour se rapprocher, vise à la tête et lâche son coup.

Cette fois le cormoran disparaît. Je l'ai blessé, dit mon père. Mais «ouiche»! au bout d'une minute le cormoran «ressout» avec un autre hareng. . .

Mon père nous a raconté qu'en voyant ça, les cheveux

---

(1) Sorte de chaloupe en usage en Gaspésie.

(2) Rame.

lui en sont venus «drettes» sur la tête. Il pensait que c'était le diable tout pur, mais comme c'était un bon chrétien il continua à tirer. Il brûla toute sa poudre sans seulement faire partir une plume.

Quand il conta cette histoire au village tout le monde voulut voir le cormoran enchanté et essayer sa chance. Le lendemain ils partirent douze fusils. De la grève on entendait la fusillade. On aurait dit que la falaise s'écroulait.

Après avoir tiré comme ça pendant une heure ils revinrent au village la tête basse et dirent à mon père de se résigner, qu'il ne pourrait jamais rien contre un cormoran enchanté. Il les laissa dire et prit l'habitude d'aller se mettre à l'«embusque» dans la grotte de la falaise. Le cormoran le savait là, mais il venait toujours faire son petit tour de ce côté, histoire de faire enrager le «bonhomme». A chaque coup de fusil qu'il essayait, il plongeait et allait chercher un hareng, comme pour se venger.

Mon père en perdait le goût de la soupe. La nuit il rêvait et ma mère l'entendait qui disait:—Je te tuerai, cormoran! je te tuerai!

Sur les entrefaites l'on décida de descendre la statue de la bonne Saint'Anne qui était sur la Table-à-Roland. Nous les pêcheurs, nous n'aimions pas ça. Nous étions habitués à la voir là-haut, sur la montagne. Elle nous protégeait quand nous étions en mer. Le pire c'est qu'on l'a vendue. Elle était en plomb et les Anglais l'ont achetée pour en faire des tourloutes.

Mon père était là quand ils l'ont «débitée» (1). Le pauvre homme pensait toujours à son cormoran et «jonglait» des «plans» pour le tuer. Le plomb de la statue lui donna une idée. Il en prit un morceau et le mit dans son fusil.

---

(1) Divisée.

Eh bien! ce soir-là, s'étant mis à l'embusque comme d'habitude, il tua le cormoran du premier coup. Vous voyez bien qu'il était enchanté cet oiseau-là!

De toutes ces histoires Jacques préférait encore celles ayant trait au capitaine Peter John Duval dont le souvenir s'est conservé à Percé.

Ce capitaine Duval, natif de l'île de Jersey, était un corsaire à l'emploi de l'Angleterre. Le Roi George III fut si satisfait de ses services qu'il lui présenta un sabre d'honneur (1). Duval l'en remercia en remportant d'autres victoires navales.

C'était un homme d'une force extraordinaire et qui aimait la bataille. Il n'hésitait jamais à aborder des vaisseaux beaucoup plus gros que le sien. Le premier il y montait, le coutelas aux dents et la hache à la main. L'on raconte qu'un jour, les amarres qui retenaient son navire à une frégate ennemie ayant été coupées avant que son équipage eût eu le temps de le rejoindre, il resta seul en face de deux cents hommes. Mais il n'était pas de ceux qui se rendent sans combat. Faisant le moulinet avec sa terrible hache d'abordage il fondit sur les marins alignés devant lui, troua leurs rangs, revint par derrière, ouvrit une autre brèche et se trouvant en face du capitaine le tua en combat singulier.

Les marins sont superstitieux. Ceux de la frégate se crurent en présence du diable lui-même, et, n'ayant personne pour les commander, mirent bas les armes. Duval qui ne pouvait nourrir un si grand nombre de prisonniers à son bord leur laissa la vie sauve et leur ordonna de ramener la frégate à son port d'attache, mais après qu'il l'eut pillée consciencieusement.

La paix signée, le capitaine Duval vendit son vaisseau

---

(1) Il est encore conservé à Percé.

et se retira sur l'île Bonaventure en face de Percé, pour y finir ses jours au bord de cette mer qu'il adorait. Il emmena avec lui la fille d'un noble espagnol qu'il avait épousée en secondes noces et qui lui apporta en dot un service de vaisselle d'or massif.

Contés dans une barge balancée par la boule, au milieu d'un décor qui semble avoir été créé pour servir de cadre aux plus merveilleuses légendes, aux événements les plus fantastiques, les exploits du capitaine Duval enflammaient l'imagination de Jacques et le faisaient soupirer après l'aventure.

Son vœu ne devait pas tarder à être exaucé.

## CHAPITRE IV

### LE SAUVETAGE

Ce matin-là Jacques, qui s'était proposé d'explorer à marée basse les grottes creusées par l'Océan au pied de la haute falaise connue à Percé sous le nom de *Muraille* barbotait avec les crabes dans les petites mares laissées par la mer en se retirant de la grève. La veille, Pierre LeGascon lui avait confié, sous le sceau du secret, que des trésors étaient enfouis au pied de la *Muraille* et un peu partout sur la côte, mais Jacques n'ajoutait pas foi à ces histoires sachant qu'elles reposaient sur les plus vagues rumeurs. Ce qu'il cherchait était une grotte commode pour y venir lire et jouer au Robinson.

Il la trouva après quelques recherches. Assez profonde pour l'abriter et assez élevée pour n'être pas inondé à marée haute, elle était tapissée de sable fin. Au fond coulait une petite source. A l'aide d'une coquille de pétoncle (1) Jacques y but et en trouva l'eau fraîche.

C'était plus qu'il n'avait désiré et, tirant un livre de sa poche, il se préparait à passer l'avant-midi dans sa nouvelle retraite quand ses yeux s'arrêtèrent sur une chaloupe, en apparence abandonnée, qu'un courant entraînait vers le récif du Cap Barré.

Une chaloupe à la dérive est un événement ordinaire dans un port de pêche.—Elle aura brisé son amarre, pensa Jacques, et son propriétaire—un pauvre pêcheur sans doute—déploie peut-être en ce moment une perte importante. Si j'essayais de la lui éviter ?

---

(1) Sorte de mollusque dont il se fait un commerce important. En anglais *scallop*.

Sans réfléchir qu'il s'exposait à aller se briser lui-même sur le dangereux récif, Jacques, heureux de pouvoir rendre service à quelqu'un, plongea dans la mer.

Il était bon nageur et ses légers vêtements ne le gênaient pas.

En quelques brasses il atteignit la chaloupe qui se dandinait à la houle comme un matelot ivre. D'un coup d'œil



Il conduisit la chaloupe sur la grève . . .

il s'assura que les avirons étaient posés en travers des bancs et sauta dans l'embarcation.

Emporté par son élan il faillit tomber sur une fillette couchée, sans connaissance, sous un morceau de toile à voile . . .

Son premier geste fut de se porter au secours de l'enfant, mais le bruit avertisseur des vagues se brisant sur le récif le fit changer d'idée. Ils n'étaient plus qu'à une trentaine

de pieds de l'écueil et le danger était imminent. Jacques se précipita sur les avirons.

Après de violents efforts il parvint à franchir le courant dangereux et à conduire la chaloupe sur la grève, devant le village. Un morutier accourut à son appel et porta la fillette évanouie à l'hôtel.

Le retour de Jacques, flanqué du pêcheur et de son fardeau, causa, on le devine, une certaine sensation. En un clin d'œil le «Percé Rock House» fut sens dessus dessous. Toutes les dames de l'hôtel se précipitèrent sur la fillette comme sur une proie livrée à leur dévouement enthousiaste.

Chacune entendait la soigner à sa façon et toutes insistaient pour lui prodiguer les premiers soins. Pendant qu'une mince et sèche américaine courait chercher son flacon de sels, une Anglaise corpulente roulait vers la cuisine commander de l'eau chaude, Dieu sait pourquoi ! Quelques dames proposèrent une mouche de moutarde, d'autres un bain d'ammoniaque. Une brave personne qui n'avait pas de remèdes à suggérer s'évanouit par sympathie...

Heureusement pour la petite inconnue un célèbre médecin de Québec était de passage à l'hôtel. Attiré par le bruit, il s'approcha du groupe des garde-malades trop zélées et arrêta d'un geste celle qui se préparait à jeter un verre d'eau froide au visage de la fillette sous prétexte que son évanouissement devait être une comédie. Son œil de praticien venait de constater sur la personne de l'enfant la trace des privations qu'elle avait endurées. Il savait que sa faiblesse n'était pas feinte.

Soulevant la fillette il lui fit avaler quelques gouttes de cognac. La brûlure de l'alcool parut l'arracher à sa torpeur, mais elle n'ouvrit les yeux que pour les fermer aussitôt en gémissant.

—Son cas est grave, déclara le médecin. Cette enfant a beaucoup souffert. Le froid, la faim, ont miné sa frêle constitution. Dieu sait combien de temps elle a passé sur l'eau après le naufrage, car de toute évidence nous avons devant nous une naufragée. Il faudra l'entourer de soins. Mesdames, je connais votre bonne volonté et je compte sur vous pour m'aider à sauver cette enfant que la Providence nous envoie de façon si étrange.

Et comme toutes protestaient de leur dévouement :

—Surtout du silence. Notre malade a besoin d'un repos complet. Quand elle s'éveillera nous verrons à la faire manger, très peu, car dans son état trop de nourriture la tuerait infailliblement.

—Docteur, demanda Jacques qu'on avait oublié dans l'excitation du moment, est-ce que moi aussi je pourrai la garder ?

—Pourquoi pas, mon garçon ? C'est ta prise, comme disaient les anciens pirates. Je t'accorde la première garde. Tu la feras avec ma femme.

Une semaine la fillette fut entre la vie et la mort, mais grâce aux bons soins du docteur et de ses aides bénévoles, sa jeunesse triompha et sa guérison fut annoncée comme certaine. Jacques en éprouva une grande joie.

Depuis le jour où il avait découvert, au fond de la chaloupe à la dérive, la petite fille blonde aux traits délicats, et l'avait arrachée à une mort certaine, il lui semblait qu'une sorte de lien les unissait. L'on aime généralement ceux à qui l'on rend service ou pour qui l'on se dévoue, mais dans le sentiment qu'il éprouvait il y avait plus que cela, il y avait de la tendresse fraternelle.

La convalescence progressa rapidement. Bientôt la fillette put se lever et appuyée au bras de Jacques, faire quelques sorties. L'air vivifiant de Percé acheva de la guérir.

L'on savait son histoire depuis quelques jours. Elle l'a-

vait contée de sa jolie voix chantante en s'adressant à Jacques plus particulièrement.

Jeannine Royat était française. Elle était âgée de treize ans. Ayant perdu sa mère très jeune, on l'avait confiée à une vieille tante qui l'avait élevée avec soin, mais sans tendresse. Si elle ne l'avouait pas l'on devinait que, nature tendre et affectueuse, elle avait beaucoup souffert de la froideur de sa parente. Son père, qu'elle adorait, aurait peut-être su mettre un peu de baume sur cette petite âme froissée; malheureusement il était absent sans cesse. Ruiné par la guerre, il s'était mis en tête de regagner une fortune pour sa fille. Avant d'entrer dans l'armée et de servir comme officier au Maroc d'abord, sur le front de Salonique ensuite, il avait étudié à l'École des Mines d'où il était sorti avec le brevet d'ingénieur. Croyant réussir dans cette profession il s'était mis à prospecter dans les pays lointains. Dans la famille on le surnommait «le chasseur de chimères».

A dire le vrai, pendant plusieurs années M. Hector Royat avait surtout connu des désillusions. Mais il ne s'était pas rebuté. A la fin, vaincue par sa persistance, la fortune avait paru lui sourire. Quelque temps avant l'arrivée de Jeannine à Percé, une lettre datée du Canada avait annoncé à la tante la découverte d'une riche mine de cuivre. Dans cette lettre l'ingénieur exprimait son intention de demeurer plusieurs années dans la province de Québec et réclamait sa fille:

«Québec et Montréal», écrivait-il, «possèdent plusieurs grandes maisons d'enseignement où Jeannine recevra une instruction aussi solide qu'en France et certainement aussi religieuse. Envoyez-la-moi, je vous assure qu'elle ne manquera de rien et sa présence me sera d'un grand réconfort dans cet immense pays où je n'ai pas encore eu le temps de me faire des amis.»

Cette lettre avait soulevé de nombreuses protestations dans la famille. Avait-on idée d'envoyer une enfant de treize ans seule à travers l'Atlantique? Et où encore? Dans cette contrée sauvage, habitée par des hommes rudes et grossiers! Hector devait avoir perdu la tête. Certes la tante ne laisserait jamais partir Jeannine pour ce pays de peaux-rouges. On la hacherait plutôt en tout petits morceaux.

Il fallut pourtant s'incliner devant la volonté paternelle. Une seconde lettre qui décrivait les conditions de vie au Canada, l'atmosphère française et catholique de la Province de Québec, le confort des villes canadiennes et l'hospitalité proverbiale de leurs habitants, fut suivie du câblogramme suivant:

*Embarquez Jeannine prochain voyage «Aurora». Capitaine s'en charge. Royat.*

Madame de Salamandre, la tante de Jeannine, versa des larmes abondantes et se plaignit amèrement à tout le monde, mais elle obéit. Pour la première fois de sa vie elle fit le voyage Paris-Le Havre, tenant à confier elle-même sa nièce au capitaine de l'*Aurora* avec un paquet de flanelles «au cas où l'enfant aurait le rhume» et un tas d'autres paquets dont le contenu était destiné à prévenir ou à guérir quelques-unes des nombreuses calamités que la brave dame voyait fondre d'avance sur la tête de sa pupille.

Elle avait tout prévu ou à peu près, excepté un naufrage.

L'accident se produisit à l'Ouest de Terre-Neuve.

Depuis deux jours l'*Aurora* avançait à petite vitesse dans le brouillard. La sirène lançait son cri lugubre à toutes les deux minutes et le capitaine ne quittait pas la dunette.

Le navire semblait marcher dans de la ouate quand tout

à coup le vent avait dissipé le brouillard et l'iceberg était apparu... trop tard pour qu'on pût l'éviter...

Un choc brutal, un craquement sinistre, des cris d'effroi et l'*Aurora*, sa coque ouverte, ses cloisons étanches démolies, ses chaudières éteintes, avait commencé d'enfoncer par l'avant...

De la dunette où on l'avait transportée sur l'ordre du capitaine qui voulait la garder près de lui, Jeannine avait vu la panique. Horrible vision!

Ni les supplications, ni les ordres du capitaine, ni même la menace des revolvers que braquaient les officiers n'avaient pu empêcher la ruée des passagers vers les chaloupes de sauvetage. Dans leur hâte d'arriver les premiers des hommes avaient frappé les marins qui, fidèles à la consigne, criaient au-dessus du tumulte: «les femmes et les enfants d'abord!» Sur le pont ils avaient formé un tas grouillant d'êtres sauvages, pénible à voir.

Par contre elle avait été témoin de scènes sublimes. Une mère, qu'une poussée formidable avait jetée sur le bastingage, échappa son bébé et folle de douleur sauta par-dessus bord dans l'inutile espoir de le sauver. Un homme âgé retira sa ceinture de sauvetage et la passa sans rien dire à un jeune infirme qui avait perdu ses béquilles dans la mêlée et gisait, stupide d'effroi, près des cabines de première.

Hélas! ces dévouements isolés n'avaient eu aucun effet sur la masse des passagers, enchevêtrés sur le pont comme un tas d'anguilles. Une fois les chaloupes à la mer ils s'étaient jetés dedans par grappes et, surchargées, elles avaient chaviré. Jeannine frissonnait en évoquant les bras agités des noyés, les appels de détresse de ceux qui avaient réussi à se maintenir quelque temps à la surface glacée, les ricanements des naufragés devenus subitement fous... Elle avait mis ses mains sur ses yeux pour ne pas voir,

mais elle n'avait pu s'empêcher d'entendre l'immense clameur qui jaillissait de la mer et le bruit sourd des noyés venant heurter les flancs du navire. . .

Incapable de fuir elle attendait la mort quand elle s'était sentie saisie par des bras robustes, jetée dans une embarcation gardée en réserve de l'autre côté du paquebot. Une vague l'avait aussitôt emportée.

Après l'avoir embarquée, le capitaine était remonté sur le pont, à son poste de commandement. Jeannine l'avait vu disparaître dans un grand remous pendant que l'iceberg s'éloignait, silencieusement, tel le fantôme du navire qu'il venait de couler.

Ne sachant pas ramer, Jeannine s'était couchée au fond de la chaloupe près d'une petite cruche d'eau et avait jeté sur elle la bâche de l'embarcation. Il n'y avait rien à manger à bord.

Elle ignorait combien de temps s'était écoulé après qu'elle eut bu sa dernière gorgée d'eau. Des cauchemars terribles l'avaient hantée, puis elle avait eu l'impression qu'un grand trou noir s'ouvrait et qu'elle y tombait. Elle s'était éveillée dans un lit, à l'hôtel.

Cette histoire connue, l'on songea à prévenir le père qui, ayant sans doute appris le naufrage de l'*Aurora*, devait croire sa fille perdue. Le problème était de le rejoindre? Jeannine ignorait son adresse, car il devait la rencontrer à Québec. Elle se rappelait toutefois qu'il avait parlé de la région de Rouyn dans ses lettres.

L'oncle Paul télégraphia à Rouyn et à Québec. A ces deux endroits il demanda de chercher M. Royat et de lui apprendre le sauvetage de sa fille.

Québec répondit d'abord. Le nom de M. Royat ne figurait sur le registre d'aucun hôtel de la vieille capitale. Une dépêche de l'Abitibi annonça ensuite que l'ingénieur avait été vu quelques semaines auparavant à Amos, mais que

depuis on était sans nouvelles de lui; que, peut-être, était-il sur son *claim*, mais qu'on en ignorait le site, M. Royat ayant toujours gardé le secret de sa découverte.

La situation devenait alarmante. L'oncle Paul prévint la police. En même temps il fit paraître l'annonce du sauvetage de Jeannine dans tous les journaux de la province avec l'espoir que son père la lirait et communiquerait avec lui.

Quelques jours après deux hommes se présentèrent à M. Fontaine et s'offrirent pour conduire la fillette à son père. Ils prétendaient connaître M. Royat et être chargé de lui ramener l'enfant.

L'oncle Paul fut aussitôt prévenu. Les deux étrangers sentaient le whisky à plein nez et avaient des allures louches. Le plus grand qui n'avait qu'un œil, paraissait capable des pires mauvais coups et son compagnon, un être servile prêt à lui obéir à la lettre.

Il parut étrange à l'oncle Paul que M. Royat eût choisi de pareils individus pour le remplacer dans une mission qu'il aurait dû être anxieux de remplir lui-même. Avant de leur confier l'enfant il questionna les deux hommes et leur demanda de produire les preuves de leur bonne foi.

Ils répondirent vaguement, ne voulurent pas dire où se trouvait M. Royat et, devant l'insistance de leur interlocuteur à réclamer des précisions, adoptèrent une attitude insolente.

—Vous voulez garder la petite pour toucher la récompense que le père ne manquera pas de donner à celui qui lui ramènera sa fille, dit l'un des prétendus envoyés en ricanant.

Cette remarque fut pour l'oncle Paul un trait de lumière.

—Je crois plutôt que c'est vous qui êtes à la recherche d'une récompense, répondit-il avec feu. Dieu merci! je suis assez riche pour n'avoir pas à me faire payer les légers

services que je puis rendre. Mais je vois à qui j'ai affaire. Partez immédiatement ou je vous fais arrêter.

Cette menace, dictée par l'indignation, n'était pas très sérieuse. Dans le beau pays de Gaspé les agents de police brillent par leur absence et la prison de Percé a ceci de remarquable que ses cellules n'ont jamais eu de serrures. Elle eut cependant son effet. Les deux hommes se retirèrent en mâchonnant des menaces et on les entendit commander une voiture pour se faire conduire à la gare, distante de sept milles.



L'iceberg s'éloigna . . .

## CHAPITRE V

### L'ENLÈVEMENT

Pendant que l'oncle Paul continue à chercher M. Royat et que les pensionnaires du «Percé Rock House» groupés dans les coins, échafaudent les théories les plus absurdes pour expliquer le silence de son père, Jeannine court les grèves et les montagnes de Percé avec Jacques, son inséparable compagnon.

Celui-ci s'est fait son guide et son professeur. La fillette ignore jusqu'au premier mot de l'histoire du Canada et Jacques est très fier de la lui enseigner. Le soir, dans sa chambre, il relit les livres que son oncle lui a fait emporter et auxquels, il faut l'avouer, il n'a pas encore touché depuis son arrivée à Percé. Le matin il rapporte à Jeannine les faits les plus saillants. La leçon est d'autant plus intéressante que nombre d'événements peuvent être situés dans le décor grandiose que les enfants ont sous les yeux.

—Vois-tu, dit Jacques, au bout du Rocher Percé, le grand trou creusé par la mer? Le rocher en tire son nom.

Jeannine, élève modèle, opine de la tête.

—Eh bien! continue le professeur improvisé, lorsque Jacques Cartier découvrit le Canada, en 1534, il passa par ici et en vit trois.

—Où sont les autres?

—La partie du rocher ainsi creusée par les vagues s'est effondrée. Seul est demeuré au-dessus de l'eau ce montant d'arche que tu vois à quelques pieds de la pointe extrême du rocher et qui, vu du large, a la forme d'une tête d'éléphant. Champlain, le fondateur de Québec et grand explo-

rateur aussi, est venu à Percé et a remarqué les trois arches.

—Que venait-il faire par ici? Si je ne me trompe, Percé est loin de Québec.

—Il était à la recherche de mines que les indiens rapportaient être très riches.

—Les a-t-il trouvées?

—Non! la Gaspésie est riche en mines de plomb, de zinc et de cuivre, mais Champlain ne les a pas découvertes. Il n'a trouvé que du minerai sans valeur comme ce calcite blanc dont le Rocher Percé est incrusté et qui ressemble à du cristal de roche.

—Il n'y a donc rien dans ce gros rocher de toutes les couleurs?

—Si, il y a des fossiles. Le Rocher Percé s'est formé, au fond de la mer de couches successives de dépôts calcaires au milieu desquels se trouvaient des millions de coquillages et de petits animaux qui ont été pétrifiés. Lors du bouleversement de la croûte terrestre, à la période glaciaire, il fut retourné et resta debout, tel que tu le vois en ce moment, sous la forme d'un gros navire démâté dont les passagers seraient des goélands et des cormorans.

—Comme tu es savant! s'exclame Jeannine, admirative.

Jacques n'ose lui avouer que cette science est fraîche de la veille et, pour couper court à des questions humiliantes, il la mène sur l'emplacement présumé de la première église de Percé, construite en 1685 par le Père Didace, et brûlée en 1691 par les marins de l'amiral Phipps, vexés d'avoir eu à lever le siège de Québec. Les corsaires anglais qui accompagnaient la flotte surprisent le petit village de Percé, le pillèrent et le saccagèrent. En haine du catholicisme, ils brûlèrent non seulement l'église, mais toutes les croix qu'ils purent trouver à l'exception de celle qui se dressait au sommet du Mont Sainte-Anne.

—Y eut-il des morts? demande Jeannine, prompte à s'apitoyer.

—Probablement. Nos ancêtres n'étaient pas hommes à laisser profaner leur église et leurs demeures sans protester. On s'est sans doute battu et comme les Anglais étaient les plus forts. . .

—Oh! Jacques! Allons prier pour ces pauvres gens.

Et la leçon d'histoire finit dans la belle église de Percé, une église construite en pierres de l'endroit et qui semble avoir surgi du sol rouge.

Elle recommença le lendemain, car Jeannine ne se lassait pas d'apprendre les hauts faits des premiers découvreurs et missionnaires français. Elle désirait toujours en savoir davantage. Jacques s'efforçait de satisfaire cette louable curiosité le mieux possible, mais lorsqu'il n'en savait pas plus long il entraînait sa compagne dans une excursion en montagne ou sur la grève pour ramasser les morceaux d'agate apportés par la mer.

Docile, elle le suivait partout. Elle était toujours prête, même pour les expéditions offrant quelques dangers. S'agissait-il de faire à pied, à marée basse, le tour du Rocher Percé, ou de descendre, en s'aidant seulement des coudes et des genoux, dans une étroite et profonde crevasse du Mont Blanc, elle ne reculait jamais. Jacques n'avait qu'à dire: «Jeannine, tu viens?» pour qu'aussitôt elle répondit: «Avec toi j'irais au bout du monde. Quand tu es là je n'ai jamais peur.»

Les deux enfants, tout au plaisir de s'entendre si bien, ne s'analysaient pas et ne cherchaient pas à savoir ce par quoi ils se plaisaient. Il suffisait à Jacques que Jeannine fût douce et bonne, et cachât sous une apparence frêle une rare crânerie de caractère. De son côté la fillette admirait sans réserve de loyauté, la bravoure et la droiture de son compagnon. Mais les vieilles dames de l'hôtel ne se

gênaient pas pour déclarer que c'était le petit couple le mieux assorti qui se pût voir. Elles gloussaient de plaisir quand elles voyaient la blonde et mignonne Jeannine courir au côté de son brun et robuste compagnon.

Par amitié pour Jacques les pêcheurs avaient d'abord accepté d'emmener la fillette dans leurs barques les soirs de pêche à l'encornet; puis ils avaient été conquis à leur tour par sa gentillesse et, après deux ou trois sorties, tous avaient réclamé le privilège de sa compagnie. Cette rivalité amusait les deux enfants qui allaient tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, mais le plus souvent avec Pierre Le-Gascon, le conteur d'histoires.

Ce diable d'homme en savait toujours de nouvelles. Son répertoire semblait inépuisable. Jacques le soupçonnait d'inventer sur place, non seulement des légendes, mais aussi quelques-unes de ses plus amusantes histoires de «coureurs de marigots».

—Qu'appellez-vous marigot? avait demandé Jeannine en entendant ce nom pour la première fois.

—Voilà! Autrefois, vous savez, du temps où Nicolas Denys était seigneur de toute la côte, les pêcheurs basques et français venaient de votre pays, Mamzelle, pour pêcher ici la morue. Ils l'appelaient «bacalaos» dans ce temps-là. Ils n'étaient pas tous «vaillants» à l'ouvrage, vous pensez bien. Les Bordelais surtout aimaient à paresser. Nombre d'entre eux étaient des «flancs-mous». Quand les patrons les envoyaient pêcher au large, au lieu de se rendre sur le banc (1) et de faire une honnête journée de pêcheur, ils s'arrêtaient à l'Ile Bonaventure, sur une petite grève de sable qu'on ne peut voir de Percé. Ils dormaient ou jouaient aux cartes toute la journée et ils revenaient le soir en se plaignant que le poisson n'avait pas mordu.

---

(1) Banc de morues.

C'étaient de fieffés menteurs, ces Bordelais! Comme de bonne l'on finit par mettre à jour cette finesse et les patrons placèrent des sentinelles sur l'île Bonaventure, à l'endroit qui fut baptisé alors «baie des marigots», c'est-à-dire des fainéants, et qui s'appelle aujourd'hui «Baie Paresseuse».

Naturellement Jeannine voulut voir cette «baie des Marigots» qui jouait un rôle si pittoresque dans le légendaire local et Jacques qui se mourait d'envie d'explorer l'ancien domaine du capitaine Peter John Duval promit de l'y conduire. Un pêcheur de leurs amis consentit à les laisser sur l'île en se rendant à la pêche. Il devait les reprendre au retour.

—Nous emporterons notre dîner, décida Jeannine, et nous mangerons sur le sable, au bord de la mer. Ce sera très amusant.

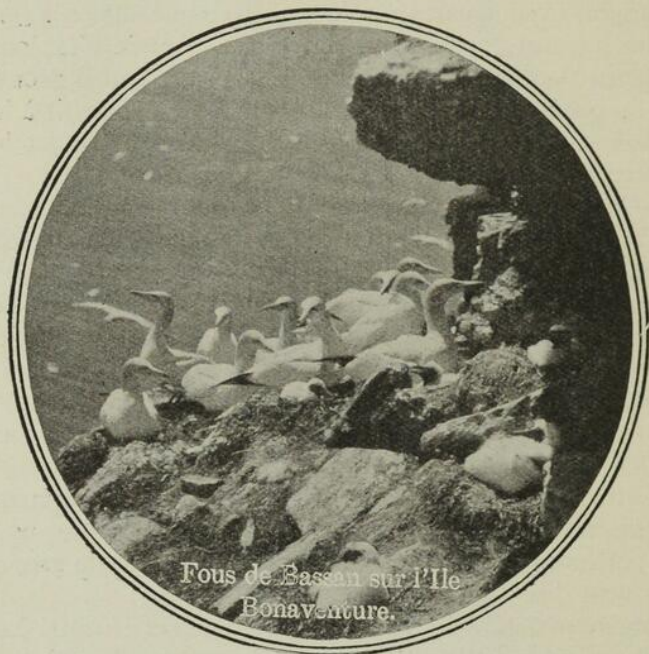
La Baie Paresseuse est toute petite. Située à l'une des extrémités de l'île Bonaventure, dans une anse absolument déserte, une chaloupe y accède à travers des récifs sur lesquels les vagues viennent se briser en poussière d'argent. Une fois à terre les enfants eurent tôt fait d'en épuiser les distractions, y compris la cueillette des oursins, ces étranges petits animaux qui logent dans une carapace ronde couverte de piquants, ce qui leur a valu d'être appelés par les savants «échinodermes», un mot tiré du grec et qui veut dire hérisson.

Heureusement l'île Bonaventure a d'autres attraits. Les deux enfants visitèrent la maison du corsaire Duval, puis allèrent voir les Fous de Bassan, ces gros oiseaux blancs aux ailes striées de noir qui nichent sur les corniches de la haute falaise dressée sur le côté est de l'île.

—On dirait des appartements pour oiseaux, dit Jeannine, en apercevant sur les corniches étagées les nids grossiers où commencent à piailler les jeunes «fous» dès qu'ils sont sortis de l'œuf.—Ce qu'ils en font un bruit!

—C'est fort heureux. Le capitaine des pêcheurs m'a expliqué que ce bruit était très commode. Il s'entend de loin et par temps de brume permet aux morutiers de se guider.

—Mais pourquoi font-ils continuellement ce bruit de crécelle ?



Fous de Bassan sur l'île Bonaventure

—Parce qu'ils ont faim. C'est leur façon de réclamer la becquée. Tiens, regarde, voici une maman qui apporte un hareng à son petit.

A plat ventre dans l'herbe, la tête seule dépassant le bord de la falaise, les enfants regardaient le gros oiseau dégorger un hareng dans le bec de l'oisillon. Ils étaient

trop absorbés pour entendre derrière eux un froissement d'herbe. Jacques le premier eut conscience du danger. Il voulut se retourner. Trop tard ! Une couverture de laine l'enveloppa de la tête aux pieds et il fut emporté dans des bras rudes.

Jeannine subit le même sort et vint rejoindre son ami au fond d'une embarcation dont le moteur fut aussitôt mis en marche.

Si prompt, si inattendu avait été l'enlèvement, que Jacques en resta quelques minutes stupéfait. Ce moment de surprise passé, il cria de toutes ses forces : au secours ! Mais la couverture étouffa sa voix. Vainement il voulut s'en débarrasser, elle était ficelée autour de ses chevilles. Seuls ses bras étaient partiellement libres. Alors la peur s'empara de lui. Ce qui lui arrivait était si soudain, si inexplicable ! Pourquoi s'en prenait-on à deux enfants comme eux ? Ils n'avaient fait de mal à personne. Voulait-on les mettre à rançon ?

Cette idée lui fit serrer les poings de rage impuissante. Il lui répugnait d'être mis à prix comme une tête de bétail. Et Jeannine ? qui la rachèterait puisqu'on ne savait encore où était son père ? Resterait-elle captive ?

La pensée que sa petite compagne partageait son malheur, courait peut-être un danger immédiat, calma un peu ses nerfs, son instinct de protecteur s'éveilla. Son cœur se mit à battre plus normalement, son cerveau à penser avec plus de calme. Il réfléchit à leur situation.

Celle-ci était pleine de mystère. Pour une raison inconnue, des étrangers, des bandits probablement, les emmenaient Dieu sait où. Il était permis de croire qu'ils n'en voulaient pas à leur vie, du moins pour l'instant, car tantôt il leur eût suffi de pousser les deux enfants, et quand on aurait trouvé leurs corps au pied de la falaise, on aurait pu croire à un accident.

—Je finirai bien par savoir, pensa Jacques.—En attendant il me faut trouver un moyen de communiquer avec Jeannine sans que nos ravisseurs s'en aperçoivent. Si je pouvais prendre mon couteau dans ma poche!

L'opération, assez difficile, réussit. Avec des précautions infinies pour ne pas soulever la couverture et donner l'éveil, Jacques ramena sa main droite vers sa bouche, se tourna légèrement sur le côté et attaqua la cloison de laine.

Quand l'ouverture fut assez grande pour qu'il pût regarder dans la barque, il constata avec plaisir que Jeannine était tout près. Quelques pouces seulement les séparaient.

Il attendit qu'une houle de fond vint secouer l'embarcation pour rouler, comme par hasard, au côté de la fillette et en même temps se mettre à plat ventre. Dans cette position il lui fut facile de percer la couverture de Jeannine et de souffler dans l'oreille de sa compagne:—C'est Jacques. Ne bouge pas et parle bas. As-tu peur?

—Plus maintenant. Mais il fait nuit et j'étouffe.

—Tourne la tête tranquillement de mon côté, je vais agrandir un peu le trou. Là! est-ce mieux?

—Oui, merci. Dis, Jacques, que va-t-on faire de nous?

—Je donnerais beaucoup pour le savoir. En tout cas il ne sert de rien de se creuser la tête. Ces hommes finiront bien par nous le dire. Ecoute! ils parlent à l'arrière.

—Un joli coup de filet, dit une voix éraillée.

—Oui! Et personne n'a rien vu.

—Personne. Quand on s'apercevra de la disparition des enfants nous serons loin. Le Monsieur de la ville qui nous a reçus si froidement l'autre jour va en recevoir un choc. Ça lui apprendra. Tu as vu son air fier lorsqu'il nous a dit: «Je suis assez riche pour me passer de cet argent». C'était nous inviter, n'est-ce pas? à le prendre au mot? Il sera forcé de se priver de pas mal de sous avant que nous

lui rendions son neveu, et par-dessus le marché il devra attendre pour le revoir que l'autre affaire soit bâclée.

Jacques comprit que les deux hommes parlaient de lui et l'avaient enlevé pour la rançon. Son sort était donc fixé. Mais celui de Jeannine ? Il prêta l'oreille, espérant surprendre d'autres renseignements. Mais les deux compères changèrent de sujet de conversation :

— Penses-tu que la goélette partira cette nuit ? dit celui qui avait parlé le premier.

— Pourquoi pas ? la marée sera propice et le capitaine Racque a eu le temps, hier, de servir ses clients. Nous partirons sans doute vers trois heures.

— Nous sommes déjà en vue du Forillon et il n'en est que six.

— Il va falloir nous tenir au large jusqu'à la nuit. Heureusement, nous avons apporté une cruche de rhum. Prends-tu un coup, le Borgne ?

Celui qu'on appelait ainsi ne se fit pas prier. Les enfants entendirent trinquer les verres.

— Peut-être vont-ils tomber ivres-morts, souffla Jacques à sa compagne. Dans ce cas nous aurons une chance de nous sauver. Le Forillon dont ils viennent de mentionner le nom est une belle falaise près de Gaspé. Je connais la ville pour l'avoir visitée avec mon oncle, un jour qu'il m'avait emmené voir l'endroit, près de l'église, où Jacques Cartier a probablement atterri pour planter la croix par laquelle il prit possession du Canada au nom du Roi de France. Qu'ils nous conduisent seulement à la petite plage où les Indiens auraient rencontré le découvreur et je me charge du reste. Peux-tu courir ?

— Je crois que oui, mes chevilles ne sont pas trop serrées.

— Bon ! alors si je coupe les cordes avec mon canif tu sautes à terre immédiatement et tu te mets à courir. Sois tranquille, je serai près de toi pour te guider.

Les enfants comptaient sans leurs ravisseurs, ces derniers n'étaient pas hommes à laisser s'échapper si facilement leur proie. Ils tinrent la barque au large jusqu'à la nuit. Assurés alors qu'on ne pouvait les voir du rivage ils abordèrent une goélette qui ressemblait à l'un de ces nombreux et honnêtes bateaux qui font le cabotage sur la côte gaspésienne. Une bordée de gros mots les accueillit.

—Arrivez donc, bagasse! La mer est haute et le sans-fil m'apprend que le garde-côte—le diable l'emporte!—se dirige de ce côté. Vous voulez peut-être que les agents du gouvernement viennent faire l'inventaire de ma cale et compter mes barriques de morue? Montez vite, espèces de tortues paralytiques! Nous levons l'ancre.

Une corde lancée du pont fut enroulée autour des deux enfants. On les hissa comme de vulgaires ballots pendant que les ravisseurs gravissaient l'échelle de corde qui se balançait au flanc de la goélette. Sur le pont on leur enleva leur couverture.

—Maintenant vous pouvez crier tout votre saoul, mes petits agneaux, leur dit celui qu'on avait surnommé le Borgne. D'ici personne ne peut vous entendre.

—Où nous conduisez-vous et pourquoi nous avez-vous enlevés? demanda Jacques aussitôt délivré de la couverture.

—Tu l'entends, Pascal? Son oncle tout craché! Patience, mon petit, tu le sauras assez tôt. En attendant nous allons te faire voyager avec le capitaine Racque, dit «Bagasse», le meilleur marin du golfe. Pas vrai, capitaine?

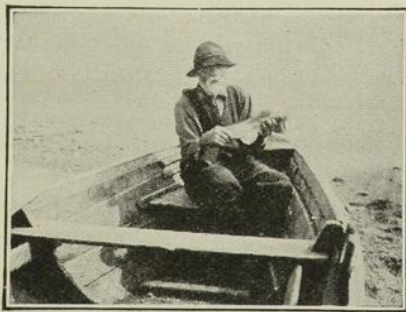
—Hum! grommela le vieux loup de mer, c'est une drôle de cargaison que vous m'amenez là. Ils sont bien jeunes, bagasse, pour voyager en compagnie de lascars comme vous. Enfin! le prix de passage est bon et je n'ai rien à dire. Laissez ce brave gars et cette jolie poupée se dégourdir les jambes sur le pont, et venez prendre un verre de cognac.

—Nous ne saurons rien ce soir, dit Jacques, désappointé. Ils vont boire toute la nuit et nous oublier. Quant à fuir, inutile d'y penser, nous sommes trop loin de la terre et d'ailleurs le bateau doit être bien gardé puisqu'on nous laisse seuls. Que faire ?

—Prions, Jacques, c'est encore ce que nous pouvons faire de mieux. Bien sûr que le bon Dieu ne nous abandonnera pas. Le moment venu, Il trouvera bien un moyen de nous faire évader, va. Moi j'ai confiance.

—Moi aussi.

Le matelot qui vint les chercher pour les conduire à leur cabine, dans l'entrepont, s'attendait à trouver deux captifs tremblant de peur et en larmes. A sa grande surprise il vit deux enfants endormis côte à côte dans une flaque de lune, près d'un paquet de cordages...



Morutier de Percé

## CHAPITRE VI

### DANS LE GOLFE

La *Mouette*, la goélette dans laquelle se trouvaient Jacques et Jeannine, quelle que fût sa destination ne semblait pas pressée d'y arriver. Jamais vit-on goélette flâner de cette façon. A des yeux exercés de marins elle paraissait taillée pour la course et capable de filer une douzaine de nœuds à l'heure, même sans l'aide de son moteur auxiliaire dont la cheminée était camouflée avec art. Malgré ces avantages elle se traînait sur les eaux vertes du golfe comme si la seule occupation de son équipage eût été de regarder les baleines jouer à la surface et lancer des colonnes d'eau par leurs évents. Elle ne secouait sa léthargie que lorsque la fumée d'un paquebot était signalée à l'horizon. Alors on ajoutait de la toile et on louvoyait tant que le navire était en vue. Aussitôt disparu, ordre était donné de carguer les voiles et de ralentir.

Jacques que ce manège intriguait en demanda la raison au capitaine Racque.

—Tu es bien curieux, bagasse! Si tu veux absolument le savoir, c'est parce que je crains une saute de vent et ne veux pas me faire enlever ma mâture.

La mer, calme en ce moment, le ciel d'un bleu très pur, n'annonçaient aucunement tempête. Sans être marin, Jacques comprit qu'on refusait de lui donner la vraie raison. Il n'insista pas de peur de déplaire au capitaine Racque chez qui il sentait une sorte de sympathie malgré ses façons rudes et à qui il devait de rester sur le pont avec Jeannine.

Le lendemain de leur arrivée à bord le capitaine lui avait dit à brûle-pourpoint :

—Veux-tu passer tes journées sur le pont, avec la petite, ou enfermé dans ta cabine, dans l'entrepont ?

—Sur le pont.

—Alors tu vas me promettre de ne jamais faire de signaux lorsque nous serons en vue de terre, d'un navire ou d'une embarcation quelconque. Tu me parais un honnête petit gars et je prendrai ta parole. Pascal et le Borgne voulaient vous tenir ficelés à fond de cale, mais j'ai plaidé votre cause. Moi aussi, j'ai des enfants à la maison, bagasse! ajouta-t-il comme pour s'excuser.

—Alors nous ne pourrions pas chercher à nous évader, demanda Jacques, pour éprouver les sentiments du capitaine à leur égard et qui sait ? peut-être en faire un complice.

—Petit bêta, comment veux-tu t'évader ? J'ai fait tirer la chaloupe et il y a six hommes à bord qui vous surveillent nuit et jour. Non! bagasse, il vaut mieux ne pas essayer, crois-moi. Tu n'y gagneras que d'être mis aux fers et séparé de ta petite amie. Tu ne veux pas ça, hein ?

—Mais si vous nous aidiez, capitaine Racque ? dit Jeanine en lui montrant son plus joli sourire.

—Bagasse! entendez-vous cette petite sucrée ? Et ma parole, mademoiselle ? J'ai promis de vous conduire à un certain endroit, et le capitaine Racque n'a qu'une parole. Ne me demandez pas des choses impossibles, et toi, la petite, ne me regarde plus avec ces yeux-là, ça me fait un drôle d'effet.

Et le capitaine Racque les avait quittés brusquement, sous prétexte d'aller donner un ordre.

Les deux enfants étaient restés perplexes. Était-il leur ami ? ne l'était-il pas ?

—Il n'a pas l'air d'un méchant homme, conclut Jeannine.

—Non, mais tout en étant le capitaine, il paraît dépendre de Pascal et du Borgne.

—Oh! ceux-là, je les déteste. Ils nous regardent toujours en ricanant et ils boivent sans discontinuer. Ce sont des vilains.

—Raison de plus pour mettre le capitaine de notre côté. Je crois que je vais lui donner ma parole. Un jour ou l'autre il finira bien par nous débarquer, et alors nous ne serons plus engagés envers lui.

Sur-le-champ Jacques alla trouver le marin et lui dit qu'il acceptait ses conditions quant aux signaux.

—Tu fais bien, lui répondit sèchement le capitaine qui avait repris ses airs bourrus.

En sortant de la cabine, Jacques croisa le Borgne qui fixa sur lui son unique œil d'un air si méchant que l'enfant en eut froid dans le dos. Il courut rejoindre Jeannine sur le pont, tremblant à la pensée que l'affreux homme avait pu entendre sa conversation avec le capitaine.

—Viens vite, lui cria la fillette du plus loin qu'elle l'aperçut, — nous voyons la terre.

Jacques se précipita sur le gaillard d'avant. En face d'eux se dessinait une ligne bleuâtre qui s'élargissait à mesure que la goélette avançait.

—Qu'est-ce que ça peut bien être? demanda Jeannine curieuse.

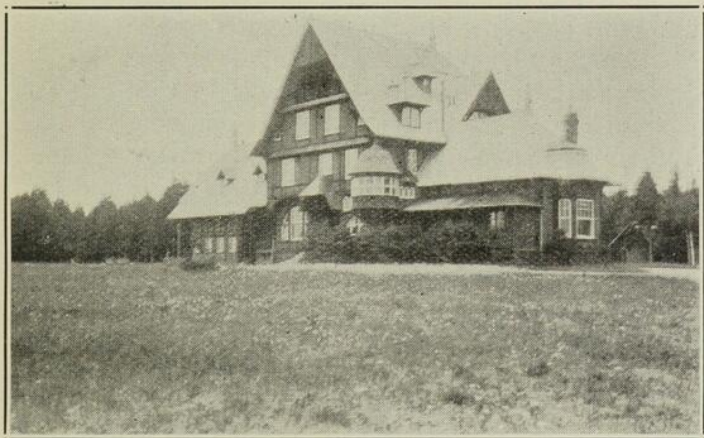
—Qu'importe, pourvu qu'on nous débarque et qu'on nous donne la chance de nous évader.

Vain espoir. Ils ne descendirent pas à terre. Lorsqu'on fut rendu à un mille environ d'une côte bien boisée, creusée d'anses dans lesquelles se déversaient, en roulant sur des lits de cailloux, des rivières limpides, le capitaine fit jeter

l'ancre et armer une chaloupe. Deux matelots y montèrent avec des carabines.

—Faites attention aux gardes-chasse de Menier, leur cria le capitaine, et rapportez-nous de la viande fraîche pour huit jours.

—Menier! Menier! mais c'est le propriétaire (1) de l'île d'Anticosti, dit Jacques en attirant Jeannine à l'écart. Nous sommes rendus à Anticosti et nous pouvons maintenant nous orienter seuls. Voyons la boussole. L'avant de



Château Menier, sur l'île Anticosti

la goélette pointe avec l'aiguille vers le nord et l'île est à notre droite. Nous sommes donc à son extrémité ouest.

(1) NOTE DE L'AUTEUR:—L'île d'Anticosti achetée en 1896, par le sénateur Henri Menier, au coût de \$165,000, a été revendue en 1926 à un syndicat de compagnies canadiennes d'exploitation forestière agissant sous le nom d'«Anticosti Corporation Company», au coût de \$6,500,000. Cette compagnie exploite actuellement les immenses ressources forestières de l'île et se propose de développer un peu plus tard les autres ressources parmi lesquelles il faut compter l'agriculture, la chasse au renard, les pêcheries de saumon en rivière et les pêcheries en mer. Le Canada bénéficiera ainsi de toutes les ressources de cette île, plus grande que la province de l'Île-du-Prince-Édouard. (Elle mesure 140 milles de long par 35 milles de large.)

Si nous tournons à gauche, c'est que nous monterons le fleuve; à droite, que nous le descendrons. Ah! si nous pouvions mettre pied à terre et rejoindre le poste de radio qui relie l'île au reste du continent!

—Un poste de radio ici?

—Oui, l'île est très bien aménagée. Monsieur Menier est très riche.

—Nous avons un monsieur Menier en France qui est bien connu. On l'appelle le «roi du chocolat».

—C'est lui. Il a acheté cette île d'un syndicat anglais qui l'avait lui-même achetée de Terre-Neuve.

—Alors il fut le premier à y débarquer?

—Oh non! dans l'histoire du Canada il est dit que Jacques Cartier s'y arrêta le jour de l'Assomption, en 1535, et lui donna le nom de cette fête. Plus tard Louis Jolliet, le découvreur du Mississipi, la reçut en seigneurie et y bâtit un fort en 1680.

—Il y a beaucoup de monde sur l'île?

—Quelques centaines d'habitants seulement (1), mais ils forment une colonie très intéressante et fort curieuse. Tous les métiers et toutes les professions—exception faite des avocats dont le besoin ne se fait nullement sentir dans cette colonie modèle—y sont représentés. Étant donné l'isolement où elle se trouve, M. Menier a tenu à rendre sa colonie aussi indépendante que possible de l'extérieur. Un poste de télégraphe Canadien National est établi à Port Menier, mais tout le reste, y compris le ravitaillement par bateaux, est à la charge du propriétaire. Mon oncle Paul qui a chassé et pêché dans l'île, sur invitation, m'a dit que l'organisation en était extraordinairement parfaite. C'est un véritable petit état régi par les lois canadiennes, mais administré à la française, un état dont le sport est la seule raison d'être.

(1) La population actuelle est d'environ 3,000 âmes (N. de l'A.).

—Mais on ne vit pas exclusivement de sport. Que font tous ces gens pour subsister ?

—Une fantaisie de millionnaire comme celle de M. Menier nécessite un formidable personnel. Celui-ci voit à lui conserver intacte sa propriété et à assurer son confort et son agrément lorsqu'il la visite. Parmi les habitants les uns sont gardes-chasse, les autres marchands, les autres bureaucrates et ainsi de suite depuis les serviteurs affectés directement au service du château jusqu'au médecin et au prêtre qui voient à la santé morale et physique de la population. Toutes les activités de l'île convergent vers le château, ne sont que l'expression de la volonté du châtelain.

—Alors, ce monsieur est un autocrate.

—Dis plutôt un grand seigneur très affable, qui adore les enfants et veille avec un soin jaloux sur le confort et l'amusement des Français et Acadiens qu'il a attirés sur son île. Son gouvernement est tout à fait paternel et le 14 juillet, fête de la République française, c'est lui-même qui préside la fête champêtre donnée à toute la population et qui distribue aux enfants du chocolat fabriqué dans ses usines de France.

La vie est très douce sur l'île et personne ne désire la quitter. Quant à ceux qui, comme mon oncle, ne font que passer, ils reviennent émerveillés. Cette île isolée, épouvante des navigateurs (1), est pleine de surprises. D'abord le château où MM. Menier ont accumulé toutes sortes de trésors artistiques et qui est un véritable musée; ensuite les vingt-cinq milles de chemin de fer qui conduisent à quelques-uns des 28 camps de pêche et de chasse bâtis sur les rivières de l'île, les immenses caves souterraines qui s'étendent jusque sous l'église, l'absence complète de chiens et de chats, le cinéma et l'abondance du

---

(1) En dix ans, de 1870 à 1880, on a compté jusqu'à 144 naufrages sur les côtes de l'île d'Anticosti.

poisson et du gibier. Figure-toi que dans chacune des rivières qui sillonnent l'île, l'on compte des milliers de saumons et de truites. Quant au gibier importé par MM. Menier et protégé par ses gardes-chasse, il s'est si bien reproduit que l'on évalue à 500,000 le nombre des chevreuils seulement. Bref c'est un véritable paradis pour les pêcheurs et les chasseurs.

Comme pour prouver cet avancé l'on entendit plusieurs coups de carabine dans l'île.

— Nos matelots semblent faire une bonne chasse, constata Jacques avec une pointe d'envie.

— Si les gardes-chasse allaient les arrêter et les questionner! dit Jeannine qui formait sans cesse des projets d'évasion.— Ces matelots avoueraient peut-être que nous sommes prisonniers et l'on viendrait nous délivrer.

— Il n'y faut pas compter, ma petite Jeannine. Ces choses-là n'arrivent que dans les livres.

Les matelots lui donnèrent raison en revenant sans avoir été molestés. Ils rapportaient trois beaux chevreuils.

— Avez-vous vu ces bagasses de la côte nord? leur demanda le capitaine lorsqu'ils furent embarqués.

— Un braconnier que nous avons rencontré à l'endroit que vous connaissez a dit qu'on nous attendait cette nuit.

— Bagasse! il n'y a pas de temps à perdre. Tendez toutes les voiles et mettez le moteur en marche. «*Full speed ahead!*» commanda le capitaine qui aimait à étaler ses petites connaissances de la langue anglaise comme un snob de la ville.

Ah! la goélette ne flânait plus. Ses voiles gonflées de vent, son hélice tournant à trois mille cinq cents tours à la minute, elle bondissait sur les vagues comme un dauphin, laissant derrière elle un large sillage blanc.

Elle filait dans la direction nord-ouest comme le constata Jacques en consultant la boussole. Il se promit de veiller

la nuit suivante et de découvrir si possible, le secret de leur mystérieuse prison flottante.

Vers deux heures du matin, Jacques aux écoutes dans sa cabine, entendit glisser la chaîne de l'ancre dans le bossoir. Un silence suivit. Puis un bruit de rames parvint jusqu'à la goélette, grossit, se rapprocha. Une, deux chaloupes vinrent frôler les flancs du bateau.

Quelqu'un héla : « Ohé ! de la *Mouette* ! Le capitaine Bagasse est-il là ? »

— C'est moi.

— Qu'est-ce que vous avez aujourd'hui, capitaine ?

— Du whisky, du rhum et du cognac. Ne parle pas si fort, bagasse ! On t'entendrait à dix milles à l'intérieur des terres.

— Pas de danger, capitaine, le vent souffle de la côte. Mais on mettra quand même la pédale douce pour vous faire plaisir. Arrimez dix caisses de whisky et deux barriques de rhum. C'est tout ce que je peux prendre pour entrer dans la baie. Baptiste Ménard en chargera tout autant. Combien ?

— Vingt piastres la caisse pour le whisky et quinze piastres la barrique pour le « Jamaïque » ; payables comptant, comme d'habitude.

— *All right !* embarquez la marchandise.

Chargées, les chaloupes s'éloignèrent. La *Mouette* leva l'ancre et continua sa route à petite vitesse.

Jacques était fixé. Le capitaine Racques était un contrebandier d'alcool. Le tas de planches à l'arrière de sa goélette n'était qu'un camouflage destiné à donner le change aux gardes-côtes du gouvernement. La cale devait être remplie de caisses de boissons fortes achetées aux îles Saint-Pierre et Miquelon et colportées tout le long de la côte.

## CHAPITRE VII

### DANS LES ILES DE MINGAN

Une fois en possession du secret de la *Mouette*, Jacques s'était dit qu'après tout le capitaine Racque n'était pas aussi désintéressé qu'il avait voulu le faire croire lorsqu'il avait conclu le pacte relatif aux signaux. Un navire du gouvernement surgissant à l'improviste et attiré par des signaux de détresse, aurait été trop heureux de les délivrer après avoir constaté quelle jolie prise lui était offerte! Ah! le capitaine était un malin; Jacques avait été joué. Mais le moyen de ne pas l'être? Le capitaine n'avait-il pas tous les atouts dans son jeu? Maître à son bord il aurait pu tout simplement tenir les deux enfants à fond de cale. En proposant un pacte il s'était d'abord protégé, mais il avait eu aussi pitié des jeunes prisonniers. On ne pouvait lui en vouloir. Quant à lui annoncer que son secret était découvert cela aurait été de la dernière maladresse. Jacques s'en rendit compte. Il décida de garder le silence sur les événements de la nuit et d'agir comme si rien de nouveau ne s'était passé. Puisqu'il ne pouvait rien empêcher, autant valait conserver les bonnes grâces du capitaine Racque dont jusqu'ici il n'avait eu qu'à se louer.

Il prit donc un air indifférent pour remonter sur le pont. Un spectacle étonnant l'y attendait: la goélette s'était engagée au milieu d'une trentaine d'îles, les unes toutes petites, couvertes d'une végétation rare, les autres bien boisées et ayant, dans certains cas, plusieurs milles de circonférence. Toutes offraient cette particularité d'être escarpées du côté nord et de s'incliner en pente douce vers le sud.

Sans le savoir et surtout sans l'avoir voulu, Jacques se trouvait au milieu des fameuses îles de Mingan qui, sous le régime français, furent concédées aux sieurs Lalande et Joliette avec privilège d'y faire la pêche et la traite des pelleteries. S'il eût été un savant géologue il se serait réjoui de pouvoir contempler ces îles dont l'âge se compte par milliers d'années et qui sont des sommets de montagnes. Ces montagnes, qui se dressaient à deux ou trois mille pieds au-dessus de la mer pendant que le reste du Canada était encore sous l'eau, s'enfoncèrent ensuite dans l'Océan et ne laissèrent plus dépasser que la partie encore visible aujourd'hui.

Mais Jacques ne savait pas, comme les géologues, reconstituer l'histoire de notre planète à l'aide de morceaux de roches ou en étudiant les diverses couches de terrains qui constituent son enveloppe ou croûte terrestre. Il ne remarqua même pas sur ces îles, bien au-dessus du niveau des plus hautes marées actuelles, d'anciennes plages sur lesquelles l'océan a roulé des cailloux, aux âges préhistoriques. En revanche il admira sans réserve les rochers de formes fantastiques, sculptés par les vagues, qui font face au golfe, et la côte montagneuse qui ferme ce paysage rempli d'une vie extraordinaire.

Dans la mer, très calme à l'abri des falaises escarpées des grandes îles et très limpide, grouillaient des colonies de méduses ainsi que des paquets d'algues marines, abris recherchés par des poissons de toutes tailles, désireux d'échapper aux poursuites de quatre ou cinq sortes de requins et du terrible «gibbar» (1). De loin en loin, l'on voyait une barque et des pêcheurs en train d'extraire des filets les harengs et les saumons pris durant la nuit. Immo-

---

(1) De son nom scientifique, c'est l'orque épaulard, mammifère marin dont la longueur dépasse vingt pieds. Il est commun dans le bas Saint-Laurent. C'est un animal agile et vorace, qui s'attaque même aux baleines. Il fournit beaucoup d'huile.

biles sur des rochers les sinistres cormorans, tout de noir vêtus, guettaient l'occasion de pêcher pour leur compte.

Sur les îles et dans l'air régnait une grande animation. Sans cesse passaient des bandes de goélands, de pigeons de mer, de guillemots et de canards. Les cris de ces oiseaux, répercutés par l'écho des falaises, étaient étourdissants. Jacques et Jeannine, un peu affolés, couraient de côté et d'autre, curieux, ne voulant rien perdre des scènes nouvelles qu'ils avaient sous les yeux.

Leur excitation sembla gagner l'équipage. Tous les matelots montèrent sur le pont. L'un d'eux, qui avait fait partie de l'expédition de chasse dans l'île d'Anticosti et paraissait s'y connaître en gibier de toutes sortes, se mit à nommer au passage les divers oiseaux et à les classer d'une façon originale, inconnue des naturalistes. Peu semblait lui importer à quelle famille ils appartenaient, seule l'intéressait leur valeur culinaire. Sa classification qui aurait certes fait bondir le grand Buffon était toute gastronomique et ne semblait comporter que deux familles: les oiseaux à chair huileuse et détestable comme les goélands, les huards et les cormorans; les oiseaux à chair noire, mais savoureuse, comme les canards et les oies. Aux noms des premiers il ajoutait l'épithète «mauvais» et une affreuse grimace; les noms des seconds étaient agrémentés de l'adjectif: bon ou excellent, et d'un claquement de langue si gourmand, si expressif que tout l'équipage s'esclaffait et s'amusait à les provoquer en signalant au matelot les oiseaux particulièrement comestibles.

Attirés par les rires Jacques et Jeannine s'approchèrent. En ce moment la goélette passait à quelques centaines de pieds d'une pointe rocheuse couverte d'arbustes serrés. Deux canards, venant en direction opposée, doublièrent la pointe à quelques pieds du sol. Un coup de feu partit des broussailles. Un canard tomba, l'autre monta tout droit

vers le ciel, fit un crochet, et s'en vint droit sur la goélette. Tout à coup il ferma ses ailes et tomba raide mort sur le pont. Il avait reçu un plomb dans la tête.

L'on fit cercle autour de l'oiseau et le matelot expert fut appelé à se prononcer sur la qualité de sa chair.



Canard eider (1)

—C'est un eider. Les gens de la côte l'appellent «moyac» et les Montagnais le mangent. Moi je préfère ces macreu-  
ses, dit-il, en montrant une bande d'oiseaux noirs, portant  
une protubérance orange à la base du bec, qui passaient  
à babord.

(1) *Courtoisie du service des Parcs Nationaux, Ottawa.*

—Sais-tu ce qu'on fait avec le duvet dont l'eider tapisse son nid ? demanda Jeannine à Jacques.

—Non, et toi ?

—Oui, je l'ai appris au jardin d'Acclimatation, à Paris. On en fait des édredons. Ce mot est lui-même dérivé de deux mots allemands : eider, canard, et daun, duvet.

Très fière d'avoir pu apprendre quelque chose à son professeur ordinaire, Jeannine prit un petit air modeste, admirablement joué, et se remit à l'examen du canard qui gisait sur le pont.

A l'extrémité ouest de l'archipel la goélette côtoya quatre petites îles. Elles étaient recouvertes en partie d'herbe et de plantes qui puisaient une nourriture abondante dans le sol formé de tourbe et de guano (1), et en partie par des perroquets de mer. Cet oiseau qui vole et marche difficilement doit son nom à son bec énorme, rouge, bleu et jaune. Une grimace du matelot-chasseur fit comprendre aux deux enfants qu'il n'était pas plus comestible que l'eider.

Jacques aurait voulu voir des phoques. Il demanda au matelot si ces animaux fréquentaient ces parages.

—Oui, en hiver et au printemps. Lorsqu'ils arrivent toute la côte est en joie. Indiens et blancs partent en chasse. On les tue avec des harpons et des fusils. Dans certains cas on les tire à terre, quand ils viennent s'échouer sur les bancs de sable ; le chasseur caché sous une peau de phoque, les attend à l'affût ; mais plus généralement on les chasse dans l'eau et sur les morceaux de glace où ils se tiennent.

—Que fait-on avec les phoques ? demanda Jeannine.

—On en extrait une huile qui a plusieurs qualités, entre

---

(1) Engrais formé par les excréments des oiseaux. En certaines îles et côtes de l'Amérique du Sud, le guano, accumulé durant des siècles, forme des amas immenses qui sont exploités et exportés en Europe pour fertiliser les terrains appauvris.

autres celle de rendre le cuir imperméable à l'eau et avec la peau l'on fait des manteaux que les dames paient très cher (1).

—Alors les chasseurs de phoques doivent être riches.

—C'est ce qui vous trompe, mademoiselle. Les chasseurs profitent très peu de leur chasse, bien que souvent ils risquent leur vie à la poursuite du gibier. Ce sont les marchands de fourrures qui tirent des phoques les plus gros bénéfices.

Ici le matelot fut interrompu par le second qui l'appelait en bas. Les deux enfants restèrent accoudés au bastingage à regarder une haute montagne qui semblait se dresser tout au bord de la mer; en réalité elle en est éloignée de onze milles.

—On dirait une gerbe de blé, remarqua Jeannine qui, à son insu, la voyait avec les mêmes yeux que son illustre compatriote Jacques Cartier. Celui-ci, en effet, s'arrêta au mois d'août 1535 dans le bel estuaire de la rivière Saint-Jean qu'il appela baie Saint-Laurent. Dans son journal il note que «sur la terre, environ deux lieues, il y a une montagne faite comme un tas de blé».

La rivière Saint-Jean, après la conquête de notre pays par les Anglais, marqua la frontière orientale du Canada jusqu'au jour où un acte passé sous George IV la recula jusqu'à Blanc Sablon, frontière actuelle.

A l'entrée de cette rivière, bien connue des pêcheurs de saumon, sont établies une soixantaine de familles. Jacques, voyant des maisons, eut un moment l'espoir que la *Mouette* s'en approcherait, mais la goélette, comme si elle eût voulu au contraire s'en éloigner, changea sa course et prit la direction du large.

—Nous tournons encore, fit-il remarquer à Jeannine. Où allons-nous cette fois? Consultons la boussole.

(1) C'est ce que nos élégantes, faisant un anglicisme, appellent un manteau de *seal*.

Une surprise l'attendait. Selon ses calculs la côte, à droite, se trouvait par rapport à leur position, en plein nord. Or l'aiguille au lieu de pointer dans cette direction indiquait vingt-deux degrés à l'ouest. Jacques n'y comprenait rien. Il crut la boussole dérangée et cogna avec son poing sur la boîte pour s'assurer que l'aiguille n'était pas calée. La voix du capitaine Racque se fit entendre tout-à-coup dans son dos ;

—Pas besoin de casser ma boussole, bagasse! Ce n'est pas de sa faute s'il y a du sable magnétique sur la côte.

—Du sable magnétique! . . . répéta Jacques, ahuri, —je ne vois pas . . .

—Tu ne vois pas le rapprochement ? Eh bien! apprends que ce sable rouge que tu vois là-bas est de l'oxyde de fer qui, dans ces parages, a pour effet de faire varier l'aiguille d'une boussole de 19 à 31 degrés ouest. C'est un phénomène naturel qu'il serait trop long de t'expliquer scientifiquement.

—Ce sable, personne ne le recueille ?

—Non, car on n'a pas encore trouvé le moyen de l'exploiter à bon compte pour fins commerciales.

—Le fer est-il le seul minerai que l'on trouve ici ?

—Non, le Labrador québécois est riche en mines de toutes sortes, seulement faute de facilités de transport on ne les exploite pas.

—Alors, dit Jeannine, nous sommes rendus au Labrador, capitaine ?

Le capitaine Racque se mordit les lèvres comme quelqu'un qui vient de commettre une indiscretion.

—Oui, avoua-t-il, mais ne dites pas à Pascal ou au Borgne que je vous l'ai dit. Ils ne seraient pas contents. Dans le fond cela n'a pas d'importance, car nous ne descendrons pas à terre.

## CHAPITRE VIII

### LA CÔTE NORD

En disant à ses deux jeunes passagers qu'ils se trouvaient en face du Labrador québécois, le capitaine Racque se trompait lui-même ou cherchait à les tromper sur leur situation exacte. Il est également admis que le Labrador canadien commence une centaine de milles plus bas que la Rivière Saint-Jean, à Natashquan. De ce dernier endroit à Tadoussac, le littoral est connu sous le nom de Côte nord.

Cette côte mesure environ 450 milles de long. Elle est quelquefois basse, mais le plus souvent escarpée car les Laurentides suivent ici le Saint-Laurent. Les estuaires de nombreuses rivières y forment de beaux ports naturels.

Plus on avance vers l'ouest, c'est-à-dire dans la direction de Québec, meilleure est la terre pour la culture, mais les quelques milliers d'Acadiens, Canadiens et Indiens qui habitent la côte vivent surtout de chasse, de pêche et, depuis quelques années, de l'exploitation des immenses et belles forêts de l'intérieur.

C'est une région très riche en ressources naturelles et très pittoresque. Les eaux du littoral abondent en morues, harengs, maquereaux, flétans, sardines, capelans, saumons et truites de mer, pour ne nommer que les espèces les plus importantes. On chasse aussi sur la côte quatre espèces de lous-marins ou phoques, de nombreuses espèces de canards et la bernache du Canada appelée à tort «outarde».

A l'intérieur, sur le plateau central ou hauteur des terres, l'on chasse l'ours, le caribou, le renard noir, le

pécan, le castor, le rat musqué, le vison, l'hermine, le lynx, la loutre et surtout la martre du Labrador dont la fourrure est très estimée.

Sur le bord des rivières, à proximité de la mer, s'établissent de plus en plus nombreuses, à mesure que se développent les pouvoirs hydro-électriques, les scieries et les usines de pâte de bois. Ainsi voyons-nous à Rivière-aux-Outardes, Franquelin et Shelter Bay, les établissements de l'Ontario Paper Company dont le bois est expédié en Ontario où il est converti en papier à journal pour le compte du *Chicago Tribune*, le journal américain qui s'intitule modestement «le plus grand du monde».

La vie sur la côte nord est bien différente d'ailleurs. Les routes étant pratiquement inexistantes en raison des rivières nombreuses et des accidents de terrain fréquents, les habitants, groupés dans de petits villages ou autour des postes de traite de la Baie d'Hudson ou de Révillon Frères, voyagent de place en place, l'été dans leur barque de pêche, l'hiver en *cométique*, sorte de traîneau tiré par les chiens esquimaux, les «chevaux à griffes» du Nord. Tout le monde ou presque tire sa subsistance de la mer et de la forêt. Les blancs se sont faits les émules des indiens Montagnais et Naskapis et souvent les surpassent en habileté, là où ces indiens sont pourtant passés maîtres, à la pêche et à la chasse. Le soir, à la veillée, on entend conter dans les maisons des histoires extraordinaires où figurent les animaux sauvages, les habitants de la mer, et les Wendigos, géants fabuleux qui sont censés se nourrir de chair humaine et dont le nom seul fait trembler les Indiens.

De cette vie Jacques et Jeannine n'eurent que les échos apportés par le vent. Trois semaines durant, la *Mouette* navigua en vue de la côte, ne s'en approchant que la nuit pour livrer la marchandise de contrebande cachée dans sa

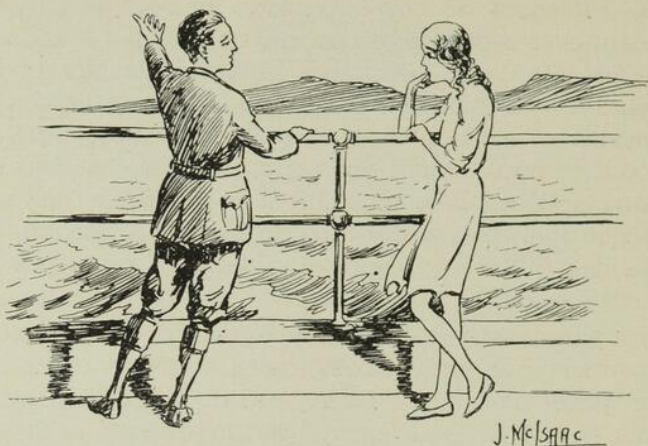
cale. Pendant ces courtes escales, les deux prisonniers étaient avertis de la proximité des maisons par le concert infernal des chiens esquimaux hurlant à la lune et les odeurs de bois brûlé que transportait la brise. Lorsqu'ils remontaient sur le pont, le littoral était ou caché par le brouillard ou si éloigné que ses contours étaient à peine distincts. Une fois sorti du chenal de Mingan le capitaine Racque avait pris la direction du large et s'y tenait, en attendant l'heure de s'approcher de terre pour servir sa clientèle assoiffée.

En plus de souffrir de l'anxiété causée par leur situation, Jacques et Jeannine commençaient à s'ennuyer ferme sur leur prison flottante. La répétition quotidienne avait rendu monotones les scènes qui les intéressaient au début. Maintenant ils regardaient distraitemment les baleines et les divers poissons s'ébattre dans la mer et ne levaient même plus la tête lorsque passait une bande d'oiseaux. Leur passe-temps ordinaire était de guetter les navires signalés par la vigie et de calculer la distance qui les séparait de la *Mouette*. Lorsqu'ils semblaient se rapprocher d'eux, leur cœur se mettait à battre un peu plus vite: qui sait? peut-être venait-on les délivrer?

Puis lorsque la goélette, grâce à une manœuvre discrète, s'en éloignait, ils soupiraient et visaient un autre navire.

Souvent Jacques pensait à son oncle Paul avec angoisse. Quelle inquiétude devait être la sienne? Sans doute le cherchait-il partout, à moins que, (cette pensée le faisait frissonner) le croyant noyé, il eût abandonné toute recherche. Dans ce cas les enfants ne devaient compter que sur eux seuls pour leur délivrance.

De son côté Jeannine se demandait sans cesse ce qu'était devenu son père. Elle le connaissait trop pour s'imaginer un instant qu'il l'avait abandonnée. Sans doute lui était-il



« Nous nous évaderons . . . »

arrivé un accident. Oh! comme elle aurait voulu le voir, l'embrasser, s'assurer qu'il n'avait pas de mal.

Jacques connaissait le chagrin de Jeannine et Jeannine celui de Jacques. Tous deux essayaient de se consoler et de s'encourager mutuellement.

— Va, sois tranquille, disait Jacques, nous nous échapperons et irons rejoindre ton père.

— Je veux bien, répondait Jeannine, une larme tremblant au bord de ses longs cils blonds, mais si ton oncle pouvait venir nous délivrer plus tôt je n'en serais pas fâchée. Après tout ce que tu m'as dit de lui, de sa force et de son courage, j'ai confiance qu'il viendra à notre secours avant longtemps. Dis, Jacques, que dirais-tu s'il arrivait tout à coup en hydravion et venait se poser là, à côté du bateau ?

Jacques voyait très bien son oncle tomber du ciel comme une divinité bienfaisante. Déjà il élaborait le plan d'une

fuite compliquée, pendant que l'avion et la goélette échangeaient des coups de feu, il prendrait Jeannine dans ses bras, tous deux se jetteraient à l'eau et nageraient vers l'hydravion. Si par hasard Pascal ou le Borgne tiraient sur eux, ils plongeraient comme les huards qui savent si bien échapper aux coups des chasseurs, et, nageant entre deux eaux, ils échapperaient sûrement aux bandits.

En l'entendant formuler de si beaux projets Jeannine se prenait elle-même au piège de sa généreuse invention et partageait l'espoir de son ami.

Hélas! les jours s'écoulaient et l'oncle Paul ne venait toujours pas, ni en hydravion, ni autrement.

---

## CHAPITRE IX

### LE SIGNAL DANS LA NUIT

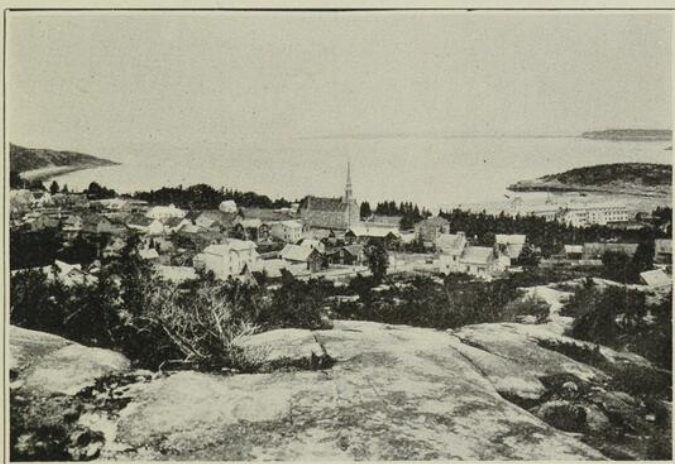
La *Mouette* se dirige toujours du côté de Québec. Jacques et Jeannine ont vu de loin, sans la reconnaître, l'île aux Œufs sur laquelle l'amiral Sir Hovenden Walker, allant assiéger Québec, perdit une partie de sa flotte dans la nuit du 22 au 23 août 1711. Ils ont entendu prononcer autour d'eux des noms qui ont excité leur curiosité comme *Papinachoïs*, *Baie des Mille-Vaches*, *les Bergeronnes*, mais personne ne s'est trouvé là pour leur apprendre que le premier est celui d'une tribu indienne et signifie «j'aime à rire», que la baie des Mille-Vaches tire son nom des vaches marines qui la fréquentaient autrefois, et que Champlain baptisa «les Bergeronnes» le lieu où il trouva une grande quantité de ces oiseaux appelés vulgairement hochequeues.

Le paysage grandiose de la Côte Nord n'a plus d'intérêt pour eux. Les montagnes qui fuient à l'horizon, tel un troupeau en panique, les cataractes qui font écumer l'eau comme du lait frais, les falaises sablonneuses et arides appelées «écorchis» par les gens de Portneuf, les plages rousses, tout le décor merveilleux qui encadre de petits villages devant lesquels se balancent des barques à un mât n'attirent plus leurs regards.

Une anxiété les étreint à mesure qu'ils approchent des centres habités. Où va-t-on les débarquer ? Sur la rive nord ou sur la rive sud ? Le fleuve s'est beaucoup rétréci et l'on peut voir, tantôt les Laurentides, tantôt les monts bosselés du Bic.

Jeannine s'impatiente. Pour la distraire Jacques lui raconte ce qu'il sait de l'histoire de Tadoussac, le vieux

port où, sous le régime français, s'arrêtaient tous les bateaux battant pavillon fleurdelisé. Roberval et ses huit vaisseaux s'y arrêtrèrent avant de remonter le Saguenay, en juin 1543. Cartier y débarqua en 1535 et, avant lui, les pêcheurs basques et français vinrent y trafiquer avec les indiens. Ceux-ci, de temps immémoriaux, se sont réunis à Tadoussac pour troquer des fourrures contre du maïs, du tabac, du poisson séché, et autres denrées. Jacques montre



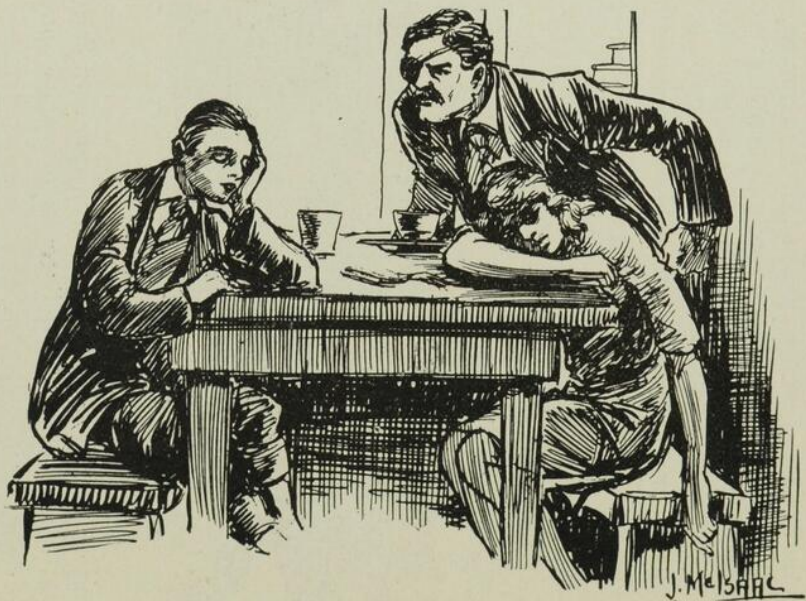
Tadoussac (1)

à sa compagne la petite chapelle construite par les Jésuites. Elle seule échappa, en 1661, à l'incendie du village allumé par les Iroquois.

Mais la fillette écoute distraitement. Des yeux elle suit un paquebot blanc aux cheminées rouges. Il se prépare à accoster au quai de Tadoussac.

Elle ne peut se défendre d'une pointe d'envie en devant la foule qui se presse sur le pont et se prépare à débar-

(1) *Courtoisie de la Canada Steamship Lines.*



Ils tombent endormis . . .

quer. Tous ces gens sont libres d'aller où il leur plaît, de se retrouver en famille . . . Tandis qu'elle . . . Pour échapper à ce supplice de Tantale elle descend dans l'entrepont. Bientôt Jacques la rejoint, car la cloche du souper a tinté trois coups fêlés.

En bas, c'est toujours la même table de bois rude, les mêmes couverts d'étain, la sempiternelle nourriture grossière qui apaise la faim sans jamais flatter la gourmandise. Par exemple le thé est plus mauvais que d'habitude. Si le capitaine Racque était là il le ferait remarquer à ce « bagasse de cuisinier », mais il est resté sur le pont, sous prétexte d'ordres à donner. Pour leur tenir compagnie les enfants ont Pascal et le Borgne qui les regardent manger comme s'ils les voyaient pour la première fois accomplir cette fonction quotidienne. Jacques et Jeannine mettent les bouchées doubles et boivent leur thé d'un trait pour échapper plus tôt à leurs regards indiscrets.

Mais au moment de se lever ils se sentent envahis par un sommeil accablant. En vain cherchent-ils à secouer cette torpeur anormale. L'étrange phénomène persiste. Et ils tombent endormis sur le bord de la table, la tête dans leur assiette.

« L'opium a fait son effet, dit le Borgne, à son complice avec un gros rire. Ils en ont au moins pour douze heures à dormir. Nous pourrions « travailler » tranquilles.

— Es-tu sûr que tu n'as pas mis trop d'opium dans le thé et qu'ils ne sont pas morts ?

— Tu es bête ! je m'y connais, voyons ! Ce ne sont pas les premiers que j'endors. Tu peux aller dire au capitaine d'envoyer le signal convenu. »

Ce soir-là bien des braves gens tremblèrent sur les deux rives du Saint-Laurent en entendant le signal des bandits radiodiffusé par le petit poste émetteur de la *Mouette*.

Le bas de Québec est riche en légendes, en histoires de

revenants et en récits d'événements mystérieux. Sur l'île d'Orléans, appelée autrefois l'*Ile aux Sorciers*, se trouvent encore des grandes personnes pour croire aux lutins et aux farfadets. En face, à Saint-Joseph de Lévis, l'histoire de *la Corriveau*, l'empoisonneuse dont le squelette court les chemins dans une cage de fer, fait trembler les enfants qui s'aventurent dehors, la nuit. La Rivière Ouelle a connu *Marshi Skueou*, la terrible indienne qui faisait suivre les Français par les guerriers iroquois pour que ceux-ci capturasent de petits enfants blancs qu'elle s'amusait ensuite à torturer.

Si nous traversons sur la rive nord nous constatons que la belle région montagneuse qui s'étend du Cap Tourmente jusqu'à l'historique Pointe-aux-Alouettes où Champlain et de Pontgravé signèrent, le 24 mai 1603, le premier traité de paix entre Européens et peaux-rouges, vit dans la crainte des tremblements de terre qui y sont fréquents. Elle possède aussi un riche légendaire, qui a emprunté à celui du Saguenay entre autres légendes celle de Mayo.

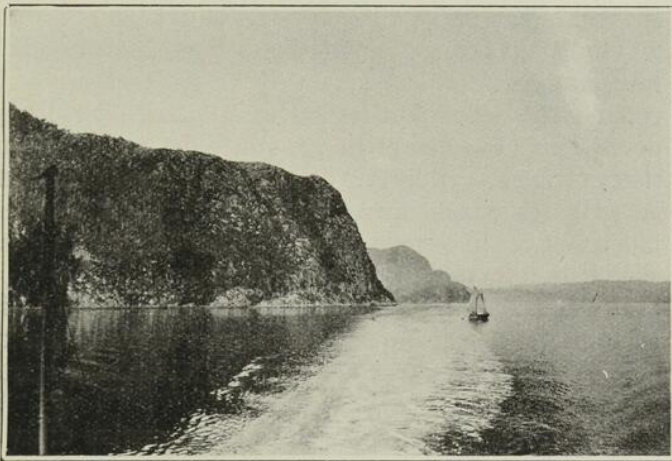
Mayo est un bon géant qui a joué au commencement du monde le rôle de saint Michel Archange. Il lutta contre un démon sorti des eaux du Saguenay et c'est lui qui aurait fait les trois entailles visibles au flanc du Mont Trinité en brisant la tête de son adversaire contre le roc.

Qu'on s'imagine l'effroi de ceux qui, à l'écoute devant leur radio, entendirent tout à coup, au milieu d'un concert irradié de Québec, une sorte de ricanement diabolique, un ha! ha! . . . ha! ha! . . . ha! ha! . . . caverneux qui s'interposait entre les mots des chansons et les mesures des airs populaires.

L'on crut d'abord que c'était le vent. Il soufflait en tempête ce soir-là sur toute la côte. Mais le bruit effarant s'étant répété plusieurs fois de suite, il fallut se rendre à

l'évidence, il venait à travers le radio, apporté par des ondes mystérieuses et qu'on inclinait à croire surnaturelles.

La rumeur s'en répandit bientôt de maison en maison. Les propriétaires de postes récepteurs invitèrent leurs voisins moins fortunés à venir entendre le phénomène troublant. Chacun y alla de son opinion. Les uns en tenaient pour le Braillard de la Madeleine, d'autres pour l'âme en peine d'un trépassé. La majorité disait tout bas que c'était



Les caps Éternité et Trinité (1)

le diable. Tous s'accordaient pour y voir un avertissement, un mauvais présage, et tous avaient bien peur, car la crainte du danger est plus redoutable que le danger lui-même.

S'il avait su que sa voix semait la terreur dans de nombreux villages du bas Saint-Laurent le capitaine Racque aurait bien ri. C'était lui, on l'a deviné, qui lançait ces

(1) *Courtoisie de la Canada Steamship Lines.*

ha! ha! mystérieux, signal convenu entre Pascal, le Borgne et leurs complices restés à terre, d'avoir à rencontrer la goélette à la baie des Ha! Ha!, en haut du Saguenay. Lorsque le signal eut été répété par les complices le capitaine donna l'ordre d'avancer.

Jacques qui depuis longtemps désirait remonter le «fleuve aux eaux profondes» vit ainsi son désir contenté. Mais au lieu de contempler au soleil les hautes falaises qui marquent la profondeur du lit creusé par les eaux du lac Saint-Jean en allant se déverser dans le Saint-Laurent, de vibrer aux échos des majestueux caps Éternité et Trinité, d'admirer le «Tableau», sorte de pan de muraille lisse comme une ardoise, et les autres spectacles pittoresques de ce fleuve qui attire chaque année des milliers de touristes étrangers, il dormit dans sa cabine pendant que la goélette, ses feux de bord éteints, glissait dans l'ombre des falaises et rasait le mur noir de la rive comme un apache cherchant à éviter les regards de la police.

Il n'eut pas plus connaissance du débarquement ni du «courage! petit gars» que lui souffla à l'oreille le capitaine Racque en lui glissant dans sa poche, à l'insu des bandits, une petite boussole portative. . .

A peine débarqué il fut jeté avec Jeannine dans une automobile aux stores baissés qui s'engagea aussitôt sur la route Chicoutimi-Roberval-Saint-Félicien et fila dans la nuit.

Avant le jour ils étaient rendus à la Chute à l'Ours, sur la rivière Ashuapmouchouan, au nord de Saint-Félicien.

---

## CHAPITRE X

### LE SUIVEUR DE PISTES

Le soleil qui lui brûle le visage finit par éveiller Jacques. Déjà Jeannine s'étire en gémissant au fond du canot qui les emporte. Il lui semble que tous ses membres sont meurtris, que sa tête va éclater au moindre choc et que son cœur, noyé d'eau saumâtre, se fond lentement dans sa poitrine.

Son compagnon ne prend pas connaissance de façon plus agréable avec le jour. Lui aussi éprouve les nausées et les maux de tête provoqués par l'opium.

Tous deux, malades et faibles, restent affalés au fond de l'embarcation. Leur état pitoyable, loin d'attirer la sympathie de leurs geôliers, semble au contraire exciter leur hilarité. Le Borgne, assis à l'arrière, se tord de rire et pointant les deux victimes avec son aviron il crie à son copain Pascal : « Les vois-tu ? Non ! mais les vois-tu ?

— Oui, je vois. Laisse-les se « grouiller » un peu. Ils seront plus vite remis et nous n'aurons pas à les porter dans nos bras, au prochain portage. »

Lorsque les canots arrivent aux fameux Rapides Pimonka, longs de 21 milles, que les trappeurs mettent deux heures à descendre et trois jours à remonter, les deux enfants sont encore trop faibles pour marcher, mais après avoir voyagé quelques heures sur les épaules de Pascal et du Borgne ils se disent assez bien pour se servir de leurs jambes. Ils préfèrent l'effort à l'odieux contact des deux hommes.

Ils sont donc laissés libres.

Amère liberté! Elle leur permet seulement de suivre le sentier cahoteux du portage, encombré de racines traîtresses dans lesquelles leurs pieds maladroits s'accrochent, et non pas de prendre la clef des champs ou plutôt la clef des bois, car ils se trouvent en pleine forêt vierge. Pourraient-ils s'échapper qu'ils ne seraient guère plus avancés. Où aller? Ils ignorent totalement leur position. Au cours d'une halte, Jacques a bien consulté en cachette la boussole trouvée dans sa poche—un cadeau, il l'a deviné, du capitaine Racque—mais elle lui apprend qu'il suit une direction ouest-nord-ouest et c'est tout. Au nord-ouest de quelle ville, de quel lac, de quel point indiqué sur la carte? Mystère. Seuls les gardiens peuvent le dire, mais il se garde bien de le leur demander.

Il marche donc à la file avec les autres, s'envase dans les marécages, escalade derrière Pascal les mamelons et les escarpements en bordure de la rivière là où celle-ci s'étrangle en rugissant dans les étaux de granit rose. Bien que mal entraîné à la rude vie des coureurs de bois, il doit oublier ses propres fatigues pour s'occuper de Jeannine encore moins bien préparée à affronter les marches en forêt, les crampes de canot et surtout les terribles moustiques du Canada, les brûlots, maringouins, mouches noires et leurs féroces parents les «frappe à bord», ceux-là, prétend-on, qui après avoir enlevé le morceau de chair, vont le déguster sur une souche voisine. Il veille de son mieux sur la fillette, écarte devant elle les branches, la supporte dans les passages difficiles et glissants, l'installe à la meilleure place près du feu de bivouac ou dans le canot, mais il est impuissant à la protéger contre les «mouches», les innombrables «mouches» du nord créées par Dieu, selon la légende indienne, pour occuper les loisirs d'une jeune montagnaise, qui, après avoir obtenu la permission de quitter

le ciel pour aller se promener dans sa forêt natale, se plaint bientôt du manque de distractions sur terre.

Sans pitié les insectes sanguinaires s'acharnent sur le visage rose et les bras blancs de Jeannine. Ils plantent goulûment leurs aiguillons vénéneux dans cette chair fraîche arrivée d'Europe. Où est le flacon d'ammoniaque déposé par Madame de Salamandre dans le sac de la fillette lors de son départ de Paris? Il trouverait ici son emploi. Malheureusement il est au fond de la mer avec l'*Aurora* et Jeannine doit supporter son martyre bravement. Tout bas elle en offre les mérites pour la délivrance de son père.

Chaque jour,—le voyage en dura sept—, voit se répéter les incidents et les ennuis de la veille. Dès l'aurore l'on pousse les canots à la rivière à travers la brume du matin. Puis l'on déjeune en frissonnant sur la terre froide. Et l'on repart sur la rivière.

Pascal, le Borgne et «Jos», le complice rencontré à la Baie des Ha! Ha!, sont d'une humeur massacrate. Quant au guide indien, un montagnais du nom de Meshkena, le *Suiveur de pistes*, il reste impassible. Rien ne paraît troubler son beau calme, aucune pensée ne se lit sur sa face rouge. Sur la rivière, agenouillé à l'avant du canot de tête, il se contente d'indiquer avec son aviron d'érable les roches à fleur d'eau et les points de débarquement. A terre, il précède la troupe, le bagage sur le dos, et fraye à coups de hache le chemin des canots.

Aux repas il mange en silence. Pas une fois il ne paraît s'apercevoir de la présence des enfants.

Ceux-ci se débrouillent de leur mieux et malgré la fatigue—beaucoup moins pénible à mesure que le voyage se continue et qu'ils sont plus entraînés—trouvent des distractions à leur captivité.

Par endroits la rivière s'élargit, devient un lac où vien-

BALE

nent boire des ours trapus et des orignaux aux panaches gigantesques qui regardent passer les canots en roulant des yeux effarés. Les bois traversés au cours des portages sont pleins de porcs-épics, de renards, de lièvres qui fuient devant eux et de gelinottes qui s'envolent sous leurs pieds. La nuit ils entendent le bruit des rats musqués qui rentrent dans leur trou, des visons qui dévorent des truites sur le bord des ruisseaux, des castors qui réparent leur barrage de branches et de boue.



L'on repart sur la rivière . . .

La grande Nature se révèle à eux dans toute sa splendeur sauvage. Elle les ensorcelle de son charme barbare et leur ferait peut-être oublier leur triste sort si le Borgne et ses compagnons n'étaient là pour leur rappeler que chaque coup d'aviron, chaque pas dans la solitude verte, les éloignent de ceux qu'ils aiment et qu'ils désirent revoir de toute la force de leur être. Les plus beaux spectacles ne peuvent émouvoir, bien profondément, lorsque l'esprit est

PAR LES ÉTOILES

ailleurs. Celui de Jeannine est avec son père et celui de Jacques court rejoindre l'oncle Paul. L'animal sauvage disparu dans la fourré, le beau paysage laissé en arrière, ils sont repris par l'angoisse de l'avenir. Réussiront-ils à s'échapper seuls ou viendra-t-on à leur secours? Pas un instant ils ne s'arrêtent à songer qu'ils resteront peut-être prisonniers. Leur innocence ne leur fait entrevoir qu'une fin possible aux événements inouïs qui les ballottent depuis des semaines: la liberté d'aller retrouver ceux dont ils s'inquiètent plus que d'eux-mêmes.

Vers le milieu du quatrième jour le canot de Pascal frappa une roche et l'on dut se rendre à terre pour le réparer.

Sans mot dire Meshkena se met à l'œuvre. Il enlève un morceau d'écorce à un bouleau, fait fondre de la gomme de sapin, ce ciment du bois. Pendant qu'il s'occupe ainsi, les trois bandits pour se distraire organisent un concours de tir. Ils visent d'abord un orignal qui mange des racines de nénuphars jaunes de l'autre côté de la rivière et le manquent. Bien entendu l'animal n'attend pas que les balles le rejoignent. Il détale en cassant les branches, avec un bruit d'orage.

Alors les trois compères tournent leurs armes contre un «billot» resté pris entre deux roches, au milieu du courant. Le résultat n'est pas encore fameux. Vexés ils s'entêtent à fusiller le malheureux tronc d'arbre qui semble défier leur adresse. Derrière eux Meshkena, son travail achevé, les regarde, sa carabine à la main, un léger sourire au coin de sa bouche fermée.

Soudain un canard apparaît dans le ciel. Dérangé par la fusillade il fuit un danger qu'il n'a pas repéré puisqu'il vole dans la direction des tireurs. Ceux-ci ne le voient pas: ils rechargent leurs armes. Mais l'indien a vu l'oiseau. Veut-il donner une leçon à ses maîtres? enrichir le pot-au-

feu ? ou simplement brûler de la poudre ? car à cette hauteur le canard n'est qu'un petit point noir qui se déplace rapidement dans l'espace, et vouloir l'attraper d'une balle semble plus que présomptueux.

Meshkena épaulé, vise une seconde, tire. Un nuage de plumes apparaît à l'arrière de l'oiseau dont la queue a été coupée par le projectile.

La détonation fait se retourner les bandits. Ils voient l'indien, suivent la direction de son arme et comprennent. Le coup est si beau qu'oubliant leur maladresse ils applaudissent.

Dédaigneux, Meshkena ne paraît pas les entendre. Il n'a pas bougé. L'œil sur la mire, le doigt sur la détente, il vise encore le but mouvant. Son second coup part et le canard, le cou coupé, tombe dans la rivière.

—Mille tonnerres! s'exclame Pascal, c'est le fameux coup des chasseurs de la baie d'Hudson: de la première balle l'on coupe la queue, de la seconde la tête. Mais je n'aurais jamais pensé que notre guide pouvait le réussir. Bravo, Meshkena!

Insensible à cette louange, l'indien remet à l'eau le canot réparé et reprend son aviron comme si rien d'extraordinaire ne venait de se passer.

---

## CHAPITRE XI

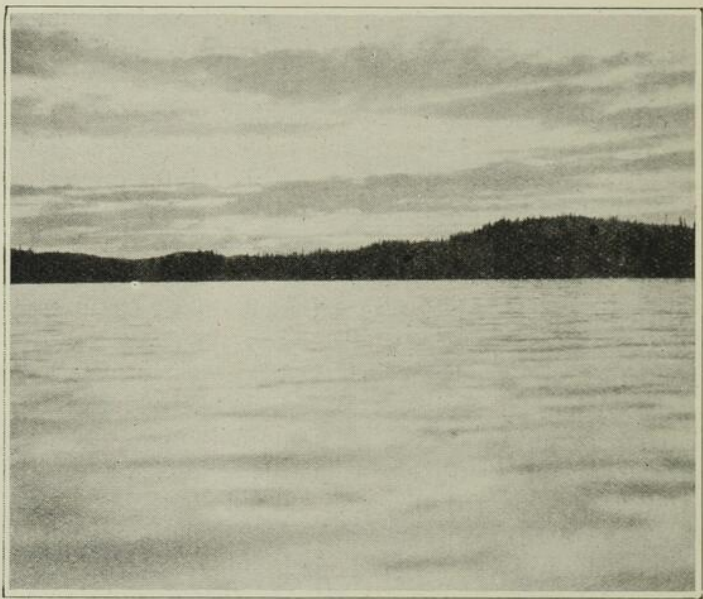
### UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

Un dernier et long portage. A la suite de Meshkena, infatigable, les voyageurs suivent les lacets capricieux d'une piste étroite qui contourne une colline rocheuse et brûlante. Ils sont trop las pour admirer, à gauche, une vallée tapissée de conifères d'égale taille à laquelle le jeu de l'ombre et de la lumière donne deux teintes de vert. Geignants, les pieds lourds et la tête vide, les hommes grimpent courbés sous leurs fardeaux. Ils encadrent les deux petits prisonniers anxieux d'arriver au bout de la piste, car ils ont entendu dire à Pascal que le camp est proche.

Tout à coup une tache gris-bleu apparaît à travers les branches rigides des sapins. De l'eau. Est-ce un lac ou la rivière au courant rapide quittée cinq milles plus bas ? On approche encore. Brusquement le vide se fait. . . L'horizon fuit tout au bout d'un grand lac qui étend sa nappe d'argent entre des montagnes boisées. De petites vagues drues clapotent contre les bords de granit rose ou se perdent dans la ramure des arbres, tombés de la rive, dont les têtes s'enfoncent sous l'eau et qui semblent tendre vers le ciel des branches suppliantes.

Les canots sont lancés dans une petite baie tranquille où l'eau paraît se recueillir avant de commencer sa course bondissante dans les rapides de la rivière qui murmure tout près. Elle flâne au soleil parmi les joncs et les sagittaires, cueille au passage le baiser parfumé de ces beaux nénuphars blancs auxquels les botanistes—galants pour

une fois—ont donné le joli nom de «nymphes blanches» (*nymphæa alba*). Comme pour emporter un dernier souvenir de son entourage habituel, elle s'imprègne de l'image des arbres en forme de toits de pagodes, des libellules à taille de demoiselles, des fleurs familières et du martin-pêcheur aux ailes d'azur dont le cri strident a dans le



Un lac étend sa nappe d'argent . . .

silence la tristesse d'un adieu. Elle retarde, dirait-on, le moment du saut fatal dans la décharge et l'inconnu, glisse le long des pierres—bornes fatales placées à l'entrée de la rivière—retourne caresser les longues pattes jaunes des hérons qui, insensibles à ce départ perpétuel, continuent d'attraper les grenouilles d'un bec sûr.

Sans pénétrer le secret de l'eau, éternelle voyageuse entre la terre et le ciel, qui tantôt coule lentement et tantôt vole sous forme de nuage, Jeannine sent confusément dans sa petite âme délicate la mélancolie de cette baie sauvage, pleine de mystère. Assise à côté de Jacques dans le canot, elle contemple non sans angoisse ce paysage nouveau dont le silence lui paraît chargé de menaces.

Jacques éprouve une impression différente. Il est obsédé par ses idées de fuite. Le lac et son vaste horizon lui chantent la liberté. La forêt immense qui escalade partout les montagnes et se dérobe aux regards de l'autre côté, l'attire. Il est si facile de se cacher dans son ombre complice!

Il lui faut un peu déchanter lorsque, après avoir navigué trois ou quatre milles sur le lac, puis gravi un sentier abrupt, il débouche dans une clairière où se dressent deux chalets rustiques dont les portes sont en plein bois et les fenêtres garnies de solides rondins.

Ces maisons construites comme des prisons sont situées de façon à n'être pas vues du lac. Par surcroît de précaution leurs cheminées sont pourvues d'un fumivore. A moins de connaître leur existence personne ne songerait à venir les chercher dans cette retraite sauvage.

Les deux enfants se regardent et leurs yeux expriment le même désappointement. Ils semblent dire: Il ne sera pas facile de s'échapper d'ici.

Pour faire diversion à leurs pensées un petit garçon et un chien tournent le coin d'une maison. En voyant la troupe l'enfant s'arrête. Le chien, un épagneul, se met à japper.

De surprise Jacques se frotte les yeux. Voyons, ce n'est pas possible, il a la berlue. Une telle rencontre, dans ce lieu perdu. . . Pourtant il ne se trompe pas, ce petit garçon blond. . . cet épagneul. . . c'est. . . c'est Ti'Pit LeBlanc, c'est Mousse. . .

Il va s'élancer, renouer connaissance, questionner celui qu'il a défendu à Montréal, quelques semaines auparavant contre une bande de voyous. . .

L'attitude de Ti'Pit l'arrête: un doigt sur les lèvres, retenant Mousse qui veut s'élancer sur son sauveur, sans doute pour lui lécher les mains, le petit garçon demande, supplie de ne pas le reconnaître.

Jacques obéit en se demandant quel autre mystère se cache là-dessous. Il passe donc, en apparence indifférent, devant Ti'Pit, et sans se retourner accompagne le Borgne jusqu'à la seconde maison, la plus éloignée du lac. D'un coup d'œil il apprécie sa position stratégique. Sa porte et ses deux seules fenêtres sans rideaux font vis-à-vis à la porte et aux fenêtres de l'autre maison. De la première l'on voit tout ce qui se passe dans la seconde et, afin de ne pas gêner la vue aux environs, la forêt a été abattue à droite et à gauche, sur quelques centaines de pieds, et en arrière jusqu'au «brûlé» qui marque l'endroit où un incendie de forêt s'est arrêté après avoir fait une large trouée dans les sapins et les épicéas.

L'intérieur est divisé en deux pièces: l'une, qui sert de cuisine, de salle à manger et, si le mot n'avait ici une signification exagérée, de salon; l'autre, meublée d'un lit en fer, d'un coffre cadénassé et d'une carabine Winchester, peut, à la rigueur, s'appeler une chambre à coucher. Elle est occupée par «Jos».

Une échelle conduit à la trappe qui s'ouvre dans le plafond.

Sur un signe du Borgne les deux enfants y grimpent et arrivent dans un grenier. Deux grabats récemment remplis de paille en composent l'ameublement. Ils sont séparés par une portière faite de vieilles poches de farine cousues ensemble.

—Voici votre logis, annonce le Borgne, moqueur. Dame!

ce n'est pas le Ritz, mais c'est aussi confortable: le toit ne coule pas et les cloisons sont solides. Vous serez ici comme des princes. Reposez-vous. Tantôt je vous ferai porter votre souper. Ce sera la dernière fois, par exemple. Dès demain vous mangerez avec les autres.

Il fait mine de s'éloigner puis revient sur ses pas:

—A propos, j'oubliais un détail essentiel. Faudrait pas essayer de la poudre d'escampette quand papa le Borgne aura le dos tourné. Il y a loin d'ici au premier marchand de gâteaux et Pascal et moi ne tirons pas toujours aussi mal qu'hier. D'ailleurs si nous vous manquons et que vous nous échappiez, les loups de la forêt seront trop heureux de vous croquer au passage. Donc, mes petits agneaux, soyez sages et... pensez aux loups. A bon entendeur, salut!

—Me direz-vous... commença Jacques.

—Toi, le petit, ferme ça. Je sais ce que tu vas me demander. Tu sauras en temps et lieu ce que tu dois savoir. Ce soir j'ai soif et n'ai pas le temps de discuter.

Restés seuls les enfants se jetèrent sur leur grabat, le cœur gros. Sous leur cynisme les paroles du Borgne cachaient de grosses vérités et ils le savaient. Vouloir s'évader était bien, mais s'évader où? Là était le problème. Soudain Jacques se releva:

—Écoute Jeannine! c'est stupide de se décourager. Cela ne peut avancer en rien nos affaires. Et puis il importe de nous reposer. Nous aurons besoin de toutes nos forces pour fuir.

—Fuir? mais les loups, Jacques?

—Bah! je soupçonne le Borgne d'avoir chargé le tableau pour nous effrayer. Durant les cinq jours que nous avons campé dans la forêt en as-tu vu, des loups? Non, n'est-ce pas? D'ailleurs nous serons armés.

Dans le fond Jacques n'était pas très sûr de ce qu'il avan-

çait avec tant d'aplomb. Il ignorait surtout comment il se procurerait une arme. Mais il jugeait essentiel de rassurer Jeannine. Il ne voulait pas fuir sans elle et entendait la préparer à le suivre.

Ses paroles eurent de l'effet. La fillette essuya ses yeux et, montrant son joli sourire elle répéta: «Avec toi je n'ai pas peur.

—A la bonne heure! Brave petite Jeannine! Ta confiance excite mon courage. Avec l'aide de Dieu nous nous enfuirons d'ici.»

La porte qui s'ouvre en bas les plonge brusquement dans le silence. On vient sans doute leur porter le souper annoncé. Qui? Pascal ou l'autre homme qu'ils ont entendu nommer simplement «Jos» pendant le voyage? Ou Meshkena, l'indien au visage énigmatique, redoutable parce qu'il est impossible de deviner sa pensée? A moins que...

Comme pour répondre à ce désir muet, une tête blonde apparaît au haut de l'échelle...



## CHAPITRE XII

### L'HISTOIRE DE TI'PIT LEBLANC

En apercevant Ti'Pit, Jacques s'exclama: «Enfin! je vais savoir . . .

—Tout ce que tu voudras, mais laisse-moi d'abord monter Mousse qui se morfond en bas.»

Lorsque l'épagneul eut fini de gambader autour de son sauveur et eut été, comme son maître, dûment présenté à Jeannine, Jacques demanda à Ti'Pit comment il se faisait que l'ayant laissé à Montréal il le retrouvait au fond des bois.

—Je pourrais te poser la même question, répondit Ti'Pit, mais nous n'en finirions jamais de nous questionner mutuellement. Je répondrai donc que j'ai suivi mon père au lac Chigobiche.

—Ton père! s'exclamèrent ensemble Jacques et Jeannine, d'un ton où l'on sentait un reproche.

Ti'Pit se hâta d'ajouter: «Je l'appelle mon père, mais en réalité il n'est que mon beau-père. Mon père à moi est mort quand j'étais tout petit. Je ne l'ai pas connu, mais il paraît qu'il était bon et m'aimait bien. Quant à celui-ci, je le déteste: il nous bat, maman et moi, chaque fois qu'il en a l'occasion.

—Alors, pourquoi l'avoir suivi ici?

—Pas par goût, bien sûr. Maman non plus ne voulait pas me laisser partir, mais il l'aurait tuée si je ne l'avais pas accompagné.

—Il est donc bien méchant ton beau-père?

—Il n'a surtout pas de volonté. Pour boire il ferait n'importe quoi. Lorsque maman l'a connu, trois ans après avoir perdu son premier mari, il n'était pas ainsi, paraît-il.

Mais il a rencontré de mauvais amis qui l'ont entraîné et, de bon ouvrier qu'il était, il est devenu ivrogne et voleur. Ah! notre vie n'a pas été drôle ces dernières années! Nous l'avons roulée, notre bosse! De Hull où nous habitons, nous sommes allés aux Trois-Rivières, puis à Bromptonville, dans les Cantons de l'Est. Papa trouvait toujours à se placer—c'est un maître ouvrier pour la fabrication du papier—mais à chaque endroit il buvait et on finissait par le mettre à la porte. La dernière fois nous sommes venus échouer à Montréal. Il y a de cela deux ans. Ce fut alors la misère noire. Papa restait des semaines entières sans venir à la maison, et lorsqu'il y venait il ne rapportait pas d'argent.

Au début les voisins eurent pitié de nous, maman et moi, et nous aidèrent un peu; puis ils se sont lassés et il a fallu gagner notre pain. Maman s'engagea à la journée et je vendis des journaux. En travaillant ferme tous les deux, nous avons réussi à ne pas mourir de faim. Sur les derniers temps nous étions même relativement heureux: papa ne venait plus à la maison faire des scènes et un épicier me donnait trois piastres par semaine pour conduire sa voiture de livraison. C'était trop beau! Un jour la police est venu perti... perqui...

—Perquisitionner?

—C'est ça, perquisitionner. La police est donc venue perquisitionner chez nous et nous avons appris que papa avait été arrêté pour vol. On croyait trouver une partie des objets volés chez nous. Inutile de vous dire qu'on ne trouva rien. Nous n'en fûmes pas moins traités de voleurs et montrés du doigt par tous les voisins. Nous avons beau dire que nous étions innocents, personne ne voulait nous croire. L'épicier chez qui je travaillais me donna congé et les dames qui employaient maman à la journée l'avertirent qu'à l'avenir elles se passeraient de ses services.

—C'était tout à fait injuste et méchant, dit Jeannine, puisque vous n'aviez rien fait.

—Que voulez-vous, mademoiselle, les innocents paient souvent pour les coupables. Nous avons payé, nous, pour papa. Personne ne nous parlait que pour nous insulter. Les marchands de la rue refusaient de nous vendre. On faisait le vide autour de nous. Seul, Mousse—un chien que j'ai trouvé sur la voie du chemin de fer en ramassant du charbon,—nous est resté attaché et fidèle. Il a partagé notre misère et notre humiliation jusqu'au bout. Lorsque maman est tombée malade, pour s'être fatiguée de trop à chercher du travail et aussi, il faut le dire, parce que la honte la rongait, Mousse est demeuré mon unique ami.

—Pauvre garçon, dit Jeannine apitoyée.

—Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, mademoiselle, puisque j'avais un ami et que j'en ai trouvé un autre pour nous défendre tous les deux dans un moment critique. C'est maman. Un médecin des pauvres—Dieu le bénisse!—entendit parler de notre misère et vint nous visiter. Il ausculta maman et découvrit qu'elle avait les poumons malades, très malades. «Prends bien soin de ta mère, petit gars, me dit-il en partant. Vois à lui faire prendre ses remèdes régulièrement». Et il me donna de l'argent avec un bout de papier pour le pharmacien. Il me laissa aussi son adresse.

«Sur ces entrefaites, mon beau-père est sorti de prison. Comme il ne pouvait aller nulle part, il est revenu chez nous. Bigre! il n'était pas de bonne humeur! Il a même tant crié pour avoir de l'argent—où l'aurions-nous pris, Seigneur!—que maman eut une quinte de toux et cracha du sang. Mon beau-père a eu peur et s'est sauvé. Mais il est revenu quelques jours après en disant qu'il avait trouvé une position au Lac Saint-Jean, dans une nouvelle usine de papier, et qu'il m'emmenait avec lui. Maman l'a

supplié de me laisser avec elle. Elle s'est même levée de son lit pour se jeter à ses genoux. En la voyant se traîner à ses pieds, ils est devenu comme fou furieux (il avait bu avant de venir) et il a fait mine de la battre. Je ne l'ai pas laissé faire, vous pensez bien. Je me suis jeté entre les deux et j'ai promis de le suivre n'importe où s'il laissait maman tranquille et m'aidait à la faire entrer à l'hôpital. Il a consenti à la laisser tranquille, mais pour l'hôpital il n'a rien voulu savoir:—Puisqu'elle a voulu tomber malade, qu'elle s'arrange, disait-il en jurant. Alors je suis allé trouver le médecin qui avait été bon pour nous et je lui ai tout raconté. Il est venu comme ça les yeux pleins d'eau et m'a promis de s'occuper de maman. Deux jours après il la fit entrer à l'Hôtel-Dieu. C'est là que je suis allé l'embrasser avant de partir, il y a trois semaines. Elle paraissait mieux et m'a dit manger trois fois par jour. C'est égal, je voudrais bien la revoir. . . »

Jacques avait écouté ce récit avec beaucoup d'attention et une sympathie grandissante. Aux débuts, quand son ami avait avoué les liens de parenté qui l'unissaient à l'un des bandits, il n'avait pu se défendre de le soupçonner d'une certaine complicité. Il chassa vite cette vilaine pensée et rendit à Ti'Pit une confiance méritée par sa franchise.

Le cas de ce gamin obligé de gagner sa vie à treize ans le bouleversait, lui, l'enfant riche dont les moindres désirs étaient aussitôt contentés. Il admirait Ti'Pit d'avoir si vaillamment supporté les épreuves d'une vie misérable et les vexations d'un beau-père dénaturé.—Mon sort, pensait-il, est moins à plaindre que celui de ce petit malheureux forcé de quitter sa mère malade et d'obéir au caprice d'une brute. Je n'ai pas le droit de me plaindre.

Son naturel généreux le poussait à tenter le rachat physique et moral de cette petite victime de la méchanceté

d'un homme. Mais comment ? Pour rendre sa liberté à l'enfant, il lui fallait être libre lui-même. Là était le problème. Il s'en ouvrit à Ti'Pit franchement :

«Écoute! les amis de ton beau-père nous ont enlevés, moi pour me mettre à rançon, Jeannine je ne sais encore pourquoi. Si tu nous aides à leur échapper et à retourner auprès de mon oncle, je te promets que nous prendrons soin de ta mère et de toi. Aide-nous, nous t'aiderons ensuite. Tu n'obligeras pas des ingrats.»

Visiblement ému Ti'Pit répondit: «C'est moi qui serais un ingrat de refuser mon aide après le service que tu m'as rendu. Mais que faire? Je ne suis ici qu'un marmiton. Beau-papa m'a amené pour faire la cuisine et laver la vaisselle. Ses amis et lui sont trop paresseux pour se charger de cette besogne. En dehors des repas l'on ne s'occupe pas de moi.

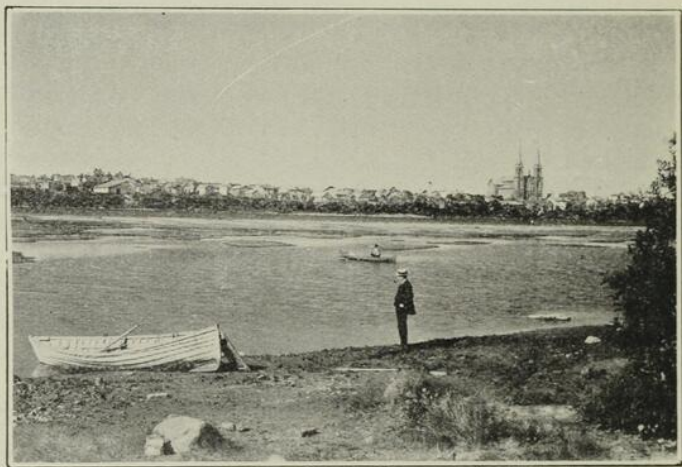
—Tant mieux, car tu vas pouvoir surveiller ces bandits, nous tenir au fait de leurs projets et de leurs habitudes. Lorsque nous les connaissons bien nous nous évaderons. Au fait où sommes-nous? Dans quelle direction devons-nous fuir pour rencontrer une ville ou un village? Puisque tu est venu librement avec ton beau-père, tu dois connaître la route à suivre?

—Très bien. Nous avons pris le train à Montréal jusqu'à Saint-Félicien. A deux milles de ce village, situé sur le bord du lac Saint-Jean, nous nous sommes embarqués dans un canot et après plusieurs portages nous sommes arrivés ici, au lac Chigobiche.

—Le lac Saint-Jean! je connais. Si nous réussissions à l'atteindre, nous serions sauvés. C'est, j'imagine, une marche de quinze jours à travers les bois, car il serait dangereux d'emprunter la route par où nous sommes venus. Étant la seule que nous sommes censés connaître, on nous poursuivra sûrement de ce côté. Nous irons à travers la

forêt. D'ailleurs, grâce au capitaine Racque, j'ai une boussole. Nous n'avons qu'à marcher tout droit vers l'est, puis à obliquer vers le sud. Reste l'évasion elle-même. C'est le plus difficile. Non seulement il faudra s'arranger pour prendre de l'avance sur eux qui nous poursuivront, mais il sera essentiel de se procurer des provisions pour la route et une arme pour nous défendre contre... contre les mauvaises rencontres possibles.

Il allait dire: contre les loups, mais la crainte d'effrayer Jeannine lui fit retenir sa langue.



Saint-Félicien, P. Q.

Ti'Pit, enthousiasmé par ce projet, promet son entier concours. L'idée du bon tour à jouer à son odieux beau-père le remplissait de joie:

«Ce qu'il va en faire une tête, le patron, quand il trouvera le nid vide et les oiseaux envolés! Oh la, la! la jolie colère lorsqu'il saura que son beau-fils a décampé! Il me

semble l'entendre d'ici. Mais attention! il est méfiant en diable, le beau-père. Faudra avoir l'air de ne pas trop nous connaître et même, si possible, de nous détester un peu. Il est naturel pour vous de me croire de la bande et de vous méfier de moi. Ne vous gênez pas pour me faire de gros yeux lorsque vous me rencontrerez. Mademoiselle Jeannine pourra même me tirer la langue de temps à autre. Cela aura un bon effet.

—Je n'ai jamais tiré la langue à personne, avoua Jeannine naïvement.

—Eh bien! vous apprendrez. Tenez, c'est comme ça. Vous voyez que ça n'est pas malin.

Et Ti'Pit joignit le geste à la parole. Jeannine l'imita et sa grimace d'essai fut jugée très réussie.

—Maintenant, que vous savez vos rôles, dit Ti'Pit, je vais me trotter en vitesse à la cuisine et passer en revue le garde-manger. A partir d'aujourd'hui je prélève notre part sur toutes les provisions et je vous prie de croire qu'elle sera belle. C'est effrayant ce que mes pensionnaires vont consommer de pemmican ces jours-ci.

—Du pemmican?

—Vous ne connaissez pas ce plat? Vrai, il fallait venir au lac Chigobiche pour compléter votre éducation. On appelle pemmican de la viande desséchée et pour ainsi dire condensée. C'est très nourrissant sous un petit volume et cela se transporte bien sans se gâter. Meshkena a justement tué un orignal. Je vais vous faire un pemmican dont vous vous lècherez les cinq doigts et le pouce. Mais je bavarde. Bonsoir! Viens, Mousse...

---

## CHAPITRE XIII

### LE LYNX

Très vite Jacques et Jeannine se sont adaptés à leur nouvelle vie. Ils ont même accepté sans révolte les exigences des bandits qui les forcent à travailler pour eux sous prétexte que dans le bois chacun doit se rendre utile. Pêcher dans le lac, entrer des bûches, aller puiser de l'eau à la source, aider à la cuisine, cueillir des fruits sauvages, leur semblent des besognes d'autant moins désagréables qu'elles trompent leur impatience de fuir et leur permettent d'étudier les mœurs de leurs geôliers ainsi que les abords du camp. Tout en vaquant à ces occupations et malgré la surveillance étroite dont ils sont entourés, ils prennent note de maintes choses pouvant servir leur projet d'évasion, entre autres la location des canots, des armes et des vivres.

Le soir, réunis dans le grenier, les trois enfants échangent leurs observations de la journée, comptent leur butin. Dans un vieux havresac jeté aux rebuts par les bandits et ramassé par Jeannine viennent s'entasser les boîtes de conserves chipées à la cuisine, les fruits secs, les poignées de sucre, du thé, une bouteille vide, — baptisée du nom pompeux de gourde, — un couteau à peine ébréché et le fameux pemmican, orgueil de Ti'Pit.

Quelques jours se passent ainsi à guetter et à se préparer. Là-haut les vivres s'entassent.

— Crois-tu que nous en ayons assez ? demande Jacques à Ti'Pit un matin que Pascal les a envoyés tous les trois cueillir des framboises dans le « brûlé ».

—Peut-être, mais nous en emporterons plus que moins. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Cachés derrière une «talle» de framboisiers les deux garçons parlent bas. A l'orée de la forêt, appuyé sur sa carabine, Meshkena monte la garde, sentinelle immobile.

Soudain un cri déchire l'air, un cri d'effroi qui épouvante Jacques, car il a reconnu la voix de Jeannine. D'un bond il s'élançe, voit, et s'arrête, comme pétrifié. . .

A deux cents pieds de lui, se joue un drame dont il ne peut être que le spectateur impuissant et navré.

En cueillant des framboises, Jeannine s'est éloignée de ses compagnons. Elle s'est approchée d'une butte broussailleuse sur laquelle se dresse, une grosse souche. Sur cette souche un animal d'aspect féroce est accroupi. Jacques a reconnu un lynx. . .

Assez semblable à un chat avec ses oreilles pointues et ses moustaches raides, mais de taille beaucoup plus forte, le lynx du Canada (*lynx canadensis*), vulgairement appelé loup-cervier ou «pichu» par les paysans du Québec et Pee-sho par les indiens, est notre tigre canadien. Il est heureusement beaucoup moins dangereux que le grand félin d'Asie, mais on le trouve partout dans le Dominion d'un océan à l'autre.

Il habite les «brûlés» et les taillis épais, refuge ordinaire de ses proies préférées, les lapins et les gelinottes huppées. Il s'y meut avec une facilité étonnante. Son pelage gris, hirsute, s'harmonise bien avec les teintes de sa retraite habituelle et lui est une protection. Il perd beaucoup de ses moyens en terrain découvert, car la couleur de son poil ne le sert plus et il court si peu vite que dans l'Ouest les cow-boys à cheval le capturent au lasso, en moins d'un demi-mille, après lui avoir donné une avance de cent verges.

Comme tous les carnassiers le lynx s'attaque toujours



C'est un lynx . . .

à plus faible que lui. Ce nomade, qui peut parcourir en une année plusieurs centaines de milles, détruit énormément de petit gibier à poil et à plume. Affamé, il s'attaquera même à un chevreuil. Agrippé à son dos il sucera le sang de sa victime jusqu'à ce que celle-ci tombe épuisée ou réussisse à s'en débarrasser en passant sous des branches basses.

Pour ces raisons, mais surtout parce que sa fourrure possède une certaine valeur, le lynx est partout traqué. On le prend au piège ou on le chasse avec des chiens. Un petit fox-terrier mis sur sa piste suffit pour le faire grimper à un arbre et à le tenir arrêté jusqu'à l'arrivée de son maître. Mais malheur au chien dont le maître s'attarde trop à l'arrière. S'il s'aperçoit qu'il est seul avec le chien, le

lynx descend de son arbre et a tôt fait de mettre son pour-suisant en pièces.

L'homme étant son pire ennemi—d'autant plus que les indiens ne dédaignent pas de manger sa chair blanche et, paraît-il, savoureuse,—le lynx l'évite le plus possible et préfère le fuir que le rencontrer. Mais pressé de trop près, il fait volte-face et défend chèrement sa vie. Dans ce cas la femelle est particulièrement dangereuse surtout quand elle a des petits.

Et c'est une mère lynx qui se tient sur la souche où le cri de détresse de ses deux rejetons l'a fait bondir pour mesurer le danger. Les dents découvertes dans un rictus effrayant, le poil hérissé, la gorge pleine de colère, son regard cruel fixe la fillette qui, après avoir crié sa terreur, subit la fascination des yeux de feu.

La brute mesure la courte distance qui la sépare de l'enfant. Elle ramasse ses nerfs d'acier, tend pour un suprême effort ses pattes puissantes armées de griffes acérées. Elle va s'élancer... Elle s'élance...

Pour ne pas voir la scène atroce Jacques a fermé les yeux.

Un coup de feu les lui fait ouvrir. Il voit la mère lynx, frappée pour ainsi dire au vol, se rouler en boule comme un lapin blessé à mort et tomber à côté de Jeannine évanouie, les pattes tendues comme si, malgré la mort qui a brisé son élan, elle voulait atteindre sa vengeance.

Sa carabine encore fumante à la main, Meshkena accourt. Toute la scène n'a duré que quelques secondes, pourtant il semble à Jacques que des siècles se sont écoulés entre le moment où le danger lui est apparu et le magistral coup de fusil de l'indien. Tremblant, il s'approche pour prendre Jeannine dans ses bras et l'emporter loin du corps sanglant de la mère lynx sur lequel, avertis par un instinct, les deux petits orphelins se traînent en geignant. Mais

Meshkena ramasse le «casseau» de la fillette, le lui met dans les mains et, montrant la source, commande: «Eau!»

Ce breuvage froid, que l'indien lui fait boire en lui desserrant les dents avec son couteau, ranime la fillette. Elle ouvre les yeux, voit autour d'elle des visages amis. Elle sourit: «Dis, Jacques, ce n'était qu'un rêve, n'est-ce pas ?

—Non ma petite Jeannine, ce n'était pas un rêve. Mais, grâce à Dieu! la vilaine bête est morte. Meshkena l'a tuée et t'a sauvé la vie.

—Où est-il? je veux le remercier.»

Déjà l'indien s'est éloigné, emportant les deux petits lynx vivants et le corps de leur mère. La fillette hors de danger, l'incident pour lui est clos.

—Courons et rattrapons-le, Jacques. Brave Meshkena! je voudrais pouvoir le récompenser comme il le mérite, lui donner un signe sensible de notre reconnaissance.

—Il y a quelque chose qui lui ferait bien plaisir, je crois, dit Ti'Pit, et si j'osais. . .

—Ose.

—Voilà. Pendant que tu es allé chercher de l'eau, j'ai vu Meshkena tirer sur la chaîne que Jeannine porte au cou. En apercevant, au bout, le médaillon orné de petites pierres brillantes, ses yeux se sont allumés de convoitise. Il a fait mine d'ôter la chaîne, puis il a dû changer d'idée, car il s'est relevé et t'a attendu, les bras croisés.

—Je lui donnerai la chaîne et le médaillon, déclare Jeannine. C'est un souvenir de ma mère et son portrait est dans le médaillon, mais c'est tout ce que je puis lui offrir et s'il les veut il les aura.

Les enfants rejoignirent l'indien à une faible distance du camp. S'entendant appelé il s'était arrêté et avait pris sa pose favorite: le menton appuyé sur le canon de son arme.

Jeannine s'approcha, la chaîne et le médaillon à la main. Meshkena ne comprit pas tout d'abord. Il fallut lui

répéter que c'était un cadeau. Surpris il montrait le bijou, puis de son index il se montrait lui-même.

—Oui! oui! dirent les trois enfants en chœur.

Enfin convaincu l'indien se baissa et saisit l'offrande d'un geste rapide, pas si rapide toutefois que Jeannine n'eût le temps de lui jeter ses deux bras autour du cou et de l'embrasser sur une joue.

Ce témoignage imprévu d'affection, cette caresse qu'il n'aurait jamais souhaitée, plongea Meshkena dans la confusion. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il manifesta extérieurement un sentiment. Son visage grave exprima une joie enfantine et poussant un «ugh» triomphal où claironnait tout l'atavisme de sa race, il rechargea son fardeau d'un tour de main et courut vers les maisons sous les regards ahuris des trois enfants.

Hélas! la joie de Meshkena devait être de courte durée. Quelqu'un le savait en possession du bijou et ce quelqu'un était bien décidé à se l'approprier pour le faire servir à des fins tout autres que la reconnaissance.

Au coup de carabine le Borgne s'était précipité dans le «brûlé». A l'insu de tous il avait assisté à la présentation du cadeau. En voyant le bijou un éclair de joie mauvaise était passé dans son œil unique.

Quand Meshkena se présenta à la porte du camp le bandit lui barra la route. Montrant la chaîne et le médaillon déjà passés au cou de l'indien il commanda, brutal:

—Donne!

L'autre fit un geste de protestation.

—Donne ou je cogne.

La main de Meshkena glisse vers le couteau passé à sa ceinture. Plus prompt le Borgne avait déjà sorti son revolver. Il en pointa le canon sur la poitrine du guide.

Celui-ci avait retrouvé son calme. Un instant il défia le

bandit du regard, puis, se sachant le moins bien armé, il détacha le bijou et le tendit au voleur.

—Enfin! s'écria le Borgne, en empochant le cadeau de Jeannine. Voici de quoi convaincre cet entêté d'ingénieur. Il aurait pu mettre en doute l'authenticité d'une boucle de cheveux; devant ceci il devra se rendre à l'évidence. Idiot que je fus de n'y avoir pas songé plus tôt! Maintenant ça ne va pas traîner.

Et il partit en sifflant à la recherche de Pascal sans plus s'occuper de l'indien demeuré immobile sur le seuil. S'il s'était retourné il aurait vu le regard de haine qui le suivait et il se serait peut-être souvenu qu'un peau-rouge n'oublie pas plus une insulte qu'un bienfait.

---

## CHAPITRE XIV

### LA «MAIN ROUGE»

Pour comprendre les paroles chargées de menaces prononcées par le Borgne en s'emparant du bijou, il faut soulever un coin du voile de mystère dont se sont enveloppés les ravisseurs de Jacques et de Jeannine.

Au nord-ouest de la Province de Québec se trouve une riche région agricole et minière: l'Abitibi (d'un mot montagnais qui veut dire «eau du milieu»). Connue des seuls trappeurs il y a quelques années, la construction du chemin de fer Transcontinental, aujourd'hui partie intégrante du réseau Canadien National, lui a fait prendre un essor extraordinaire. Dans cette région—il n'y a pas si longtemps couverte d'eau, puis d'épicéas drus et grêles,—des colons vinrent s'établir et fonder des paroisses. Ils étaient attirés par la presque gratuité des terres, les écoles, les bonnes routes et autres avantages offerts par un gouvernement généreux. En dix ans l'on vit surgir des villes de plus de deux mille âmes et reculer la forêt loin du chemin de fer. Toute la région embauma le trèfle rouge dont la graine, très en demande en Allemagne, sert à fabriquer une teinture tenace.

A la suite des défricheurs, peut-être en même temps, des prospecteurs s'aventurèrent sur ce territoire vierge arrosé par des rivières au cours tranquille qui vont déverser dans la baie James leurs eaux grises, chargées de glaise. Dans plusieurs de ces cantons baptisés, comme Rouyn, du nom d'un officier d'un ancien régiment français, ils découvrirent de l'or et surtout beaucoup de cuivre. Promptement, des

compagnies puissantes se formèrent pour exploiter ces premières découvertes et les prospecteurs indépendants continuèrent leurs recherches.

Parmi ceux-ci se trouvait un ingénieur français. M. Royat. Un article de journal qui vantait la richesse des mines de Québec lui avait fait traverser l'Océan. Amos, chef-lieu de l'Abitibi, le vit descendre du train un après-midi, léger d'argent, mais lourd d'espérances.

Plusieurs jours il se promena parmi les groupes de prospecteurs, prit des renseignements, écouta parler les mineurs. Il fit lui-même de courtes explorations. Un beau matin il disparut.

Deux mois plus tard il était rendu au bureau du télégraphe et envoyait la dépêche réclamant sa fille Jeannine.

A l'hôtel, pressé de questions, il avoua avoir fait une découverte intéressante.

Aveu imprudent. Lorsqu'il retourna au lac Obalski, —région alors inconnue,—où il s'était rendu après avoir constaté qu'au sud du chemin de fer la plupart des bons périmètres avaient été pris, il fut suivi par un membre de la terrible bande des voleurs de mines qui, pendant un temps, terrorisa l'Abitibi.

Cette bande ne comptait que cinq membres, autant que la main de doigts. Pour cette raison elle se faisait appeler la «Main Rouge». Le Borgne en était le chef.

La façon d'opérer de ces bandits était aussi simple que terrible. Grâce à un merveilleux système d'espionnage ils tenaient sous observation les prospecteurs isolés. Dès que l'un d'eux «frappait» un filon intéressant la bande intervenait. Elle s'emparait du malheureux mineur, lui faisait signer de force l'abandon de son «*claim*»; puis, une fois le papier légalisé, elle l'assassinait et faisait disparaître son corps. La mine volée était vendue à une compagnie et le tour était joué.

En ces années de fièvre personne ne songeait à s'informer des prospecteurs absents. C'était chacun pour soi et la loi pour personne. Il était d'ailleurs impossible à la police d'étendre sa protection à tous les aventuriers éparpillés dans la forêt. C'était bien sur quoi comptaient les bandits.

Deux ou trois «coups» heureux avaient enrichi la bande et lui avaient permis de s'organiser avec le maximum de sécurité pour ses membres. Afin d'écarter les soupçons elle avait placé ses quartiers-généraux loin du centre de ses opérations, au lac Chigobiche.

L'espion attaché à la personne de l'ingénieur français avait fait à son chef un rapport excellent. La mine découverte par M. Royat était très riche. Autre bon point : son propriétaire vivait seul sur le bord du grand lac Obalski, à proximité de l'une des routes de canot empruntées par la bande.

S'en emparer fut donc chose facile. L'ingénieur fut surpris une nuit dans son camp et ligoté avant d'avoir pu offrir la moindre résistance.

Jusque là tout avait marché au gré des bandits, mais lorsqu'ils voulurent poursuivre leur avantage ils se butèrent à une volonté inébranlable. M. Royat, ancien officier, tint tête aux voleurs de mines avec le même courage et le même sang-froid qu'aux Touaregs qui avaient un jour attaqué sa colonne et qu'il avait repoussés après un long combat sous un soleil brûlant. Dédaigneux, il refusa de se prêter aux combinaisons de ses ravisseurs. Ni les intimidations, ni même la menace de le laisser mourir de faim, ne purent lui arracher sa signature.

Les bandits s'ingéniaient à trouver le moyen de forcer la main de leur victime quand parut dans les journaux de Montréal et de Québec l'annonce du sauvetage de Jeanine. Aussitôt le Borgne conçut le projet odieux de s'em-

parer de la fillette et de proposer au père la liberté de sa fille en échange de sa mine.

Sa première démarche ayant échoué, il enleva l'enfant à l'île Bonaventure et, pour se venger de l'oncle Paul, prit aussi Jacques à rançon. C'était son intention, une fois maître de la mine et M. Royat au fond du lac Obalski, de retourner Jacques à son parent, mais de garder la petite orpheline comme servante. «Elle fera notre vaisselle», disait-il à Pascal qui, moins pervers que son chef, trouvait cette solution par trop cruelle, mais n'osait s'attirer le courroux de l'autre en faisant connaître sa pensée.

La chaîne et le médaillon de Jeannine étaient les preuves que le Borgne prétendait offrir à M. Royat de la captivité de sa fille. Il les jugeait suffisantes pour arracher la signature convoitée et ne croyait pas nécessaire d'embarrasser d'un enfant, pendant un long et fatigant voyage, le messager qui irait proposer l'échange.

Ce messager, il l'avait déjà choisi. C'était «Jos» Lainé, le beau-père de Ti'Pit, la dernière recrue de la bande. Le sachant de volonté faible, il voulait l'attacher définitivement à ses intérêts en l'obligeant au meurtre de M. Royat. «Après cela, se disait-il avec une perspicacité satanique, il ne pourra plus m'échapper. Je le tiendrai corps et âme».

Après le dîner, il entraîna son complice dans un coin du camp et lui donna ses instructions.

Il est juste de dire que Jos. Lainé commença par se rebeller, mais la peur affreuse qu'il avait de son chef le fit bientôt céder. Il fut entendu qu'il partirait l'après-midi même. Tout était prêt pour son départ. Dans sa cupide impatience le Borgne avait armé le canot de ses propres mains.

—Surtout, dit-il au misérable dont il chargeait la conscience d'un crime—pas de faiblesse. Aussitôt que Royat aura signé l'acte de vente, tu lui planteras ton couteau

dans le corps ou, si tu le préfères, tu lui tireras une balle dans la tête, mais que ça ne traîne pas. J'aime le travail bien fait et rapide. Et je ne serai satisfait que lorsque ce Français entêté donnera à manger aux brochets du lac Obalski.

De la cuisine où il était caché, Ti'Pit entendit donner ces ordres épouvantables. Entré quelques minutes avant les bandits, avec l'intention de dérober du pemmican, il s'était blotti derrière la boîte à bois en les entendant venir. De sa retraite, il n'avait pas perdu un mot du complot. Sans s'expliquer très bien les motifs du crime—le mot «*claim*» avait pour lui un sens vague—il avait très bien compris que M. Royat était le père de Jeannine et qu'on en voulait à sa vie.

Trop effrayé pour crier, devinant d'ailleurs qu'une fois sa présence révélée et le sachant en possession de leur secret les bandits le tueraient sur place, il s'était fait tout petit dans sa cachette.

Il vécut dans son coin des minutes atroces. A la crainte, torture affreuse, se mêlait un sentiment d'impuissance qui le brûlait comme un remords. Comment empêcher le crime? Comment empêcher surtout son beau-père d'y tremper?

Pendant qu'il ruminait dans sa tête affolée mille moyens absurdes d'aller trouver Jacques pour l'avertir de ce qui se passait et lui demander conseil, les deux hommes «mouillaient», selon l'expression du Borgne, le succès final de leur forfait.

Les verres de whisky se succédaient rapidement. Le chef noyait dans l'alcool les derniers scrupules de son complice. Quand la bouteille fut vide, il le prit sous le bras et le conduisit, en titubant, vers le canot.

Pour boire, Lainé avait enlevé sa veste. Quand il se leva pour partir il la tira à lui d'un geste maladroit. Une clef,

celle de son coffre, tomba. Aucun des deux hommes ne s'en aperçut, mais Ti'Pit entendit le petit bruit métallique. Son premier soin, quand les deux bandits se furent éloignés, fut de ramasser la clef.

Dehors il prit sa course vers le grenier où Jacques et Jeannine avaient été confinés après la rencontre avec le lynx, le Borgne ayant jugé plus prudent de ne pas exposer davantage ce qu'il appelait sa «marchandise de luxe».



Son premier soin fut de ramasser la clef

Il arrivait à la seconde maison quand il entendit Pascal qui lui criait du «brûlé»:—Arrive avec ton «casseau», Ti'Pit, les «bleuets» (myrtilles) ont commencé à mûrir. Tu m'en cueilleras pour mon dessert.

Du «brûlé», il dut revenir préparer le souper. Le soleil était couché et la nuit venue quand il fut libre.

Pour communiquer avec Jacques, il ne lui restait plus qu'un moyen, la maison étant fermée à clef: c'était de grimper sur le toit. Un sapin qu'il avait déjà repéré lui servit d'échelle.

Les deux captifs ne dormaient pas. A l'appel de Ti'Pit, ils répondirent aussitôt: «Que se passe-t-il?»

Il se passait beaucoup de choses horribles comme le leur apprit Ti'Pit tout d'une haleine. A leur tour ils furent atterrés.

—Mon papa! mon papa! ils vont le tuer, sanglotait Jeannine.—Vite, Jacques, partons. Ni les loups, ni les lynx ne peuvent m'empêcher d'aller retrouver mon papa.

Jacques ne répondit pas. Il réfléchissait. «Il est évident, dit-il au bout de quelques minutes, que le meilleur moyen de sauver M. Royat est d'aller quérir du secours. Seuls nous ne pouvons rien contre des hommes armés. Il faut donc nous évader au plus tôt. Avant trois semaines—le temps qu'il faut, dis-tu, Ti'Pit, pour se rendre en canot à l'Abitibi—nous atteindrons un poste du télégraphe et nous déjouerons les plans de ces bandits. Je suis prêt à partir dès que nous aurons trouvé une arme pour nous défendre au cas où l'on nous poursuivrait.

—Je crois pouvoir t'en procurer une dès ce soir, déclara Ti'Pit. J'ai trouvé la clef du coffre de mon beau-père. La voici. Je lève quelques bardeaux et je la passe par l'interstice de ces deux planches.

Jacques étouffa un cri de joie en recevant la clef. «A l'œuvre, ordonna-t-il. Jeannine, tu vas ranger les provisions dans le sac et rouler nos couvertures. Nous en aurons besoin dans le bois. Toi, Ti'Pit, avec le couteau, tu vas faire un trou dans le toit. Travaille le plus silencieusement possible. Moi, je me charge du coffre.»

---

## CHAPITRE XV

### OÙ LA CHANCE SE MET DU BON CÔTÉ

Dans le coffre de Jos. Lainé, parmi un fouillis de choses hétéroclites, il y avait une hachette et un revolver automatique avec son étui. Jacques s'en empara. Il trouva aussi une ceinture garnie de cartouches qu'il se préparait à s'attacher autour des reins quand les voix de Pascal et du Borgne se firent entendre à l'extérieur. Il n'eut que le temps de remettre dans le coffre, pêle-mêle, les objets qu'il en avait tirés, moins les armes, de rabattre le couvercle et de s'aplatir sous le lit : les deux bandits entraient.

— Je te dis que Jos avait une cruche de whisky, insista le Borgne, la voix encore pâteuse après ses libations de l'après-midi. — D'ailleurs, nous allons bien voir. J'ai apporté une hache pour défoncer le coffre . . .

— Tiens ! il est ouvert ! Lainé aura oublié de le fermer. Cela va faciliter la besogne.

Une exclamation : « La cruche y est ! A nous deux, Pascal ! nous allons célébrer ».

Et les deux bandits s'installèrent dans la pièce principale, celle qui commandait la sortie et l'échelle du grenier. La cruche devant eux sur la table ils se mirent à boire par larges rasades en faisant claquer leurs langues. La lanterne, suspendue au plafond bas, éclairait leurs faces vicieuses.

Jacques, à plat ventre sous le lit et n'osant remuer, trouvait sa position fort incommode et cette beuverie très inopportune. Là-haut, sur le toit, Ti'Pit avait cessé son travail. Il pensa amèrement que c'était une nuit de retard. Les

deux ivrognes, une fois installés, en avaient pour plusieurs heures à boire avant de regagner leur lit.

Au fait où coucheraient-ils ? Dans cette maison ou dans l'autre ? Grave problème, car si l'un d'eux en entrant dans la chambre avait l'idée de regarder sous le lit de Jos. Lainé, le jeune garçon n'en mènerait pas large. Valait-il mieux courir le risque qu'on ne regarderait pas, ou essayer de forcer le passage ?

Le Borgne avait laissé la porte ouverte pour avoir de l'air. Un instant Jacques eut l'idée de sortir, de braquer son revolver sur les bandits et, sous le couvert de cette menace, de s'enfuir avec ses amis. Il se rappelait avoir déjà vu une scène de ce genre au cinéma.

Mais la réalisation en était moins facile ici. Deux objections sérieuses se présentaient : la première c'est que, dût-il intimider les deux hommes, ceux-ci se mettraient à leur poursuite aussitôt la menace écartée. Plus grave encore était la seconde : au cas où les bandits feraient mine de combattre, il devrait tirer ; or, sans compter le risque de les manquer, il ignorait si son arme était chargée ou non et ne pouvait s'en assurer sans faire jouer le mécanisme, c'est-à-dire en attirant l'attention sur lui.

Un instinct l'avertissait d'ailleurs que la patience était la meilleure politique à suivre dans les circonstances. A côté la voix des buveurs se faisant plus épaisse ; leur conversation, incohérente. Leurs discours n'étaient plus qu'une enfilade de mots sans suite. Rapidement l'alcool minait leurs robustes constitutions, ses fumées emplissaient leurs cerveaux.

De sa cachette Jacques devina que l'ivresse allait les terrasser, que leur vice leur ferait oublier momentanément leur rôle de geôliers. Le cœur battant d'espoir il guetta le moment libérateur.

La chute d'un corps sur le plancher lui apprit que l'un

des deux buveurs était vaincu. L'autre se leva pour aider son camarade, mais ne pouvant se tenir sur ses jambes il glissa sous la table où il se mit à ronfler comme une toupie.

Après quelques minutes d'attente, Jacques se risqua hors de sa cachette. Les deux hommes étaient ivres morts. Alors avec mille précautions il rampa jusqu'au bas de l'échelle. Encadrée par l'ouverture de la trappe il aperçut la tête de Jeannine. Il lui fit signe de descendre. Elle obéit et les deux enfants gagnèrent la porte en marchant sur la pointe des pieds.

Dehors Ti'Pit les attendait avec Mousse muselé.

—C'est une chance inespérée, souffla-t-il. Vite, au canot!

Jacques hésitait. Ayant fait jouer le mécanisme du revolver il s'était rendu compte qu'il renfermait sept cartouches. Il fit un pas dans la direction des bandits.

Jeannine devina sa pensée. Elle se plaça devant lui :

«Tu ne voudrais pas commettre un meurtre. Ces hommes sont sans défense et demain nous serons loin. Viens.»

Docile, il la suivit dans le sentier tortueux qui menait au lac. Ti'Pit avait déjà pris les devants avec le havresac. A ses côtés l'épagueul gambadait. Il semblait comprendre que cette promenade nocturne était une délivrance.

En silence les trois enfants mirent le canot à l'eau, le chargèrent de leur mince bagage. Les deux garçons se saisirent chacun d'un aviron et sans se consulter pointèrent l'avant de l'embarcation vers l'est.

Le lac était couleur d'encre, d'un calme effrayant. La nuit enveloppait les fuyards d'un manteau opaque. Mais ils n'avaient pas peur. Cette obscurité leur était propice, son frôlement leur était une caresse après les minutes d'angoisse qu'ils venaient de vivre.

Glissant comme des ombres sur le lac noir ils firent près d'un mille sans parler. Alors, convaincue qu'on ne pouvait plus l'entendre, Jeannine demanda :

—Où allons-nous ?

—Il serait important de le savoir, ajouta Ti'Pit.

D'instinct tous deux consultaient Jacques, le sachant le plus intelligent, celui dont le sang-froid était le plus raisonné. A lui, le chef, incombait le soin de prendre les décisions. Eux lui obéiraient aveuglément.

Jacques avait son plan tout tracé. Au cours de ses excursions de pêche sur le lac, avec l'un ou l'autre des bandits, il avait étudié attentivement la topographie des lieux.

Une échancrure dans la montagne, au nord-est, l'avait surtout intéressé. Il s'était dit que par là il fuirait si jamais l'occasion lui en était offerte. Pour mieux marquer l'endroit il avait noté que cette échancrure s'alignait avec un énorme sapin, cassé par la foudre, dont la tête était tombée droit dans l'eau. Il fit rapprocher le canot de la rive pour ne pas manquer ce signe indicateur. Malgré cette précaution il mit quelque temps à le découvrir. Une barre grise s'élargissait à l'horizon quand ils mirent pied à terre.

Leur première pensée fut de cacher le canot et de dérober ainsi leur trace aux poursuivants. Ils le tirèrent dans les branches, mais manquant d'expérience ils en cassèrent plusieurs dont les cicatrices fraîches étaient, pour quelqu'un habitué à lire le grand livre de la Nature, un signe de leur passage aussi clair qu'une affiche.

Cette opération terminée, ils se partagèrent le bagage et, conservant la formation du départ, se mirent en marche guidés par la boussole de Jacques.

Le froid du matin leur faisait hâter le pas. Ils eurent bientôt gravi la montagne. Rendus à l'entrée de la passe — car l'échancrure aperçue par Jacques était une passe — la beauté du spectacle les fit s'arrêter.

Le soleil venait à leur rencontre. Il s'annonça d'abord par des rayons obliques qui allumaient des simulacres

d'incendie au flanc de la montagne, là où des sapins morts mettaient durant le jour des taches rousses, et frangeaient de rose le troupeau de nuages laineux au-dessus de leurs têtes. Puis, tout au fond de l'horizon, derrière la ligne sombre et dentelée des conifères, l'astre s'éleva, majestueux. Son disque enflammé embrasa le fond du tableau d'une lueur orange. Celle-ci allait en s'atténuant par gradations jusqu'à la teinte de pastel dans laquelle venait se fondre le bleu effacé d'un ciel matinal. Lentement il monta, et la nuit recula au creux des vallées, se tassa dans les anfractuosités de rochers, chercha refuge à l'ombre des arbres. Vains efforts! Toujours les traits de feu la rejoignaient, la dardaient, la déchiraient par lambeaux. Vaincue, elle se retira au plus profond du bois pour y guetter le déclin du jour.

Dans l'immense plaine étendue aux pieds des fugitifs comme un tapis vert dont les dessins seraient des lacs et des rivières, le brouillard bleu du matin se mua en poussière d'or. Et à travers ce poudroisement lumineux monta le chant des oiseaux, la prière du matin des nids. Les enfants y joignirent la leur, humble et suppliante.

Derrière eux la nuit régnait encore, une nuit grise peuplée de fantômes. A la surface du lac de petits nuages de vapeur dansaient et se poursuivaient en se tordant. Un silence lourd semblait pencher vers l'eau noire tous les arbres en bordure de la rive.

D'un commun accord les enfants tournèrent le dos à ce paysage lugubre qui leur rappelait le cauchemar des dernières semaines, la nuit douloureuse où ils avaient cherché leur destin. En face, la plaine dorée les invitait comme une terre promise sur laquelle se levait l'aurore d'une nouvelle vie. Confiants ils marchèrent au soleil, les yeux pleins de lumière.

Au premier ruisseau ils s'arrêtèrent pour déjeuner et faire sécher leurs vêtements trempés de rosée.

Dans sa hâte de délivrer son père Jeannine aurait voulu supprimer les haltes, marcher jusqu'au bout sans s'arrêter. Ses compagnons lui firent comprendre la nécessité, pour arriver au but, de ménager leurs forces à tous.

— Qui veut aller loin, ménage sa monture, dit Ti'Pit, et comme nous sommes nos propres montures il convient davantage de nous ménager. Étant le cheval de la troupe, celui qui porte le plus de bagage, j'entends bien jouir de mes privilèges.

— D'ailleurs, ajouta Jacques, nous avons une bonne avance, sans compter qu'on ne retrouvera probablement pas notre piste.

Bercé de cet espoir, il prolongea la halte quelques minutes de plus. Dans son ignorance des choses de la forêt il ne se doutait même pas qu'il avait été suivi et qu'il était épié au moment même où il faisait profession de confiance.

---

## CHAPITRE XVI

### LA VENGEANCE DE MESHKENA

Depuis le vol dont il avait été la victime, Meshkena n'avait qu'une pensée: reprendre le cadeau de Jeannine qu'il prisait autant que le soldat la médaille décernée sur un champ de bataille après l'accomplissement d'un haut fait. Le médaillon était déjà en route pour l'Abitibi, mais il l'ignorait et, dans sa soif de justice, il était prêt à toutes les extrémités, à jouer du couteau s'il le fallait, pour rentrer en possession du bijou. Rancunier comme tous les peaux-rouges il se serait cru déshonoré s'il n'avait tiré une prompte vengeance de l'affront. Peu lui importait d'ailleurs la forme de cette vengeance pourvu qu'elle fût proportionnée à l'insulte.

Pendant que Jacques se morfondait sous le lit, l'indien avait suivi par la fenêtre les progrès de la beuverie avec toute la patience dont sa race est capable. Les deux bandits ivres morts, il allait entrer et fouiller le Borgne quand Jacques était apparu sur la scène pour faire échec à son plan et lui en suggérer un autre. Il lui parut soudain que la plus belle vengeance serait de favoriser la fuite des enfants. Un coup de couteau était peu de chose en somme comparé à la rage du Borgne lorsqu'il constaterait l'évasion de ses prisonniers.

Et Meshkena jouissait d'avance de la colère de son ennemi. Demain il viendrait assister au réveil des bandits, savourer sa vengeance.

Pour l'instant il devait l'assurer en aidant les enfants à s'échapper. Silencieux comme d'habitude il leur em-

boita le pas. Seul Mousse s'aperçut de sa présence, mais étant muselé, il ne put en aboyer la nouvelle à son maître.

Meshkena avait en commun avec la plupart des animaux sauvages la faculté d'y voir dans la nuit. Suivre par terre le canot fut donc pour lui un jeu. Il assista derrière un arbre au débarquement et blâma en lui-même la négligence avec laquelle Jacques et Ti'Pit tiraient le canot dans les branches. Au grand jour l'œil le moins exercé ne pouvait manquer de remarquer les branches cassées, et les deux bandits qui dormaient là-bas, il le savait, possédaient mieux qu'une connaissance superficielle du bois. A moins qu'il ne les mette lui-même sur une fausse piste, les bandits n'auraient aucune difficulté, au matin, à relever celle des fugitifs.

Il suivit donc les enfants jusqu'au ruisseau, s'assura de la direction prise par eux, et revint au canot. Après avoir réparé de son mieux les dégâts causés aux arbustes du bord, il refit en sens inverse la promenade nocturne sur le lac. Rendu près du point de départ il atterrit, avec précaution cette fois, se déshabilla, cacha ses vêtements dans la forêt et reprenant l'aviron il traversa le lac dans sa largeur. Il laissa le canot de l'autre côté, mais de façon à ce qu'on puisse facilement le découvrir et revint à la nage en se félicitant du bon tour qu'il venait de jouer.

Après avoir remis ses vêtements, Meshkena alluma sa pipe et attendit dans un fourré le réveil des bandits pour jouir de leur colère.

Elle fut plus grande qu'il l'avait espéré. Le Borgne surtout était furieux :

« Il y a du Meshkena là-dessous, confia-t-il à Pascal, en passant devant la retraite de l'indien. — Seuls ces enfants de malheur n'auraient jamais osé se sauver dans le bois et affronter les loups dont je les avais menacés. Ce maudit indien a dû se mettre de la partie. Si je le ratrape, celui-là,

la discussion ne sera pas longue; une balle dans la tête et il aura toute l'éternité pour méditer sur l'à-propos de sa plaisanterie.

L'affaire se gâtait. Jusque là Meshkena avait eu l'intention, une fois les enfants hors d'atteinte, de revenir au camp où il était assuré du gîte et du couvert, deux comforts dont s'accommodait fort bien sa paresse native. La déclaration du Borgne bouleversait ses petits calculs égoïstes et sa haine envers le chef des bandits s'en accrût. S'il avait eu sa carabine en ce moment il aurait abattu les deux hommes sans hésiter, mais l'arme était restée au camp. Dès qu'il jugea prudent de le faire il courut la chercher et revint au bord du lac surveiller ceux qu'il considérait désormais comme ses ennemis mortels.

Après quelques heures de recherches les deux bandits éventèrent la ruse de Meshkena. Sans être comme l'indien passés maîtres dans l'art de relever une piste, l'examen du sol humide suffit à les convaincre de l'absence de toute trace de pas allant de l'embarcation à la forêt.

—Ils ont pris une autre direction, cria le Borgne à Pascal resté dans le canot. Tu vas suivre le bord du lac et chercher l'endroit où ils ont atterri la première fois. Je ferai le tour à pied. Par les cornes du diable ils ne nous échapperont pas si facilement et Meshkena paiera pour le tout.

L'indien n'avait pas besoin de ce nouvel avertissement. Il savait déjà n'avoir pas de quartier à attendre. Une lutte à mort était engagée dans laquelle il succomberait peut-être, mais pas avant d'avoir fait à ses adversaires le plus de mal possible. Pour commencer, puisqu'ils tenaient tant à reprendre les enfants il se ferait le guide des petits jusqu'au prochain poste habité par des blancs. Après l'on verrait. Et songeant à ce règlement de comptes final, Meshkena serra le canon de son infaillible carabine.

Sur le lac les bandits poursuivaient avec méthode leurs

recherches. L'indien retourna au camp et fit ses préparatifs pour une longue excursion. Après avoir mis de côté tout ce qu'il voulait emporter, il monta dans l'arbre qui servait de poste d'observation aux bandits et du haut duquel la vue embrassait tout le lac. Il fit une grimace en voyant le canot conduit par Pascal à une faible distance de l'endroit où les enfants étaient débarqués. Sûrement il allait découvrir la piste des enfants avant que lui-même ait eu le temps de les rejoindre. Mauvaise affaire! Pour



Meshkena s'enfuit

que sa vengeance s'accomplisse il fallait à tout prix distraire les bandits de leur poursuite, leur faire perdre quelques heures précieuses.

Un seul moyen lui parut assez énergique pour attirer les bandits au camp. Il ramassa toute la paille qu'il put trouver, en fit un gros tas dans chaque maison et après avoir répandu sur les murs et les planchers le contenu d'un bidon de pétrole, il y mit le feu. Une épaisse colonne de

fumée s'échappa bientôt des deux maisons et s'éleva au-dessus des arbres.

Meshkena entendit le cri d'alarme poussé sur le lac et satisfait d'avoir atteint son but, il s'enfonça dans la forêt.

Un raccourci à travers la montagne le conduisit avant le soir sur la piste des fugitifs. Après avoir passé la nuit sous un sapin, il se mit à la suivre dès le jour paru. Elle l'entraîna dans une grande savane, fouillis vert d'où s'exhalait une forte odeur d'eau croupie et de bois pourri. Dans le sol trempé, les cèdres et les aulnes poussaient à l'envi les uns des autres et enchevêtraient si bien leurs branches serrées qu'ils semblaient vouloir défendre le passage de leur humide domaine.

Partout s'épalaient des touffes de mousse d'un vert brillant. L'indien les évita avec soin, car sous cette verdure attrayante se cachent des trous de vase liquide. Ici et là des accrocs dans ce faux gazon lui apprirent que les enfants, moins expérimentés, étaient tombés plusieurs fois dans ces pièges de la savane.

Il s'attendait à les trouver enlisés d'un moment à l'autre ou assis, découragés, sur un tronc moussu, mais à sa grande surprise les empreintes de pas l'entraînèrent toujours plus avant dans cette forêt hostile où il fallait sans cesse enjamber des arbres tombés et combattre les légions de moustiques qui trouvaient dans les multiples mares stagnantes un terrain de propagation idéal. Il admira le courage des enfants qu'aucune difficulté n'avait pu rebuter et qui, tantôt sautant les obstacles, tantôt se faufilant comme des couleuvres au plus épais des fourrés, avaient poursuivi leur chemin toujours tout droit. Lui-même avait peine à se frayer un sentier dans ce fouillis vert où seuls des lièvres peuvent se complaire et circuler librement.

Sur le haut du jour l'indien fit une découverte. A côté des pistes allant dans le même sens que lui, il en vit une

autre solitaire, qui venait à sa rencontre, puis retournait. Il crut approcher du but et hâta le pas, mais la double piste le conduisit simplement à une petite clairière où de toute évidence la troupe s'était arrêtée pendant que l'un des garçons rebroussait chemin. Après cette halte la marche à la file indienne avait continué. Le «Suiveur de Pistes» remarqua toutefois qu'à partir de la halte, cette marche était moins droite. Il confirma cette impression en s'orientant. Jusqu'à l'arrêt les pistes s'étaient dirigées franchement vers l'est, maintenant elles obliquaient vers le nord.

Un demi-mille plus loin le terrain s'éleva et Meshkena sortit de la savane pour entrer dans une sapinière où il releva des traces de boue fraîche. Un instant, il crut que les enfants avaient fait un détour pour éviter une plus longue marche dans la savane, mais voyant que les pistes se dirigeaient toujours vers le nord il devina qu'ils étaient égarés.

Au nord il n'y avait rien, aucune habitation, aucun camp indien, que des arbres grêles et d'immenses prairies naturelles où vivaient, sous la menace continue des loups, des hordes de caribous.

L'indien ne se trompait pas. Les enfants avaient en effet perdu la direction. Afin de garder ses mains libres pour écarter les branches ou s'y accrocher lorsqu'il mettait le pied dans un trou, Jacques avait remis sa boussole dans sa poche. Après une longue étape il voulut s'orienter et la chercha en vain dans ses vêtements. L'instrument était probablement tombé dans l'un des nombreux fourrés traversés en rampant. Il commanda une halte et retourna sur ses pas, mais toutes ses recherches furent vaines. La boussole, enfoncée dans la vase, était introuvable.

Jusque là la petite troupe avait joui d'un moral excellent, mais après la perte de la boussole son courage flan-

cha. Elle se vit condamnée à errer dans la savane jusqu'à complet épuisement. Ti'Pit surtout était découragé. Il fit le geste de se coucher par terre pour y attendre le dénouement final. La voix de Jeannine le releva. Elle se sentait soutenue par l'idée de sauver son père.

—Il ne faut pas s'abandonner. Tout n'est pas perdu encore. Sans boussole ce sera plus difficile, mais la Providence, j'en suis sûre, nous indiquera un moyen d'atteindre notre but. De toutes façons nous ne gagnons rien à rester ici. Marchons.

—Oui, marchons, dit Jacques. Nous rencontrerons sûrement un cours d'eau et nous en suivrons le bord. J'ai entendu dire que cela menait toujours à une habitation.

Évidemment Jacques oubliait en quel endroit il se trouvait, car il n'aurait pas parlé d'habitation dans cet immense désert; cependant le vague espoir qu'il venait de faire naître suffit à remettre la troupe en marche.

---

## CHAPITRE XVII

### DANS LA FORÊT

De longues heures la petite troupe a marché à l'aventure dans la sapinière et s'est arrêtée, à l'approche du soir, entre trois gros arbres disposés en triangle.

Elle est en fort piteux état. Les deux garçons, les habits déchirés et souillés, le visage boursoufflé de piqûres et plaqué de taches de boue, les bas étoilés de trous, semblent sortir d'une rencontre désastreuse avec la bande de la rue Poupart. Quant à Jeannine on la prendrait facilement pour la plus sauvage des petites romanichelles avec ses cheveux emmêlés, son minois encrassé, sa robe en lambeaux, ses souliers béants, ses bras et ses jambes zébrés d'égratignures. Quel cri d'horreur pousserait cette pauvre Madame de Salamandre, la tante de Jeannine, si elle pouvait voir sa nièce, orgueil de son salon Louis XVI, dans l'état où l'ont mis trois jours de vagabondage en forêt! Quelle ne serait pas surtout son inquiétude en voyant les joues empourprées de fièvre de la fillette et en l'entendant tousser à tous les échos du nord canadien! Ah! ça ne serait pas long. Le vieil hôtel du quartier Saint-Sulpice serait mis sens dessus dessous en un clin d'œil et, en attendant le docteur,—que Nanette, la servante, serait allée chercher en courant,—la brave dame bourrerait Jeannine de potions, la couvrirait littéralement de sinapismes.

Jacques ayant, par la force des événements, succédé à Madame de Salamandre aux fonctions délicates de tuteur et protecteur de Jeannine, se doute un peu que l'état de la fillette requiert tous ces soins, mais il est bien empêché de

les lui donner. Pas plus qu'une foule d'autres éventualités, celle d'une maladie n'a été prévue. Il ne peut même pas allumer un feu pour réchauffer son amie dont les dents claquent. Dans la hâte du départ les allumettes ont été oubliées . . .

Il a bien essayé déjà de frotter l'un contre l'autre deux morceaux de bois sec dans l'espoir d'en faire jaillir l'étincelle promise dans maints récits de trappeurs. Peine perdue. L'expérience n'a fait qu'ajouter à la série des désillusions éprouvées depuis qu'il s'efforce d'imiter les héros de ses livres d'aventures.

Parlons-en de ces récits! Jacques, nourri des romans de Chevalier, Gustave Aimard, Fenimore Cooper, a pu mesurer depuis trois jours la distance qui sépare la fiction de la réalité. Sur la foi de ses livres il s'était représenté la vie des coureurs des bois comme une sorte de promenade sportive à la poursuite de toutes sortes de gibier qui, à un moment donné, viennent se placer spontanément dans la ligne de mire des chasseurs ou se prendre à leurs pièges à l'instant même où l'on a le plus besoin de leur fourrure ou de leur chair. Les épisodes sont réglés de façon à procurer des émotions fortes, mais à la fin le héros trouve toujours sous la main les armes, les provisions, les appuis dont il a besoin pour triompher des difficultés ou de ses ennemis.

En pratique c'est beaucoup moins beau. D'abord le gibier ne se laisse pas approcher si facilement, et, lorsqu'on le vise, il a la mauvaise habitude de se sauver. Jacques le sait par expérience, ayant essayé le second jour de tirer un lièvre. Et puis,—cela aussi, il l'a expérimenté—tout n'arrive pas à point dans les circonstances difficiles.

Jacques sait maintenant au prix de quelles privations, de quelles fatigues et de quelles souffrances s'acquiert la liberté tant vantée du coureur des bois. Il ne l'envie plus. A lui le solide confort de la civilisation! En ce moment il

échangerait tous les plaisirs de la chasse, toute la gloriole de cette équipée en territoire vierge, contre une boussole, un sirop pour le rhume et des vêtements chauds. Quant à la forêt, si attirante de loin, elle lui fait l'impression, depuis son entrée dans la sapinière, d'une foule hérissée et hostile.

Boueux, las, déprimés, les enfants forment un tas grelottant devant le havresac ouvert dans lequel aucun d'eux ne songe à puiser, tant la fatigue leur rend répugnant tout effort, y compris celui de manger. Mousse lui-même, son petit corps noir agité d'un frisson continu, ignore le morceau de pemmican posé devant lui. Comme ses maîtres il semble attendre la nuit pour y cacher sa misère et son désespoir.

Soudain l'épagueul grogne, dresse les oreilles, puis se précipite en jappant vers une forme humaine devinée plutôt qu'aperçue à travers les branches. Jacques croit reconnaître Meshkena. D'un bond il est sur pied, son revolver à la main.

—Halte! ou je tire.

L'indien, maintenant bien en vue, obéit et pour prouver ses intentions pacifiques il lève sa carabine au-dessus de sa tête.

En dépit du geste, Jacques reste soupçonneux. Vient-il en ami ou en ennemi? Dans le premier cas, c'est le salut, le guide idéal qui les tirera de leur fâcheuse position et leur permettra d'atteindre leur objectif. Dans le second...

Meshkena devine sa pensée:

—Moi, ami. Toi pas tirer.

Après cet effort oratoire—le plus grand de sa vie peut-être—l'indien ouvre la culasse de son arme pour montrer qu'elle est vide, s'appuie sur le canon de sa carabine et attend.

Jacques est ébranlé, mais il ne se rend pas encore. En somme il n'a aucune preuve de la bonne foi du «Suiveur

de Pistes» et ignore naturellement ce qui s'est passé là-bas, après leur départ. Si tout cela n'était qu'une ruse, un moyen de le désarmer puis de les remettre tous aux mains du Borgne ? Il convient d'agir avec prudence.

Mousse y va plus carrément. Il se précipite sur l'indien et par ses gambades lui témoigne sa joie de revoir un ami. Jacques est frappé de cette marque de confiance et s'incline devant l'instinct de l'épagueul d'autant plus volontiers que Jeannine, avertie de son côté par son intuition féminine, le presse de bien accueillir celui que la Providence envoie pour les tirer d'embarras.

Sans se formaliser de cette réception hostile qu'il semble trouver toute naturelle, Meshkena une fois agréé vaque sans délai à ses fonctions de guide. D'abord il fait déménager les enfants en leur expliquant par gestes que la pluie s'en vient et que leur camp, appuyé à une colline, sera inondé. Il a vu cela d'un coup d'œil, l'indien, et Jacques qui le surveille sans vouloir le paraître, admire l'aisance de ses mouvements et l'ingéniosité déployée pour créer du confort avec presque rien. Tout à l'heure il reprochait aux romanciers d'avoir grossi les qualités de leurs héros et exagéré la facilité avec laquelle ils triomphent des événements. La conduite de Meshkena lui donne à penser qu'ils ont peut-être diminué leur mérite réel qui est de bien s'adapter aux conditions du milieu où ils vivent et de tirer un parti admirable des ressources de la Nature. Ainsi Meshkena, en quelques minutes, a découvert qu'un ruisseau coulait, à leur insu, non loin de leur premier campement. Avec des branches de sapin il a construit une cabane qui les abrite de trois côtés. Devant cette cabane il a allumé un feu dont l'agréable chaleur se répand à l'intérieur. Il a puisé de l'eau, infusé du thé pour Jeannine et bûché du bois pour la nuit. Tout cela sans effort apparent, comme en se jouant.



Le porc-épic suinte sa graisse . . .

Après avoir forcé les enfants à prendre quelque nourriture, le guide les fait se coucher sur des lits de «sapinage», moins moelleux peut-être que des matelas de plume, mais beaucoup plus confortables que la terre dure et froide sur laquelle ils dorment depuis deux nuits.

Jacques, encore soupçonneux, voudrait veiller et s'assurer que l'indien ne profite pas de leur sommeil pour les livrer aux bandits. Il ne le peut pas. Ses paupières chargées de plomb se ferment malgré lui et il s'endort profondément au moment où un orage s'abat sur leur abri.

Une surprise l'attendait au réveil. Dès le petit matin Meshkena s'est mis en chasse et a tué un porc-épic. L'animal proprement écorché et enfilé dans une branche suinte sa graisse dans la poêle où s'alignent des tranches de bacon. Une douce chaleur, à laquelle se mêle le parfum du rôti, emplit la cabane.

Comble d'attention, le guide a pendant la nuit retiré les chaussures mouillées des enfants, les a bourrées de mousse sèche et les a fait sécher. Ce geste prévenant dissipe les derniers soupçons de Jacques qui, le premier, salue d'un bonjour amical leur guide volontaire. Désormais il a quelqu'un sur qui décharger le poids de ses responsabilités de chef et il s'en réjouit. Oubliés ses soucis, ses angoisses de la veille. L'espoir de sauver M. Royat lui apparaît maintenant comme une certitude.

La Nature elle-même semble l'inviter à la confiance. Jamais elle ne lui a paru plus belle. L'orage de la nuit a nettoyé l'atmosphère, lavé la forêt. Les sapins reluisent comme des jouets de Nuremberg vernissés de frais et répandent une saine odeur de résine. Il aspire largement l'air chargé d'effluves embaumés et un grand bien-être l'envahit. Il a l'impression que le soleil boit sa détresse avec la même facilité que les gouttes de pluie suspendues au bout de ses branches. Sa joie déborde comme le ruis-

seau et bondit à sa suite. Au-dessus de sa tête les écu-reuils font de la voltige sur les branches hautes. Il les envie de pouvoir manifester ainsi leur joie de vivre. Lui-même est allégé d'un si grand poids qu'il voudrait voler.

Une quinte de toux secoue Jeannine et le ramène au sentiment de la réalité. Hélas! il y a une ombre à ce tableau ensoleillé. L'état de la fillette s'est aggravé durant la nuit. Le spectre de la pneumonie se dresse devant les yeux épou-vantés de Jacques. Si Jeannine allait mourir au fond des bois! Sans être responsable de cette mort il se la reproche-rait toute sa vie. Ah! pouvoir faire quelque chose pour elle!

Son regard surprend celui de l'indien fixé sur la malade. Il se souvient avoir oui dire que les Peaux-Rouges possè-dent le secret de remèdes simples et efficaces. Peut-être Meshkena en connaît-il? La difficulté est de lui faire com-prendre ce qu'on attend de lui.

Encore une fois l'indien va au-devant de sa pensée. Il montre la fillette, esquisse le geste de prendre une potion et fait signe à Ti'Pit de le suivre. Sa hache sur l'épaule il remonte le cours du ruisseau.

---

## CHAPITRE XVIII

### UN REMÈDE INDIEN

Après avoir marché environ une heure, Meshkena et Ti'Pit arrivèrent à une chaussée de castors. Dans le petit lac artificiel formé derrière le barrage ils virent deux loges rondes, faites de branches entrecroisées et cimentées de boue.

S'étant assuré, par le relevé de plusieurs pistes, que les loges étaient habitées, l'indien entraîna son compagnon vers un bouquet de trembles et de peupliers où de toute évidence les castors avaient pris une partie des matériaux utilisés dans l'édification de leurs demeures et du barrage. Plusieurs souches, hautes d'un pied, portaient la trace de leurs dents. Des branches rongées aux deux bouts jonchaient encore la berge du ruisseau.

Avec sa hache l'indien coupa d'abord une lourde bûche longue d'environ deux pieds, puis quelques têtes de peupliers chargées de feuilles et de pousses neuves. Ceci fait il tailla plusieurs piquets de quatre ou cinq pouces de diamètre, cassa quelques branches d'aulnes très souples et tous deux chargés de bois vert retournèrent à la chaussée.

A quelques pieds de la rive l'eau avait une profondeur d'environ trois pieds. Meshkena y planta ses piquets et construisit une sorte d'enclos ouvert à un bout. Il en garnit le fond de têtes de peupliers et vers le milieu posa en travers des piquets la buche en équilibre. Attachée au feuillage qui était l'appât par une mince branche d'aulne, cette bûche devait fatalement tomber à la moindre secousse et assommer l'animal qui se trouverait dessous.

La construction de ce piège, aussi simple qu'ingénieux,

prit quelques minutes à peine. Ti'Pit était émerveillé. Il n'avait pas assez d'yeux pour regarder. Le piège terminé, l'architecte parut s'en désintéresser. Le jeune garçon s'attendait à voir l'indien se retirer pour permettre aux castors de pénétrer dans l'enclos, mais à sa grande surprise Meshkena adopta un tout autre plan.

Les castors, l'indien le savait, sont méfiants. A moins d'une raison majeure aucun d'eux ne se risquerait hors de son logis avant la nuit, et la fillette, là-bas, ne pouvait attendre vingt-quatre heures de plus sans danger. Son piège était pour les besoins futurs si nécessaires. Pour le présent il avait un moyen beaucoup plus simple et plus sûr de se procurer l'un des castors.

Armé de sa hache il attaqua le barrage et pratiqua une brèche par où l'eau s'écoula en élargissant sans cesse l'ouverture. Aussitôt le niveau du petit lac se mit à baisser et Meshkena, satisfait de son travail, se retira à l'écart avec Ti'Pit. La carabine au poing il attendit.

A l'intérieur des loges l'on s'aperçut de cette baisse insolite de l'eau. Un castor sortit en éclaireur. Par prudence il ne mit que le nez dehors et disparut. Ce coup d'œil lui avait suffi toutefois pour apercevoir les dégâts causés au barrage. Au bout de quelques secondes il remonta à la surface, s'assura qu'il n'y avait personne en vue et monta sur la chaussée où il s'employa à réparer la brèche.

C'était l'occasion guettée par Meshkena. D'une balle bien dirigée il coucha le castor raide mort sur le barrage.

Sans plus s'occuper de la petite colonie privée si brutalement de l'un de ses membres, sachant d'ailleurs que les habitants des loges ne se laisseraient pas intimider par cette catastrophe, mais se mettraient bientôt, tous ensemble, à réparer la chaussée, il chargea sa victime sur son dos et retourna au campement suivi de Ti'Pit qui se creusait

la tête pour découvrir à quel usage l'on pouvait bien faire servir un castor dans un cas de maladie.

Meshkena se chargea de le lui apprendre. Après avoir écorché l'animal qu'il réservait pour le repas suivant,—la viande du castor a un goût très fin,—l'indien lui enleva les rognons. Après quoi il recueillit dans une boîte de conserve vide, la valeur d'une tasse de gomme de sapin dans laquelle il jeta le rognon ou «tondreux» du castor.

La potion ainsi préparée n'était pas appétissante, mais sur les instances de Jacques Jeannine consentit à la boire, malgré son dégoût. Peu de temps après l'avoir avalée elle s'endormit profondément.

Au réveil elle éprouva un mieux sensible, extraordinaire. La fièvre avait disparu comme par enchantement et l'oppression avait beaucoup diminué. Les deux garçons qui, il faut l'avouer, n'avaient qu'une confiance médiocre dans le remède, furent stupéfaits et ravis. Ils en éprouvèrent une sorte de vénération pour ce sauvage qui pouvait en remonter à la faculté de médecine.

Meshkena ne se contenta pas de ce succès partiel. Le lendemain il visita son piège, en ramena un autre castor et prépara une seconde potion dont l'effet ne fut pas moins magique. Au bout de quelques heures Jeannine, complètement guérie de son attaque de grippe, exprimait la volonté de se remettre en route. Jacques et Ti'Pit enthousiasmés proposèrent de partir sur-le-champ. Le «Suiveur de Pistes» s'y opposa.

Pour faire comprendre aux deux impatients que leur compagne était trop faible pour les suivre, il leur mima avec un art surprenant une scène de lassitude. Sans presque bouger de place il se traîna les pieds, buta, tomba et se coucha en donnant à son visage une expression de fatigue et de souffrances extrêmes. Toute la scène fut jouée avec un naturel étonnant.



J. McISAAC

Jeannine consentit à boire . . .

S'étant fait comprendre, l'indien se releva et Jeannine donna le signal des applaudissements. Cette manifestation flatteuse, loin d'intimider Meshkena, parut lui plaire beaucoup. S'il ne salua pas à la cantonnade comme un acteur à la chute du rideau, c'est qu'il n'avait jamais sans doute, même entendu parler de cette façon de remercier un public; mais il remplaça la révérence classique par deux ou trois bonds prodigieux et un cri guttural, un cri comme devaient en pousser ses ancêtres lorsque, vermillonnés de frais, ils s'engageaient sur le sentier de la guerre. En l'entendant, les écureuils, spectateurs aux balcons de ce théâtre en plein air, se hâtèrent de regagner leurs trous.

Avec la guérison de Jeannine, Meshkena s'attacha définitivement les enfants. Déjà Jacques et Ti'Pit en raffolaient. Pour occuper leurs loisirs pendant la maladie de leur compagne ne leur avait-il pas enseigné la façon de tendre des collets à lièvres en se servant de nerfs de castor? Ne leur avait-il pas fabriqué, avec les os du même castor, des hameçons d'une apparence barbare, mais fort efficaces comme auraient pu en témoigner plusieurs douzaines de truites violemment arrachées à leur ruisseau natal? Comble d'obligeance, il leur avait fabriqué des arcs et des flèches avec lesquelles ils s'exerçaient à transpercer des gelinottes huppées.

Afin de pouvoir lui exprimer leur reconnaissance les deux garçons essayèrent d'apprendre le montagnais. La tâche était d'autant plus difficile que le professeur était chiche d'explications et de naturel ombrageux. Il semblait toujours craindre qu'on se moquât de lui. Quand les deux élèves surent dire: *sakahigan*, *paskasigan*, *sipi*, *nipao*, *skoulte*, *metiso*, *sakimeska* (1); et quelques autres mots d'usage courant, ils abandonnèrent la partie et se conten-

---

(1) *Lac, fusil, rivière, dormir, feu, manger, maringouins.*

tèrent de marquer au guide, en toutes occasions, le plus grand respect et une vive affection. Les enfants savaient qu'il avait brisé définitivement avec les bandits depuis le moment où le nom du Borgne ayant été mentionné en sa présence son visage avait exprimé une haine si féroce, si profonde, qu'ils en avaient été tous effrayés et s'étaient promis de ne plus répéter l'expérience.

Conscient de l'estime dont il jouissait Meshkena s'abandonna à l'amitié des trois petits fugitifs. Sa douceur native, rendue méfiante par la brutalité des rares blancs rencontrés au cours de sa vie, s'épanouit au contact des enfants et plus particulièrement de Jeannine pour qui il marquait une préférence visible. Lui d'en être jaloux les deux garçons s'en réjouissaient et s'ingéniaient à lui faire plaisir. En retour l'indien les initia aux mille petits secrets de la forêt. Avec une patience admirable il leur fit répéter ses leçons de choses jusqu'à la perfection. Il leur apprit à s'orienter sur la couche de mousse qui garnit le tronc des arbres du côté nord et sur l'inclinaison générale, vers l'est, des têtes d'arbres; à mesurer le temps d'après la longueur de l'ombre projetée sur le sol par un bâton planté en terre; à prendre les petits animaux au piège et certains poissons avec des branches fourchues. Chaque jour il leur enseignait quelque moyen simple et pratique de se procurer un confort ou un animal sauvage, de relever une piste ou de fabriquer un objet utile.

A cette école en plein air n'avait pas tardé à se joindre Mousse. L'élève à quatre pattes fit aussi preuve de talent et de beaucoup de bonne volonté. Au bout de quelques séances il ne courait plus après les lièvres ou les écureuils, il ne jappait pas quand il était mis en présence d'un animal, mais agitait la queue pour avertir son maître. Il jappait au contraire pour effrayer les gelinottes huppées et les forcer à chercher refuge dans un arbre au pied duquel

il tenait l'arrêt en attendant que le chasseur lui donnât congé.

Les chiens sont susceptibles d'apprendre beaucoup de choses pourvu qu'on y mette de la patience et surtout qu'on ne cherche pas à les faire raisonner comme nous. Il s'agit d'éveiller leurs instincts naturels. Sous la direction de Meshkena qui le guidait sans se lasser jamais, l'épagneul apprit tout ce qu'on voulut et devint un compagnon précieux. Les enfants lui durent de manger nombre de gelinottes et de surprendre l'intimité de plusieurs petits animaux sauvages.

Malgré toute sa science Mousse faillit cependant perdre la vie dans une étrange aventure :

Jeannine guérie, la petite troupe avait repris sa marche vers l'est. Ce soir-là elle était campée au milieu d'un bosquet de hêtres, îlot perdu dans la mer des sapins et des épicéas.

Assis autour du feu les enfants regardaient s'effacer à l'horizon les dernières teintes du soleil couchant. Déjà le crépuscule avait envahi leur coin de forêt. Ils étaient silencieux, guettant l'éveil des animaux sauvages qui se mettent en chasse à la nuit et le premier appel de défi des petits carnassiers.

A dix pas du feu, Mousse, le museau entre les pattes, montait la garde sans en avoir l'air.

Soudain un gros oiseau blanc tomba de la cime d'un arbre creux sur son dos et d'un puissant coup d'aile le souleva.

Jacques portait toujours son pistolet à sa ceinture. Presque sans viser il tira au moment où le ravisseur s'élevait avec sa proie. Le corps transpercé de part en part l'oiseau s'abattit sur le sol, agita quelques secondes ses grandes ailes blanches mouchetées de gris et resta étendu, ses gros yeux phosphorescents encore à demi ouverts.

Mousse, une fois délivré, se précipita en hurlant vers ses maîtres. Il portait aux flancs la trace sanglante des serres de l'énorme hibou qui avait voulu emporter dans son aire toute proche, comme un simple lapin, cet animal nouveau pour lui et apparemment inoffensif. Il avait payé de sa vie son audace et sa témérité. Quant à Mousse, pansé sur le champ par le guide, il en fut quitte pour une belle peur. Après cette mésaventure jamais plus il ne s'éloigna, le soir, de Jacques son sauveur.



Castor au travail

## CHAPITRE XIX

### LE VESTIAIRE DE LA NATURE

Depuis Percé, Jacques et Jeannine n'avaient pas eu la chance—et pour cause—de renouveler leur garde-robe. Dieu sait pourtant si le besoin s'en faisait sentir! Tous deux étaient littéralement en lambeaux. Bien que d'étoffe excellente leurs vêtements n'avaient pu résister aux branches pointues, aux aspérités des rochers, à toutes les sailles rencontrées au cours de leurs promenades à travers la forêt vierge et dans la savane.

Jeannine pour sa part avait tant de fois accroché sa robe aux sapins rugueux et aux épines de mûriers sauvages, qu'elle paraissait vêtue comme les femmes indigènes des îles Hawaï, lesquelles, on le sait, s'habillent d'une sorte de jupon fait de minces filaments végétaux superposés.

Quant à Jacques, aucun petit mendiant italien ne pouvait rivaliser de pittoresque avec ses guenilles. Bien malin celui qui aurait pu dire la couleur première de son complet de bonne coupe, lavé par la pluie et déteint au soleil.

La fillette avait toutefois un avantage sur son compagnon, celui de pouvoir s'envelopper d'une couverture de laine à la mode indienne. Ce costume avait même beaucoup amusé Meshkena, peu habitué à voir porter la «couverte» par des petites filles blondes. Jacques, lui, s'était toujours refusé à emprunter ce costume sous prétexte de garder ses mouvements libres.

Il fallait trouver un moyen d'habiller les enfants de façon sérieuse. On était à la fin de septembre. Une brise glaciale, venue de la Baie d'Hudson, pénétrait les haillons et bleuissait la peau. La nuit, les bords des lacs gelaient et les fugitifs frissonnaient malgré la protection du feu allumé devant l'abri de sapin.

Ils souffraient sans se plaindre, convaincus de l'impossibilité de se procurer d'autres vêtements dans ce désert. Mais ils comptaient sans leur guide.

Quand les peaux de castors tués lors de la maladie de Jeannine furent sèches, l'indien confectionna pour Jacques—resté nu-tête depuis son enlèvement à l'Ile Bonaventure—et pour Ti'Pit des toques doublées de peaux d'écureuils gris. A chacun d'eux il tailla dans l'écorce d'un gros bouleau une veste grossière, mais offrant cet avantage de les protéger du vent.

A Jeannine qui en avait manifesté le désir il fit aussi une jupe d'écorce et rehaussa sa toilette d'une magnifique peau de martre. Cette fourrure n'était peut-être pas à tout fait en saison, mais nombre de dames élégantes s'en seraient parées avec joie et non pas seulement, comme la fillette, pour se protéger la nuque.

Ainsi équipés les enfants formaient un tableau des plus pittoresques dont ils ne pouvaient s'empêcher de rire eux-mêmes:

«Premier prix de mascarade!» déclara Ti'Pit, la première fois qu'il vit Jeannine avec sa nouvelle toilette. A Jacques il avoua que sa veste de bouleau le faisait ressembler à un «casseau» de framboises ambulante. «Quant à moi, ajouta-t-il en faisant allusion à sa petite taille trapue, j'espère que notre guide ne se trompera pas et ne me jettera pas un beau soir dans le feu en place d'une bûche.»

Quelque chose d'essentiel manquait encore à cet accoutrement: les chaussures. Après leur barbotage dans la boue de la savane les trois enfants n'avaient plus aux pieds que des bottines informes, déchirées, aux semelles battantes, qui retardaient leur marche sans les protéger contre l'eau ou les accidents de terrain. L'indien avait bien remarqué ce détail et il n'attendait qu'une occasion de faire montre de ses talents de cordonnier.

Elle s'offrit un matin sur le bord d'un lac où la troupe campait.

Mousse patrouillait la grève en quête de rats musqués, ses ennemis personnels depuis qu'un membre de cette tribu de rongeurs l'avait mordu à une patte. Il rêvait bataille et marchait en humant l'air dans l'espoir de saisir au passage les effluves détestés. En vain! son odorat d'une extrême finesse ne captait, parmi les exhalaisons de la terre mouillée, que les vieux reliquats des odeurs de la nuit.

A la droite du camp une pointe masquait une large baie. L'épagneul s'y aventura, de plus en plus belliqueux, de plus en plus acharné à la chasse. Mais au lieu du rat qu'il cherchait il vit s'avancer un animal inconnu et de taille imposante, portant sur sa tête ce qui lui parut être un buisson sans feuilles.

Mousse n'avait jamais vu de caribou et cette rencontre imprévue lui causa un certain malaise. La respiration bruyante du nageur, assez semblable à un grognement, la force avec laquelle son large poitrail refoulait l'eau, la végétation étrange sur sa tête altière, tout cela ne lui inspirait qu'une confiance médiocre. S'il eût obéi à son premier mouvement il aurait décampé sans vergogne. Son instinct de chasseur, développé par les leçons du guide, l'emporta cependant sur la peur et bravement il tomba en arrêt en agitant son tronçon de queue.

En pareille circonstance la tradition voulait que l'un des enfants ou l'indien le relevât sans retard de ses fonctions et prit en mains la conduite des événements. Cette fois rien de semblable ne se produisait et un doute affreux entra dans la tête du chien. Si ses maîtres allaient l'oublier et le laisser affronter le péril seul! Ils devaient ignorer dans quelle terrible situation il se trouvait, sans quoi ils seraient déjà accourus. Sans doute ne manquerait-il pas à son devoir en courant les prévenir? . . . La question posée, Mousse y répondit aussitôt: il retourna au camp ventre à terre.

Le premier, Meshkena remarqua son allure insolite. Il suivit les pistes du chien et arriva sur la pointe au moment où le caribou allait atterrir. Sans perdre une seconde, il se jeta à l'eau et nagea à la rencontre de l'animal. Celui-ci tenta de rebrousser chemin, malheureusement pour lui il était trop tard. En quelques brasses l'indien le rejoignit et à cheval sur son dos l'aveugla en lui jetant sa veste sur la tête.



Il sauta sur son dos . . .

Le guide avait son couteau qui ne le quittait jamais. Il lui aurait été facile d'égorger sa victime sur place et de le remorquer ensuite jusqu'au rivage. Un blanc aurait probablement adopté cette ligne de conduite, mais un Peau-rouge n'aime pas les corvées inutiles. Guidant l'animal avec ses genoux et ses mains, Meshkena lui fit doubler la pointe et le dirigea sur le camp où son retour, dans cet équipage, créa la sensation qu'on devine.

Tous les enfants demandèrent à grands cris la permis-

sion de faire «un tour de caribou» sur le lac. Ti'Pit devenu ingénieux à fréquenter le guide parla de se faire des épérons avec des fourches de branches. Jacques avait déjà enlevé sa veste de bouleau.

Meshkena refusa. Il ne voulait pas exposer les enfants au danger d'être entraînés au galop à travers la forêt si l'animal affolé prenait pied quelque part. D'ailleurs il commençait à sentir sa monture faiblir sous lui. Lorsque le caribou fut à quelques pieds du rivage il tira son couteau et lui coupa la gorge. Le malheureux cervidé s'abattit en poussant un cri plaintif et devant le camp l'eau devint toute rouge.

Mousse, le héros de l'aventure, mangea sa part de caribou—et vous pensez si elle fut large—sans se douter qu'il venait de procurer à ses jeunes maîtres plusieurs comforts appréciables. D'abord un excellent dîner de viande fraîche, ce qui n'était pas à dédaigner, car tout le monde commençait à regarder de travers le fameux pemmican de Ti'Pit devenu faisandé et que seul l'indien mangeait avec plaisir. Ensuite des chaussures.

Avec la peau des jarrets de l'animal tué, Meshkena avait fabriqué trois solides paires de mocassins. Peut-être manquaient-ils un peu d'élégance et auraient-ils provoqué les commentaires méprisants des vieilles squaws, expertes dans la manufacture et la broderie de ce genre de chaussures auquel les indiens du Canada, pseudo-civilisés ou non, sont restés fidèles; mais ils remplaçaient avantageusement les bottines en ruine et tout le monde en fut satisfait.

Des tendons du caribou l'on fit une ligne à traîne pour Jacques qui avait remarqué la présence dans le lac d'énormes brochets et devait le jour même éprouver la solidité de son engin de pêche. Jeannine reçut la promesse de pouvoir échanger sa jupe d'écorce pour une autre en caribou, dès que le guide n'aurait plus besoin de la peau, dont il

comptait se servir le jour même comme voile. Avec le reste les deux garçons se firent plus tard des jupes écossaises pour cacher l'état lamentable de leurs culottes.

Le lac étant très long et très large, Meshkena avait décidé, afin de gagner du temps, de le traverser au lieu de le contourner. Il construisit donc un solide radeau en reliant ensemble avec des branches d'aulnes plusieurs troncs de cèdre, bois léger et qui flotte bien. Au milieu il planta un mât, y attacha la peau de caribou et, s'étant taillé un large aviron, il fit embarquer les enfants, enchantés de pouvoir faire une promenade sur l'eau.

Au départ ils eurent vent arrière et le radeau progressa rapidement, puis, comme cela arrive fréquemment sur les lacs, la brise faiblit et ce fut le calme plat.

Les petits fugitifs, toujours charmés par les grands spectacles de la nature, admiraient sans arrière-pensée le reflet, dans le miroir du lac, des montagnes sombres et des arbres colorés par l'automne, et, sur l'eau, les feuilles jaunes de peupliers éparpillées comme des pièces d'or sur un comptoir de verre, mais Meshkena peu sensible aux beautés du paysage, était fort ennuyé d'avoir à payer.

Il examinait l'horizon dans l'espoir d'y découvrir un signe de vent quand il reçut une aide inattendue :

Depuis qu'on naviguait Jacques laissait traîner sa ligne de tendons à laquelle était attaché un gros hameçon en os de castor appâté avec un morceau de caribou. Quand le vent tomba, retardant la vitesse du radeau, le poids de l'engin le fit s'enfoncer plus profondément. C'était sans doute ce qu'attendait un énorme brochet en quête de son dîner, car soudain Jacques éprouva une secousse qui faillit lui arracher la ligne des mains. En même temps le poisson, affolé par la piquûre, prit la fuite vers le large. La ligne se tendit et le radeau, ayant pivoté bout pour bout, obéit à cette traction originale et se mit en marche, guidé par l'avi-

ron de Meshkena, prompt à tirer parti de ce concours inespéré.

Après la monture empanachée de l'indien l'attelage à nageoires de Jacques excita la verve des enfants :

«Admirez la dernière invention de Maître Jacques: un radeau d'un poisson-vapeur, criait Ti-Pit, dansant sur place au risque de tout faire chavirer.

—Mauvais cocher! disait Jeannine, chaque fois que le brochet s'écartait de la ligne droite, tu aurais dû lui mettre des œillères.

—De quelle huile te sers-tu pour ton moteur ?

—De l'huile de foie de morue! répondit Jacques imperturbable.

—Fouette-le donc un peu, il commence à ralentir.

C'était vrai, moteur ou tracteur animal, la vitesse diminuait. Un brochet du Nord a beau posséder, comme son proche parent le maskinongé, une force de résistance extraordinaire, il ne peut tirer indéfiniment un radeau chargé de quatre personnes. L'énorme poisson de quarante livres en creva à la peine. La ligne se détendit et les enfants virent flotter à la surface un gros ventre blanc.

—C'est dommage! cela marchait si bien!

Faite avec un accent convaincu, cette naïve remarque de Jacques souleva de nouveau les rires de ses compagnons :

—Pensais-tu qu'il allait nous tirer jusqu'au lac Saint-Jean? demanda Ti'Pit.

—Songe qu'il nous a entraînés au moins cinq cents pieds, ce qui ne t'empêchera pas d'en manger ta part ce soir, ingrat que tu es.

Le vent s'étant élevé, Meshkena remit à la voile. Malgré le poids supplémentaire du brochet le radeau atteignit sans encombre la rive opposée au moment où le soleil couchant étendait sur le lac un long tapis de pourpre.

## CHAPITRE XX

### LA CHASSE «FINE»

La petite troupe est maintenant aguerrie et supporte vaillamment la fatigue de cette marche interminable. Elle avance à la file indienne, se faufile à travers les branches serrées des conifères, escalade des collines d'où la vue embrasse des horizons verts infinis, traverse des prairies couvertes d'un long foin sauvage que broutent des caribous, faciles à approcher tant est grande leur surprise d'être mis pour la première fois en présence de l'homme.

Elle mène la vie nomade des indiens. Chaque jour il lui faut traverser une rivière ou contourner un lac sur lequel manœuvrent des flottes de canards sauvages.

Tout cela serait fort amusant sans l'angoisse qui vous étreint, le soir, au campement quand la nuit sort en tapinois des fourrés et que l'on pense à l'homme infâme qui pagaie dans la direction opposée et porte la mort d'un être adoré. Souvent les rêves de la fillette sont hantés par la vision du beau-père de Tit'Pit brandissant un long couteau au-dessus de son père ligoté et elle se réveille en sursaut, baignée d'une sueur froide.

Certes, Jacques, Ti'Pit et Meshkena sont gentils et pleins d'attentions pour elle. Ils s'efforcent de lui faire oublier son chagrin de mille manières, mais, hélas! ils n'y réussissent pas toujours. Il y a de durs moments à passer, des moments où elle voudrait pouvoir maudire ce Canada qui lui a pris son père et lui impose cette vie d'aventures peu en rapport avec ses goûts intimes et sa constitution délicate. Mais ce pays doit être ensorcelé, car malgré tous

les déboires dont il l'abreuve elle ne peut s'empêcher de l'aimer. Paris est si loin! Il lui apparaît comme à travers l'un de ces légers brouillards gris-bleu qui flottent le matin sur les lacs et les rivières, tandis que le Nord canadien, puissant et dominateur, l'entoure de ses bras verts, lui souffle au visage son haleine parfumée de résine, la pénètre de son mystère formidable.

Si elle retrouve son père elle pardonnera au Canada bien des choses; peut-être même s'y attachera-t-elle pour toujours; chose certaine elle n'oubliera jamais ce séjour en forêt, cette prise de contact avec la grande Nature sauvage et magnifique.

Tout en sympathisant avec leur compagne, en veillant sur elle comme des frères, les deux garçons n'ont pas les mêmes angoisses et goûtent plus librement les charmes de cette existence aventureuse. Certes ils ont hâte d'atteindre le bureau du télégraphe et de sauver M. Royat, mais en attendant ils ne s'ennuient pas le moins du monde. Leur curiosité, leur soif d'imprévu, leurs instincts de petits primitifs soudain éveillés, trouvent largement à se satisfaire dans le milieu nouveau où les circonstances les forcent à vivre et à se débrouiller. C'est un orignal qui dessine sa silhouette gauche sur un rideau d'arbre, une loutre qui prend ses ébats au milieu d'un lac, une truite qui saute hors de l'eau pour attraper une mouche. Dans ces moments-là le vernis de civilisation dont ils sont enduits craque de toutes parts et ils éprouvent un besoin honteux de tuer ce gibier entrevu, atavisme transmis de génération en génération depuis les premiers âges de la terre.

Heureusement Meshkena veille. Ce n'est pas aux peaux-rouges, vivant sous la menace constante de la famine, qu'on apprendra l'importance de conserver la forêt et le gibier. Ce sont les blancs qui ont décimé bêtement les grands troupeaux de bisons de l'Ouest et les hordes de cer-

vidés si nombreuses autrefois, qui ont refoulé dans les endroits pratiquement inaccessibles comme celui traversé par le petite troupe et dans les parcs nationaux protégés par les lois de l'État, les dernières réserves de la faune canadienne. Eux seuls tuent par plaisir les animaux non nuisibles. L'indien n'obéit qu'à la nécessité.

Le «Suiveurde Pistes» ne permet donc jamais de chasser tant que la provision de viande fraîche n'est pas épuisée. Qu'on regarde, mais qu'on ne moleste pas. Le moment venu il prêtera sa carabine à l'un des garçons pour tirer sur



Gelinotte huppée

un caribou ou un orignal, quitte s'il le manque à reprendre son arme et à arrêter d'une balle l'animal en fuite. Quant aux gelinottes huppées, il n'est pas nécessaire de brûler de la poudre pour s'en procurer. Ces oiseaux, si méfiants, si rusés dans nos bois du sud, deviennent dans le nord, de par l'impunité dont ils jouissent, d'une stupidité étonnante. Médusés par la vue d'un chien et même de l'homme, ils laissent s'approcher le chasseur si près que celui-ci peut les étrangler avec un nœud coulant au bout d'une branche.

Ti'Pit est passé maître dans cette sorte de pêche à l'oiseau. Avec le concours de Mousse et la permission du guide il voit à ce que la petite troupe ait toujours son bouillon de gelinotte ou le plat indien qu'elle affectionne.

Ce plat dont Meshkena a fourni la recette, est fort simple. Jeannine l'a réussi du premier coup. L'on roule une gelinotte entière, plumes et tout, dans la vase ou la glaise jusqu'à ce qu'elle soit une boule de terre, puis on l'enfouit dans les centres chaudes pendant une nuit. Au matin l'on brise la coquille de cet œuf singulier et l'oiseau apparaît, débarrassé de toutes ses plumes, prêt à être dégusté.

C'est délicieux!

Il y a d'autres façons de manger la gelinotte huppée et Ti'Pit l'a appris à ses dépens. Un soir, il laissa accrochés à une branche basse un couple de ces oiseaux. Quant il vint les chercher, au matin, il ne trouva au pied de l'arbre qu'un tas de plumes ensanglantées. Pendant la nuit un renard en maraude, attiré par l'odeur du gibier, s'était offert à souper aux frais du jeune chasseur à qui ces façons de pique-assiette déplurent souverainement. Séance tenante il voua une rancune tenace à toute la gent rusée. Les renards devinrent ses ennemis personnels. Malheureusement il eut beau les guetter sans relâche, jamais il ne put en attraper un. Il en vit plusieurs, des rouges, des noirs et des argentés, qui se coulaient sous les branches basses ou le regardaient passer, assis sur leur derrière, avec un air de se moquer de lui, mais dès qu'il les mettait en joue ils détaient et savaient si bien se dérober derrière les arbres qu'il était impossible de les atteindre. De se faire ainsi narguer le faisait entrer dans des rages folles.

Meshkena amusé par ce manège et de plus désireux de procurer à Jeannine un tour de cou plus chaud lui fit signe de le suivre un matin.

L'on traversait alors une région accidentée. Un peu par-

tout des collines montraient du côté du sud la bouche béante d'un terrier, preuve que plusieurs renards avaient élu domicile dans cette région.

Après avoir fureté à droite et à gauche, le «Suiveur de Pistes» arrêta son choix sur un terrain qui lui parut propice. Ceci fait, il ordonna à Ti'Pit de grimper dans un arbre et, un doigt sur les lèvres, lui recommanda un silence absolu. Précaution assez inutile, car le spectacle des événements qui suivirent rendirent le jeune garçon muet de surprise.

Ayant armé sa carabine Meshkena se coucha à plat ventre sur le sol, le canon de son arme dirigé sur l'un des terriers. Dans cette position, le visage au ras du sol, il imita le cri du mulot des bois, cri à peine perceptible pour des oreilles humaines, mais qui eut un effet magique sur l'habitant du terrier. Au bout de quelques secondes Ti'Pit vit poindre deux oreilles noires, puis il aperçut l'animal lui-même, un superbe renard argenté.

Sur le sol l'indien répéta le cri plus faiblement. Sans paraître voir le chasseur le renard vint droit à lui au galop et s'arrêta à une quinzaine de pieds du canon de la carabine, immobile. Vit-il alors l'indien? Devina-t-il le piège? Qui pourrait le dire? Chose certaine il pivota brusquement sur ses pattes de derrière. ...

Trop tard! un éclair, une détonation, et il tomba la tête fracassée.

Les jours suivants le jeune garçon essaya le même truc, mais jamais un renard ne se risqua hors de son terrier. C'est que, pour réussir ce que les chasseurs blancs appellent «la chasse fine», il faut pouvoir imiter à la perfection le cri du mulot et de plus posséder une sorte de pouvoir magnétique dont jouissent, paraît-il, très peu de coureurs des bois.

---

## CHAPITRE XXI

### LE BORGNE ET PASCAL RENTRENT EN SCÈNE

Depuis qu'ils sont en marche Meshkena se demande chaque jour si Pascal et le Borgne ne vont pas leur tomber dessus sans crier gare. Convaincu que les deux bandits ont relevé sans peine les pistes des enfants et la sienne, sans cesse il s'attend à voir apparaître ses ennemis.

Si ses calculs sont justes, dans trois jours il remettra les fugitifs aux mains d'un vieux missionnaire canadien-français, l'apôtre de cette région perdue du Nord américain, une «robe noire» en qui il a pleine et entière confiance. Celui-ci se chargera de rendre les petits à la civilisation et Meshkena sera libre de régler sa querelle avec les deux hommes auxquels il a voué une haine mortelle.

En attendant il redouble de vigilance. Il a comme un pressentiment que les bandits approchent et que peut-être il faudra livrer bataille. Depuis quelque temps il a pris l'arrière-garde, car le danger est dans leur dos.

Souvent les enfants l'ont vu, à la tombée du jour, grimper dans un arbre et scruter l'horizon. Ils ont pensé qu'il s'orientait et les deux garçons l'ont même un peu boudé parce qu'il leur cachait ce nouveau procédé.

Ce que le guide cherchait ainsi à découvrir, c'était un signe de poursuite; une fumée s'élevant à travers les arbres, le vol apeuré d'un geai ou le trille aigu de l'écureuil, cette petite gazette de la forêt qui rapporte à tue-tête tout ce qu'il voit et entend et, à l'instar d'un gros journal à sensation, créerait une panique pour une branche cassée par le vent ou tout autre événement aussi anodin.

Maintenant que le terrain est accidenté le guide en profite pour multiplier ses observations.

Aujourd'hui il s'arrête longuement sur un rocher d'où la vue embrasse la plaine qu'ils viennent de traverser. Tout là-bas, près d'un lac qui miroite comme une pièce d'argent toute neuve, une fumée légère monte en serpentant et s'étale au-dessus d'un bosquet de sapins. Est-ce celle d'un feu de campement ou plus simplement une légère vapeur d'eau ? Le gros oiseau qui descend en planant dans la direction de ce filet gris va le dire. Ce héron vient passer la nuit dans le lac. S'il se pose près de là, l'on pourra conclure à une simple vapeur, si non. . .

L'oiseau glisse à la crête des arbres. Il semble à Meshkena qu'il le voit déjà ramener dans une position verticale ses longues pattes jaunes et raides, allongées durant le vol pour servir de gouvernail, et rentrer son cou comme un télescope pour mieux voir l'endroit où il se posera. Soudain le héron culbute, s'agite gauchement, bat des ailes avec force et ayant retrouvé son équilibre, remonte et reprend son vol rythmé vers un autre lac. . .

Plus de doute, il a vu des hommes et ces hommes sont sûrement les bandits. Grave, Meshkena descend du rocher et, malgré les légions bourdonnantes de moustiques, couvre le feu pour ne pas signaler leur position. Peut-être est-il déjà trop tard ; en tout cas il importe de ne négliger aucune précaution.

Toute la nuit, pendant que les enfants reposent, ignorant le danger qui les menace, le guide veille et débat en lui-même s'il n'ira pas au-devant de l'ennemi et n'engagera pas la lutte le premier. Une seule crainte l'arrête. S'il manque son coup, s'il laisse s'échapper un seul des bandits ou s'il est lui-même blessé, la situation de ses protégés sera encore pire. Il décide de rester avec eux et de les mettre d'abord à l'abri.

Dès l'aurore il réveille les enfants, les fait manger en hâte et puis: en route!

Eux n'y comprennent rien. Pendant un moment ils se réjouissent, croyant qu'on approche du but. La vue de Mousse à qui l'indien a remis sa muselière, les fréquents regards que leur guide jette en arrière, leur révèlent la terrible vérité.

A Jacques qui examine son revolver Jeannine demande, effrayée: «Crois-tu qu'ils approchent?»

Le jeune garçon trouve de très mauvais augure la précipitation du guide, mais il rassure Jeannine:

«Je ne crois pas. En tout cas nous allons les recevoir chaudement s'ils viennent.»

En parlant il a brandi son revolver. Meshkena croit qu'il va tirer. Il se précipite sur lui, lui arrache l'arme des mains, puis la lui remet en secouant la tête.

«Compris! dit Jacques, la consigne est ne pas faire de bruit. La seule chasse permise maintenant est celle des brutes à deux pattes qui portent des pantalons.»

La marche prend bientôt l'allure d'une fuite. Les dents serrées, les bras au corps, les enfants trottent devant Meshkena qui s'est chargé de tous les bagages pour alléger leur course. A midi une courte halte. Et puis l'on repart. La crainte d'être surpris fait dédaigner la fatigue et il semble que l'on pourrait courir ainsi indéfiniment, tant la pensée de revoir Pascal et le Borgne est odieuse.

Un arrêt forcé. Devant Jacques qui court en tête se dresse tout à coup une ourse énorme qui paraît d'humeur à lui disputer le passage. A l'arrivée de la troupe elle était justement à corriger l'un des deux petits oursons maintenant pelotonnés peureusement au pied d'un arbre.

En d'autres circonstances les enfants se seraient bien amusés en voyant cette maman ourse, assise par terre, son rejeton entre les pattes de derrière, donner la fessée au

petit, comme une mère exaspérée par la dernière grosse sottise de son mioche. Cette fois il n'y a pas de quoi rire. L'énorme bête est visiblement de mauvaise humeur. Est-ce d'avoir été surprise dans un acte d'intimité familiale ? Est-ce la crainte qu'on en veuille à sa progéniture ? Quel que soit le motif, humiliation ou sollicitude maternelle, l'ourse s'avance les dents découvertes, menaçante.



Devant Jacques se dresse . . .

Jacques, le revolver braqué sur elle, se souvient des instructions données par Meshkena et n'ose tirer. Il recule tout en faisant face à cette mère enragée, mais son pied s'accroche dans une racine et il tombe . . .

A ce moment un coup de feu éclate, tiré par Meshkena. L'ourse prête à se jeter sur l'enfant s'écroule en gémissant, la tête tournée vers les petits oursons qui pleurent.

Ce n'est pas le temps de s'attendrir. L'intervention opportune du guide a sauvé la vie de Jacques, mais le coup de carabine a aussi été entendu des bandits qui doivent

accourir de toute la vitesse de leurs jambes. Jacques, à peine revenu de son émotion, est prêt à se remettre en route, mais Meshkena arrêté au côté de l'ourse tire son couteau . . .

Quel que soit le danger, l'indien se doit d'accomplir le rite ancestral quand un ours est tué. D'abord il enlève la tête qu'il accroche aux branches d'un arbre voisin, par respect pour la victime (1). Puis il coupe les quatre pattes et une cuisse, car il faut manger au moins les meilleures parties de la bête sans quoi la race entière pourrait se froiser de ce dédain. La cuisse sera pour les enfants et les pattes pour le guide. Celui-ci se garderait bien de les faire seulement goûter à ses compagnons. Le rite est formel sur ce point; si une femme ou un enfant mange des pattes d'ours, cette femme ou cet enfant aura les pieds froids tout le reste de sa vie. Pour rien au monde le «Suiveur de Pistes» ne consentirait à exposer ses protégés à pareille mésaventure.

Hommage étant rendu à la vieille tradition indienne, Meshkena donne le signal et la petite troupe repart au pas de course. Pour se hâter elle n'a pas besoin d'entendre, comme le «Suiveur de Pistes», les bruits de branches cassées qui se produisent par intermittence à l'arrière.

Fi de la direction! L'on va tout droit devant soi en choisissant les passages les plus faciles, les plus abordables, et qu'importe si on laisse accrochés aux branches basses des lambeaux d'habits, points de repère pour ceux qui suivent. Le temps n'est plus à ruser. Le danger suit et court derrière. La nuit venue, peut-être pourra-t-on à l'aide des ténèbres complices, dérober sa piste. Tant que le jour luit, il faut fuir, fuir sans relâche et sans tourner la tête.

---

(1) L'ours jouit d'une grande considération chez les Peaux-Rouges. Jugeant cet animal d'après sa vive intelligence et certaines de ses façons presque humaines, ils semblent le considérer comme un parent éloigné de l'homme.

Un cri de désespoir. Un lac immense étend tout à coup sa nappe agitée devant les fugitifs . . .

Comment le traverser ? Jamais on n'aura le temps de construire un radeau. Quant à le contourner c'est s'exposer à être pris de flanc par les bandits. Il faut se décider, car la voix du Borgne se fait entendre tout à coup. Il ordonne d'arrêter.

S'il pense qu'on va lui obéir ! Au moment où ils vont faire appel à leur dernière ressource d'énergie pour fuir encore plus vite, n'importe où, les ratés d'un moteur éclatent derrière le rideau d'arbres qui masque le bord immédiat du lac . . .

D'après le volume du bruit il est impossible de se tromper, c'est un avion. Ce qu'il fait là, par exemple, Jacques n'en a pas la moindre idée, mais le premier moment de surprises passé il n'hésite pas. D'un bond il est au bord de l'eau et écarte les branches . . .

Devant lui se balance un hydravion du Service forestier provincial qu'une panne a forcé à descendre sur le lac. Le pilote, un jeune géant, accroché à l'un des bras de l'hélice, essaie de le remettre en mouvement.

— Monsieur, monsieur l'aviateur ? au secours ! Des bandits nous poursuivent. Ils veulent nous tuer. Pour l'amour de Dieu, sauvez-nous !

André Rochet, ex-capitaine de l'Aviation Royale Canadienne, médaillé du Service Distingué, Croix Militaire, Légion d'honneur et Croix de guerre, a vu trop de choses effarantes au cours de ses quatre années de guerre, en France et en Mésopotamie, pour être très surpris par l'apparition, au bord d'un lac sauvage, de deux garçons et d'une fillette vêtus comme les enfants de l'âge de pierre, escortés d'un sauvage armé d'une carabine. L'indien ne l'intéresse pas beaucoup, mais les enfants, de petits blancs, sont sympathiques. Après avoir calculé rapidement la for-

ce de son appareil, il dit du ton qu'on invite quelqu'un pour une promenade :

« Venez. »

Meshkena n'a jamais vu d'hydravion et ce grand oiseau gris posé sur les vagues lui inspire un respect superstitieux, mais Jacques est déjà à l'eau, soutenant Ti'Pit qui est un nageur médiocre. Bravement il prend Jeannine sur son dos et sans lâcher sa carabine se dirige à son tour vers cette chose flottante mystérieuse.

Tous atteignent l'appareil sans encombre, y compris Mousse qui a suivi ses maîtres comme un bon chien se doit.

Jacques supplie :

« Vite, monsieur, fuyons ! Les bandits arrivent !

— Tout beau, mon jeune ami. Il faut d'abord décider mon moteur à partir et ensuite savoir où vous allez.

— Au lac Saint-Jean ou au bureau du télégraphe le plus proche. Il s'agit de sauver la vie d'un homme, le père de cette petite fille justement.

— Ça tombe bien, je me rends justement à notre base de Roberval. Casez-vous comme vous pourrez dans la nacelle. Il n'y a place que pour trois hommes, mais vous n'êtes pas très gros. Si le moteur veut faire son devoir nous serons là-bas en moins de deux heures.

Le vent vient de terre et l'hydravion chasse sur son ancre. Accroché à l'hélice le capitaine Rochet fait face à la forêt. Il en voit déboucher les deux bandits portant chacun une Winchester et les entend lui crier de remettre les enfants.

Il n'en a pas du tout l'intention. En quelques mots Jacques l'a mis au courant de la situation et, comme Meshkena, il a pris parti pour les petits fugitifs. Et puis la pensée de faire échec aux bandits, de leur enlever leur proie sous le nez, l'amuse énormément. Enfin ! voilà une aventure comme il les aime. Tout à l'heure encore il se désolait de

n'avoir à faire que de banales reconnaissances au-dessus de la grande forêt silencieuse. Cette rencontre, à deux cents milles de tout endroit habité, le plonge dans le ravissement. Elle lui promet des émotions de choix. Les nouveaux venus, là-bas, trouvant sans doute qu'il n'obéit pas assez vite à leur sommation, ne le mettent-ils pas en joue ? Quel dommage qu'il n'ait pas sa bonne mitrailleuse avec laquelle il a descendu au-dessus des tranchées allemandes neuf Fokkers et quatre ou cinq Albatros ! Froidement il mesure la distance et calcule ses chances d'être manqué.

Une balle partie de la carabine du Borgne siffle à ses oreilles. Diable ces hommes ne tirent pas mal du tout. Il a senti le vent du projectile lui caresser la joue. Cela lui rappelle certain rude moment au-dessus des Flandres, quand trois avions ennemis l'ont pris pour cible. Mais le bourdonnement de l'insecte de fer qui donne la mort, vaut mieux que le bruit agaçant et sans gloire des maringouins du Nord...

Meshkena ignore, et ignorera sans doute toute sa vie, le sentiment sportif, la folle audace qui fait sourire le capitaine Rochet sous la fusillade. Il n'a pas de souvenirs de guerre à évoquer ou à comparer. Pour lui l'instant est sérieux : il est le seul armé et la vie de ses amis est entre ses mains.

Une seconde balle, tirée cette fois par Pascal, traverse la manche gauche de l'aviateur. L'écho du coup roule encore dans les montagnes que la carabine du « Suiveur de Pistes » a parlé deux fois...

Le Borgne et Pascal, la tête fracassée, s'écroulent sur le bord du lac qui sera leur tombeau...

—Chouette! le beau coup double! s'exclame le capitaine, admiratif. Voilà deux oiseaux de proie qui ne chasseront plus les petits enfants. Dieu ait pitié de leur âme, car elle me paraît avoir été assez noire!

Ce fut là toute l'oraison funèbre des deux bandits.

## CHAPITRE XXII

### LE BAPTÊME DE L'AIR

Agrippé au bord de la nacelle Meshkena regarde avec des yeux ronds le paysage qui se déroule sous lui comme un tapis magique. Tout à l'heure, pour la première fois de sa vie, il a eu franchement peur. Quand l'hydravion s'est mis à glisser sur la crête des vagues, à quatre-vingt-dix milles à l'heure, il a failli sauter par-dessus bord, pour éviter d'être écrasé par la montagne d'en face qui venait à sa rencontre à une vitesse vertigineuse. Il en a été empêché par la brusque montée de l'appareil et la sensation, toujours éprouvée au «déchollage», d'un trou qui s'ouvre sous les pieds, sensation qui porte à s'accrocher pour ne pas tomber dans un abîme imaginaire.

Maintenant ça va mieux. Grâce à l'élévation, l'impression de vitesse effarante a disparu et n'était l'étourdissant ronron du moteur il serait presque confortable. Reste à s'expliquer cette promenade au niveau des nuages. Car enfin, tout cela n'est pas naturel et jamais un pauvre peau-rouge n'a été soumis à pareille épreuve. Le «Suiveur de Pistes» se casse la tête pour trouver. Brusquement la lumière se fait dans son esprit simpliste; s'il navigue ainsi dans l'espace c'est qu'il est emporté au ciel. . .

Mettez-vous à sa place: il n'a jamais vu d'hydravion, n'a jamais entendu parler de Blériot, Garros et Guynemer, et voici qu'un aimable géant, beau comme un jeune dieu et possédant un charme contre les balles, l'invite à monter sur le cou d'un grand et étrange oiseau argenté, qui vole par-dessus montagnes et rivières avec un bruit d'ouragan!

Plus de doute: c'est le Grand Esprit qui l'envoie chercher pour le conduire aux territoires des chasses éternelles, au paradis des Peaux-Rouges qui ont fidèlement servi leurs amis blancs et respecté les traditions ancestrales...

Apaisé, Meshkena desserre son étreinte et retombe dans son fatalisme. Si ce n'est que cela il aurait bien tort de se tracasser. La résignation n'est-elle pas la grande vertu indienne? Certes il avait toujours cru qu'avant d'aller rejoindre ses parents et amis là-haut il fallait passer de vie à trépas, mais sans doute doit-il y avoir des exceptions. D'être lui-même un privilégié, une créature distinguée par le Grand Esprit le fait se rengorger. Dans le paradis, c'est sûr, lui sera offerte une place de choix au feu du conseil autour duquel siègent les plus sages vieillards. Sans s'éloigner de son camp il tirera caribous et orignaux, ours et castors. Et quand il voudra pêcher les truites et les brochets se précipiteront pour mordre à sa ligne. Jamais il ne connaîtra la terrible famine qui, sur terre, force parfois ses frères rouges à manger de la mousse et des racines comme des animaux. Sa femme, il l'imagine déjà jeune et douce, aura toujours pour lui beaucoup de viandes grasses, un feu clair et des habits chauds, joliment brodés...

Pendant que le «Suiveur de Pistes» se forge ainsi une félicité à la mesure de son idéal, que Jeannine et Ti'Pit, tassés dans un coin de la nacelle, n'osent regarder en bas de peur d'avoir le vertige, Jacques dompte les battements de son cœur et se soumet bravement à son baptême de l'air. Assis à côté du pilote, dans le siège de l'observateur, il ne perd aucun des mouvements du capitaine Rochet. Il est tellement absorbé dans sa contemplation, il fait si bien corps avec l'appareil, qu'il a l'impression de conduire lui-même, de peser sur les pédales qui font tourner à droite ou à gauche, de manœuvrer de sa main le levier vulgairement

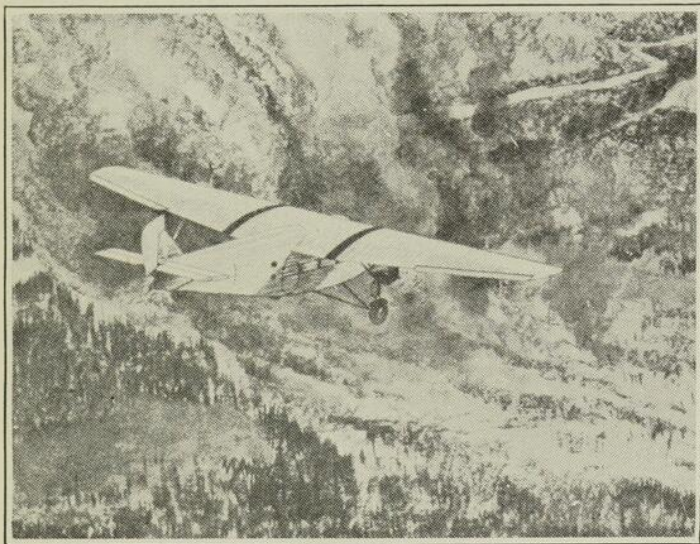
appelé «manche à balai» qui commande au gouvernail de hauteur et de profondeur.

Le pilote, heureux de l'intérêt que cet enfant manifeste au métier qu'il adore, prend plaisir à lui expliquer, par gestes, la manœuvre, en somme assez facile, d'un avion en plein vol, et s'amuse de son étonnement lorsqu'il lui signale sur l'altimètre un écart brusque de quelques centaines de pieds, en élévation ou en baisse, qui explique la sensation—la même que celle éprouvée à la descente d'un ascenseur rapide—chaque fois que l'hydravion traverse une «poche d'air».

Tout en prenant sa première leçon de vol Jacques se permet de jeter de temps à autre un coup d'œil sur cette pauvre terre qu'il n'a pas encore appris à dédaigner bien qu'il ait des ailes. Il trouve notre planète très agréable à regarder avec sa robe d'un vert changeant sur laquelle étincellent les gros brillants des lacs sertis dans le granit. Et une foule d'images neuves surgissent devant ses yeux.

De même qu'il faut s'élever au-dessus d'une ville pour en connaître l'architecture et découvrir les dessins géométriques dessinés sur le sol par les pâtés de maisons, on ne voit bien un paysage qu'en le survolant. Ce qui paraît banal, vu du niveau de tout le monde, révèle souvent mille formes curieuses dès qu'on s'élève à hauteur d'oiseau ou d'aviateur et qu'on embrasse l'ensemble des lignes et des contours. A six mille pieds d'altitude Jacques découvre un grand tableau en relief, une immense toile où le Peintre Divin s'est plu à représenter nombre de scènes empruntées à la Nature que nous connaissons, mais agrandies et proportionnées au plan d'ensemble. Ici un lac au profil de biche semble courir sur un immense gazon dont les brins d'herbe sont des sapins hauts de 30 pieds; là des bosquets d'essences diverses dessinent les carrés d'un damier pour géants; plus loin une montagne, marquée de taches rousses, là où

des incendies de forêt ont brûlé des trous dans sa robe verte, ressemble à un lézard monstrueux qui s'apprêterait à boire d'un trait une rivière. Sans cesse le tableau change et sur chaque paysage enfermé dans le cadre d'argent des cours d'eau se promène, comme une mouche impudente, l'ombre de l'hydravion...



A six mille pieds d'altitude, Jacques découvre . . .

Tout à coup, indiqués par la baguette d'argent d'une rivière, de petits cubes de bois apparaissent en bordure d'une route, dont l'étroit ruban gris paraît se dérouler d'une boîte plus grande que les autres. Des maisons! Jacques cherche à attirer l'attention de Jeannine pour les lui montrer, mais elle les a déjà vues. Debout dans la nacelle, elle les contemple avec des yeux humides... En ce moment elle n'échangerait pas le palais de Versailles pour l'une

de ces pauvres demeures déteintes par le soleil et la pluie où l'on trouve porte ouverte et table mise, toute l'hospitalité sincère et joyeuse du pays de Québec. . .

Le capitaine Rochet comprend l'émotion des enfants et pour tromper leur impatience d'atterrir, il écrit sur un bout de papier (impossible de s'entendre parler pendant que le moteur tourne) quelques notes sur l'endroit survolé: «Mistassini, sur la rivière du même nom; à gauche, le monastère en briques rouges des Pères Trappistes où l'on met en conserve les fameux «bleuets» du Lac Saint-Jean».

Au bout de la Mistassini le lac Saint-Jean étale son périmètre argenté de cent milles, mais pour éviter de violents remous aériens le pilote oblique à gauche et survole d'autres villes et villages. Pour les plus importants il fait circuler de petits papiers sur lesquelles les enfants lisent:

«Péribonka, patrie de Maria Chapdelaine. Maison grise isolée sur le bord de la route est celle où Louis Hémon, jeune écrivain français, composa son chef-d'œuvre.»

«Saint-Joseph d'Alma et le barrage de l'Île Maligne, ainsi nommée parce qu'autrefois elle était inabordable. La rivière au-dessous est la Grande Décharge du lac Saint-Jean, le commencement du fleuve Saguenay.»

«Rivière Shipshaw et Chute-à-Caron, deux grandes sources d'énergie électrique qui fourniront 640,000 c. v. Plus près, à côté de la Chute-à-Caron, cette grande usine, une papeterie comme l'indiquent les deux montagnes de billes de bois de pulpe, appartient à la Compagnie Price Brothers, dont le fondateur, Sir William Price, fut l'un des pionniers de la région du Saguenay. Tout là-bas, le clocher que vous voyez est celui de la cathédrale de Chicoutimi.»

Si intéressant que soit ce «Royaume du Saguenay», que se réservaient autrefois les rois de France, les enfants ont un autre objectif en vue. Jacques ayant emprunté le crayon de son voisin, écrit au dos d'une feuille:

«Serons-nous bientôt arrivés à Roberval?»

Le petit papier revient :

«Nous y serons en moins de dix minutes. Tenez-vous bien, je vais tourner. Et ne craignez rien à la descente.»

Le détour commandé par la prudence étant suffisant, le capitaine Rochet fait opérer à son hydravion un virage sur



Chicoutimi: maison où fut écrit le roman «Maria Chapdelaine»

l'aile et l'engage dans le vent. Toute la membrure de l'appareil commence à craquer de façon sinistre. Les fils de fer tendus entre les ailes du biplan vibrent comme les cordes d'une harpe éolienne.

En bas le Saguenay roule ses eaux blanches. Un instant Jacques se demande ce qui arriverait si le vent avait le dessus sur la machine. . .

Crainte vaine! L'hydravion ralentit un peu, mais continue à foncer avec un rugissement régulier. A l'horizon une église de granit rouge pailleté de mica ruisselle sous le soleil. On approche. Derrière les maisons l'on distingue un train qui se met en marche.

Le capitaine Rochet coupe l'allumage. Emporté par l'élan l'hélice fait encore plusieurs gyrations, puis s'arrête. Et dans le silence effrayant qui succède au vacarme auquel on était habitué, l'hydravion pique du nez vers le lac.



Chicoutimi, capitale du Saguenay

Malgré l'avertissement du pilote les enfants poussent un cri de terreur. Cette descente a si bien l'air d'une chute! L'on sent, c'est vrai, l'action de freinage opérée par les ailerons, mais tout de même le lac monte un peu vite à la rencontre de l'appareil. Il n'est plus qu'à quelques pieds... Ça y est! l'hydravion va s'y enfoncer à une vitesse de bolidé.

Jacques ferme les yeux pour ne pas voir la fin . . . .

Un léger frôlement, une glissade sans choc les lui font ouvrir. Comme une mouette l'hydravion s'est posé doucement sur la surface unie et son élan l'entraîne dans la petite baie qui sert d'aéroport. L'envolée est finie; l'on peut détendre ses nerfs et laisser éclater sa joie d'être au but. A peine la chaloupe conduite par l'un des mécaniciens s'est-elle approchée que les trois enfants y sautent joyeusement.

Meshkena les suit à regret. Il n'est pas ravi du tout, oh non! Malheureux Meshkena! Il se croyait en route pour le ciel des chasseurs et voici qu'on le ramène bêtement sur la terre, au milieu de ces maisons qu'il abhorre. Il y a de quoi être vexé. Le «Suiveur de Pistes» pense qu'on s'est cruellement moqué de lui. Il se considère comme un ange déchu, un élu à qui le saint Pierre indien a fermé la porte au nez après lui avoir laissé entrevoir, par l'entre-bâillement, les merveilles du paradis. Le regard d'adieu qu'il jette à l'hydravion est lourd de mépris. Cette bruyante mécanique a détruit son rêve paradisiaque et il ne lui pardonnera jamais sa désillusion.

---

## CHAPITRE XXIII

### OÙ NOUS RETROUVONS DE VIEILLES CONNAISSANCES

En mettant pied à terre la première pensée des enfants est pour M. Royat.

Vingt jours se sont écoulés depuis leur évasion. (Jeannine les a bien comptés!) D'après les renseignements recueillis par Ti'Pit il faut compter vingt et un jours pour faire en canot le trajet du lac Chigobiche au lac Obalski. Même si le calcul est juste, pour sauver le père de Jeannine il ne reste donc qu'un délai de vingt-quatre heures, peut-être moins.

Accompagnés du capitaine Rochet, curieux de voir la fin de l'aventure, et de Meshkena qui les suit comme leur ombre, les trois enfants se précipitent au bureau du télégraphe de la gare.

En hâte Jacques rédige une dépêche à son oncle lui annonçant leur évasion et lui demandant de prévenir la police sans retard. En lisant l'adresse l'agent s'exclame :

—Monsieur Fontaine? Mais il vient de partir par le train avec deux agents de la Sûreté Provinciale et un vieux loup de mer, qui ne pouvait dire deux mots sans ajouter «bagasse».

Son oncle Paul au lac Saint-Jean! Et avec le capitaine Racque! La surprise rend Jacques stupide et muet. Heureusement le capitaine Rochet est l'homme des promptes décisions :

—Où peut-on rejoindre le train? demanda-t-il à l'agent.

—A Val-Jalbert, la station suivante; mais il n'arrête que s'il y a des voyageurs.

—Télégraphiez immédiatement à votre collègue de Val-Jalbert de l'arrêter coûte que coûte. Il dira à M. Fontaine que les enfants sont retrouvés à Roberval. Surtout que l'agent n'oublie pas de faire retourner les détectives. Nous avons besoin d'eux.

Sept minutes après, Val-Jalbert télégraphiait à Roberval :

«M. Fontaine, deux détectives et autre homme en route pour Roberval sur draine à moteur du surveillant de la voie. Seront chez vous dans un quart d'heure. Sont très excités.»

Il y avait de quoi. Depuis l'enlèvement à l'Ile Bonaventure l'oncle Paul remuait ciel et terre pour retrouver les enfants. Il s'était adressé à tous les corps de police réguliers, à toutes les agences privées de détectives. En désespoir de cause il avait offert une récompense de \$5,000. à quiconque lui ramènerait les deux petits sains et saufs. De plus il promettait l'impunité aux coupables si les enfants étaient rendus.

Cette annonce, publiée dans tous les journaux du pays, n'avait eu qu'un résultat, celui de lui faire connaître le capitaine Racque.

A Québec, où il avait établi son quartier général, M. Fontaine avait vu arriver un jour un solide marin, affreusement gêné, qui pétrissait sa casquette dans ses grosses mains brunes et ne savait où mettre ses pieds chaussés de bottes en loup marin. C'était le capitaine Racque, fort en peine de sa personne et ne sachant par où commencer son histoire. A travers un bredouillage ponctué de multiples «bagasses», l'oncle Paul avait fini par comprendre que l'ancien contrebandier d'alcool avait vendu sa goélette au retour de la baie des Ha! Ha! Depuis, bourrelé de remords, il n'avait cessé de se reprocher sa part indirecte dans l'enlèvement de Jacques et Jeannine. Il les aimait, ces petits-là, bagasse! S'il n'avait pas parlé plus tôt c'était à cause des

relations un peu tendues qu'il entretenait avec les douaniers. L'impunité étant promise, il venait raconter ce qu'il savait et offrir ses services.

Vous pensez s'il fut bien reçu! Pour retrouver les enfants l'oncle Paul aurait fait grâce à tous les contrebandiers de l'Amérique. Les renseignements fournis par le capitaine Racque étaient bien vagues, mais c'était un point de départ et M. Fontaine ne perdit pas de temps à se rendre à la baie des Ha! Ha!

Hélas! il eut beau fouiller chaque coin de la région du Saguenay et du Lac Saint-Jean il ne put relever la moindre trace de son neveu et de Jeannine. Ces derniers auraient pu tout aussi bien s'enfoncer dans le sol ou se volatiliser dans l'air.

M. Fontaine s'entêta. Après avoir parcouru toute la région, il recommença son enquête une seconde fois. Mais les paysans à qui il posait sans cesse les mêmes questions se fatiguèrent. Ils lui fermèrent leurs portes au nez et le traitèrent de vieux fou. De guerre lasse il dut abandonner la partie. Il retournait à Québec quand la dépêche du capitaine Rochet lui fit rebrousser chemin...

Quand son oncle mit le pied sur le quai de gare, Jacques se précipita dans ses bras en pleurant de joie. Tous deux se tinrent étroitement enlacés, le temps de laisser deux larmes se perdre dans la rude moustache de M. Fontaine dont le cœur adressait au ciel une fervente prière de gratitude.

—Vite Jacques, raconte-moi...

—Plus tard mon oncle, pensons d'abord à Jeannine.

Dans un coin de la gare la fillette sanglotait. Cette scène lui faisait sentir encore plus cruellement l'absence de son père, peut-être assassiné à ce moment même. Ti'Pit qui n'avait personne pour lui ouvrir les bras s'approcha pour la consoler. Elle le repoussa en criant: «Mon père! sauvez mon père!»

En quelques mots Jacques mit les agents de la Sûreté au courant du danger couru par M. Royat.

—Tu dis que nous avons vingt-quatre heures ou à peu près pour empêcher ce meurtre ? C'est plus qu'il n'en faut. Il y a un hydravion à Amos. Dans une heure trois de nos collègues seront au lac Obalski. Ne pleure plus, la petite, on va le délivrer ton papa!

Et l'agent qui venait de parler se mit aussitôt en communication avec Amos.

Au bout de quelques minutes il annonça :

«C'est fait. Nos hommes partent pour le camp de M. Royat. Vous pouvez dormir tranquilles maintenant.»

Cette assurance consola un peu Jeannine. Elle consentit à suivre les autres dans la ville.

A Roberval tout le monde voulait héberger les enfants et leurs amis. La nouvelle de leur arrivée s'était répandue comme une trainée de poudre et toutes sortes de fables circulaient déjà sur leur compte!

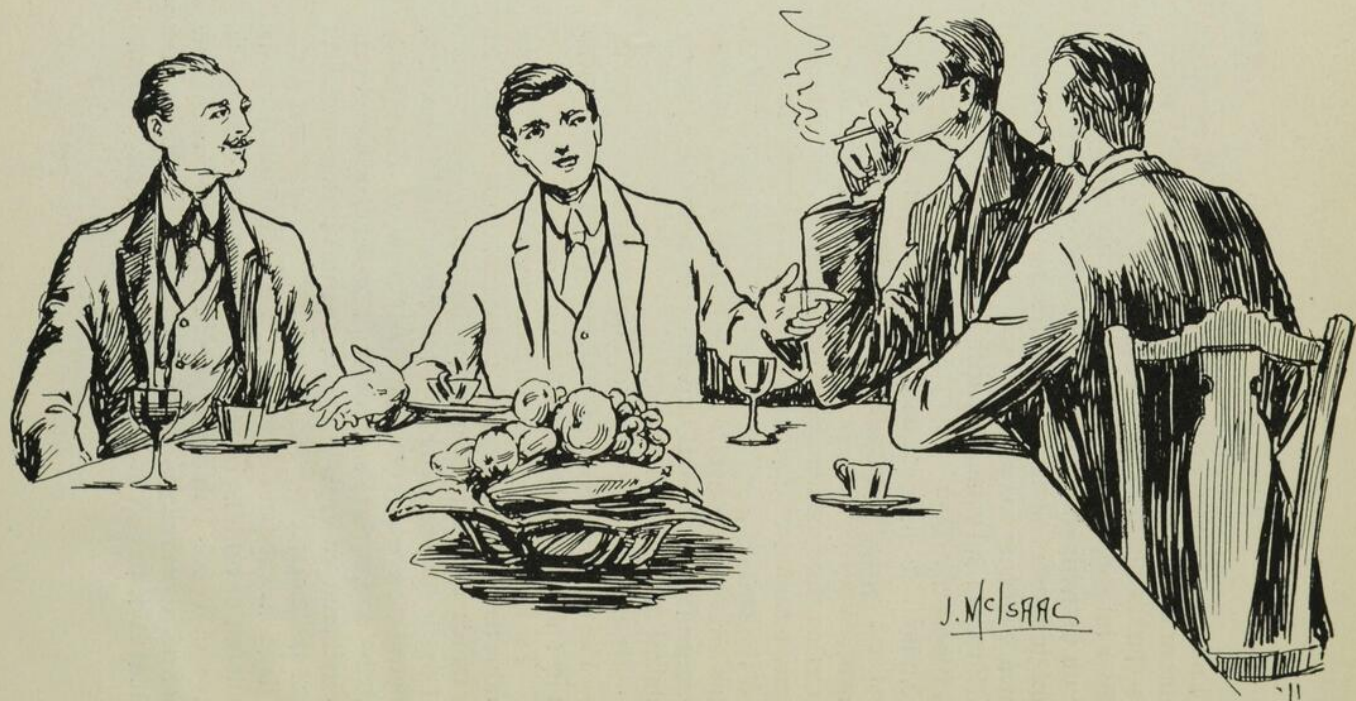
—Ils arrivent du pôle nord, disaient les uns.

—Pas du tout, ils ont été enlevés par des indiens, même qu'ils ont ramené un prisonnier...

—Ta! ta! vous n'y êtes pas, affirmaient des hommes prétendus bien informés, ce sont trois enfants qui font le tour du monde et se sont égarés dans la forêt.

Dans le fond personne ne savait rien et tout le monde se mourait d'envie de connaître l'histoire de ces trois enfants, habillés de fourrures et d'écorce de bouleau, qu'escortaient un aviateur, un Peau-Rouge, un marin, un vieux monsieur et deux détectives.

Ils en furent pour leur peine. Convaincu que Jeannine goûterait davantage les soins donnés par des personnes de son sexe, l'oncle Paul accepta l'offre des RR. Sœurs Ursulines de Roberval, qui offraient d'héberger la fillette pour la nuit et de lui procurer une toilette convenable. Il comp-



Jacques raconta tout ce qui s'était passé . . .

tait aussi sur ces bonnes religieuses pour consoler Jeannine et lui annoncer la mauvaise nouvelle si la police arrivait trop tard au Lac Obalski.

Pour lui-même et les deux garçons il accepta l'hospitalité du capitaine Rochet dont la villa était séparée du lac Saint-Jean par un beau jardin. Les deux détectives restèrent à la gare pour y attendre les nouvelles de l'Abitibi. M. Fontaine était impatient d'entendre de la bouche de son neveu le récit des événements dont il avait été tout à la fois la victime et le héros. Après le souper, arrosé d'un excellent petit vin de rhubarbe moussu comme du champagne, Jacques raconta tout ce qui s'était passé depuis leur départ de Percé; leurs fatigues, leurs espoirs, leurs désillusions et les dangers courus. Le tout simplement et sans forfanterie.

Jamais conteur n'eut auditoire plus attentif. Les trois hommes étaient suspendus à ses lèvres, admirant ces enfants qui avaient tenu tête à une troupe de bandits et n'avaient jamais renoncé à l'idée de reconquérir leur liberté. Pour sa part le capitaine Rochet qui pourtant s'y connaissait en bravoure, se dit surpris que trois gosses aient eu l'audace d'entreprendre, avec une boussole de poche, une marche de trois semaines en pleine forêt vierge. Quant à l'oncle Paul il n'était pas peu fier de son neveu qui avait fait preuve de qualités rares et démontré quels fruits l'on pouvait attendre d'une bonne éducation. S'il ne ponctua pas, comme le capitaine Racque, de «bagasses» énergiques les meilleurs passages du récit, il en nota le point essentiel, c'est-à-dire la persévérance dont le jeune garçon avait fait preuve dans son désir de sauver le père de sa petite amie. Et il l'en félicita affectueusement.

Modeste, Jacques donna tout le mérite à ceux qui lui avaient aidé: au capitaine Racque, donateur de la boussole, grâce à laquelle ils avaient pu s'évader; à Meshkena, guide

extraordinaire, héros de la rencontre avec le lynx, avec l'ourset finalement avec les bandits, à qui ils devaient tous la vie plusieurs fois; à l'aviateur enfin, dont l'intervention avait été des plus à propos. Ce dernier protesta avec énergie, affirmant que dans son cas le hasard avait tout fait et que l'indien était l'homme à remercier, le véritable agent de la Providence.

Au fait où donc était le guide ? Depuis la scène à la gare on ne l'avait plus revu et l'oncle Paul se reprocha amèrement de n'avoir pas accordé plus d'attention à celui qui lui avait ramené son neveu. Il est vrai qu'alors il ignorait le rôle magnifique joué par le «Suiveur de Pistes». Tout de même il aurait dû le deviner, disait-il. Sa mission accomplie, l'indien était sans doute retourné au Nord, sa patrie, et il ne pourrait lui témoigner sa reconnaissance. Afin d'en avoir le cœur net et malgré l'heure avancée l'on se mit en quête du disparu.

Il fut découvert roulé dans sa couverture et fumant sa pipe dans le jardin des Ursulines. Il avait les yeux rivés sur une fenêtre du second étage derrière laquelle Jeannine était censée reposer. Jacques et Tit'Pit le ramenèrent en triomphe à la maison du capitaine Rochet, au grand soulagement de la sœur tourière qui, après avoir refusé l'entrée du pensionnat au «Suiveur de Pistes», l'avait vu avec terreur s'installer au pied de la statue de l'Ange-gardien qui orne le jardin du pensionnat, avec l'intention évidente d'y passer la nuit.

Tout le monde lui fit fête, mais Meshkena n'était pas sociable de son naturel et il refusa tout ce qu'on lui offrit. Il n'accepta même pas un verre de vin, car il était de ces indiens convaincus par les missionnaires des bienfaits de la tempérance totale.

En désespoir de cause l'oncle Paul lui présenta un chèque de \$5,000. récompense promise à qui ramènerait les en-

fants et que de l'avis unanime il avait bien mérité. Sur-le-champ le «Suiveur de Pistes» pour qui les commodités du système bancaire canadien étaient lettre morte, alluma sa pipe éteinte avec le petit papier bleu . . .

De sa vie M. Fontaine n'avait vu traiter la fortune avec pareil mépris. Il en fut stupéfait et émerveillé. Mais il ne se tint pas pour battu. Il s'était juré de faire accepter quelque signe sensible de reconnaissance à l'un des sauveurs des enfants. L'aviateur et le capitaine Racque se fâchant à la moindre allusion aux services qu'ils avaient pu rendre, son seul espoir d'acquitter une partie de sa dette de gratitude reposait sur Meshkena lequel d'ailleurs ne s'attendait à rien du tout et trouvait tout naturel d'avoir rendu service à des personnes qu'il aimait.

Dans son portefeuille M. Fontaine avait un billet de \$1,000. qu'il emportait toujours en voyage. Il l'appelait sa «poire pour la soif». S'étant assuré que la pipe de l'indien était bien allumée, il le lui offrit en acompte sur la récompense promise.

Comme tous ses frères rouges, Meshkena méprisait l'argent, mais en reconnaissait la valeur. Ce billet dont le chiffre ne lui disait rien puisqu'il ne savait pas compter, sinon par encoches faites sur la crosse de sa carabine ou sur un bâton, il savait pouvoir le troquer contre du tabac ou des provisions. A ses yeux c'était là une amusante folie des blancs de préférer ces petits bouts de papier sales à des fourrures échangeables pour toutes sortes de choses bonnes et utiles, mais une folie profitable aux Peaux-Rouges car, un jour, il avait vu l'un de ses cousins, possesseur d'un billet de \$5 donné par un chasseur américain, échanger le dit billet contre quinze douzaines de crayons d'ardoise dont le facteur du poste de traite ne savait que faire dans son district peuplé d'illettrés.

Il prit donc le billet, le plia soigneusement et le glissa dans son sac à tabac perlé, se promettant de le troquer le lendemain contre le premier objet dont il aurait envie, puisque sa provision de tabac pouvait durer encore une quinzaine de jours.

Pendant que le capitaine Rochet et ses hôtes s'amusaient discrètement de la naïveté du «Suiveur de Pistes», l'un des détectives apporta des nouvelles du lac Obalski. S'approchant de la lampe il lut :

«M. Royat vivant. Deux bandits tués, l'autre prisonnier.»

---

## CHAPITRE XXIV

### MOUSSE L'ÉCHAPPE BELLE

Sur le moment l'on ne remarqua pas le laconisme de la dépêche datée d'Amos. Les premiers mots avaient réjoui tout le monde. M. Royat vivait! c'était le principal.

Jacques demanda la permission de communiquer la bonne nouvelle à Jeannine. Dès le jour levé il courut sous la fenêtre du pensionnat indiqué la veille par le regard de Meshkena et en lançant de petits cailloux dans les carreaux réussit à attirer l'attention de la fillette qui venait de s'éveiller après une nuit agitée de cauchemars.

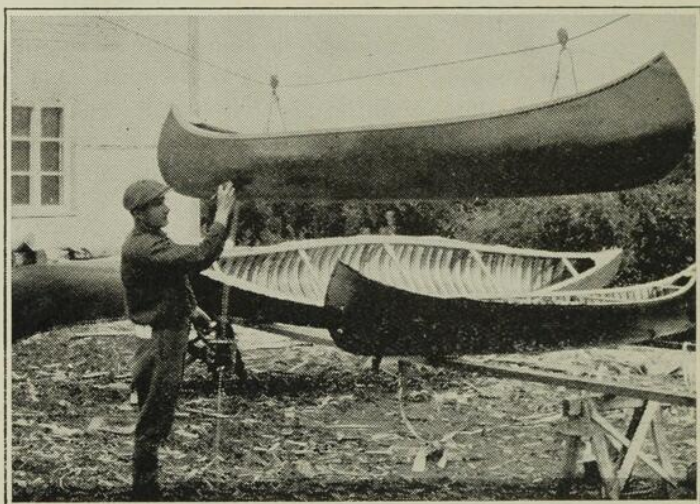
Dans sa hâte de communiquer la bonne nouvelle, le jeune garçon oublia l'état de nervosité de la fillette et sans préparation aucune lui fit connaître la teneur de la dépêche.

Il se reprocha aussitôt cette maladresse en entendant Jeannine pousser un grand cri et en la voyant tomber à la renverse. Épuisée par les violentes émotions de ces derniers jours, la pauvre petite venait de s'évanouir de joyeux saisissement.

Des religieuses accourues au cri lui firent reprendre connaissance. En ouvrant les yeux la fillette demanda Jacques. On lui promit qu'elle irait le trouver dans le jardin aussitôt sa toilette faite, promesse d'autant plus sage que le jeune garçon, épouvanté par l'effet de son message, menaçait d'ameuter le pensionnat en faisant vibrer sans discontinuer le timbre électrique de la grande porte. Croyant l'indien revenu, la sœur tourière, au lieu de lui ouvrir, s'était précipitée chez la révérende mère supérieure pour lui demander conseil et protection.

Tout finit par s'arranger. Une pensionnaire prêta l'une de ses robes à Jeannine et celle-ci, après avoir remercié les bonnes religieuses, courut rejoindre Jacques aisément calmé par la supérieure.

Si l'oncle Paul s'était rendu aux instances de la fillette ils seraient tous partis sur l'heure pour l'Abitibi, mais il avait ses raisons de retarder la réunion du père et de la fille. La dépêche disait M. Royat vivant, mais ne faisait aucune



La fabrication des canots de toile à Roberval

allusion à son désir de revoir Jeannine dont la présence au Lac Saint-Jean était connue des agents de la sûreté opérant au lac Obalski. Il y avait là un mystère qu'il convenait d'éclaircir avant de s'engager par des promesses. M. Fontaine invita donc Jeannine à la patience en lui disant qu'ils partiraient pour Québec par le premier train.

Et il courut faire part de ses craintes aux deux détectives demeurés à Roberval.

Ils lui avouèrent les partager. Leur opinion était que M. Royat était blessé ou gravement malade et qu'on n'avait pas jugé à propos de lui annoncer le sauvetage de sa fille afin de lui éviter une émotion trop forte, de nature à mettre sa vie en danger. Ils conseillèrent à M. Fontaine de se rendre à Québec et d'y attendre les nouvelles. Eux-mêmes n'avaient pu en obtenir d'autres. On leur avait répondu d'Amos que les agents partis en hydravion n'étaient pas revenus et que la première dépêche avait été apportée au télégraphe par un coureur «Tête de Boule», dont on n'avait pu tirer aucun renseignement.

Convaincue que de Québec l'on se rendrait immédiatement à Amos, Jeannine accepta volontiers d'accompagner ses amis qui visitaient Roberval en attendant le train. Se fiant à la dépêche à laquelle elle ne trouvait rien d'extraordinaire tant les premiers mots rencontraient ses vœux les plus ardents, c'est d'un cœur léger qu'elle suivit ses compagnons.

L'on s'arrêta d'abord devant un chantier où deux jeunes ouvriers canadiens-français, héritiers du secret légué par les Peaux-Rouges, fabriquaient l'un de ces légers canots de toile d'un usage général au Canada (pays dont les frontières enferment quatre cinquièmes de l'eau douce trouvée à la surface du globe) partout où se rencontrent des sportsmen, des trappeurs et des indiens. Sous les yeux des enfants les ouvriers assemblèrent d'abord la carène, faite de minces planchettes de cèdre, puis la revêtirent d'une forte toile collée au fond et aux flancs du canot et retenue sur les bords à l'aide d'une languette de frêne.

Ils fermèrent ensuite les extrémités avec deux planches taillées en forme de fer de lance et posèrent les traverses dont deux, celles des bouts, servent d'appui aux payeurs agencouillés. Ceci fait ils soulevèrent le canot à l'aide de poulies et le peinturèrent en deux tours de main. La petite

embarcation, d'un poids de cinquante-cinq livres, était prête à affronter les terribles rapides des rivières canadiennes aussi bien que les coups de vent sur les grands lacs.

Un enclos d'où s'échappait un horrible concert de voix canines les attira ensuite. Ils y trouvèrent une quinzaine de « huskies » (1) en train de se disputer le cadavre d'un veau et trois loups des bois, d'un gris sale, qui grognèrent à leur approche. Ceux-ci avaient l'air si méchants et, pensa-t-elle, si gloutons, que Jeannine se rappelant les menaces du Borgne frissonna de peur et se rapprocha de Jacques. Ce geste fit rire le gardien, brave homme moitié trappeur, moitié « musher » (2), qui s'était mis spontanément à la disposition des visiteurs :

« N'ayez pas peur, M'selle, ils ne vous mangeront pas. C'est lâche, des loups : ça n'attaque qu'en bande et encore faut-il qu'ils aient bien faim et qu'on ne soit pas armé. Les fusils leur inspirent une frousse du diable. Les jeunes eux-mêmes, ceux qui n'ont jamais entendu tirer un coup de feu, fuient à toutes jambes lorsqu'ils sentent un chasseur.

— Mais ceux-ci ont l'air féroces.

— C'est qu'ils sont enchaînés et énervés par votre présence. S'ils étaient détachés je suis sûr qu'ils songeraient beaucoup plus à se sauver qu'à vous mordre.

— De grâce ne tentez pas l'expérience, supplia Jeannine, gênée par l'expression méchante des yeux jaunes fixés sur elle.

Jacques, toujours avide de s'instruire, demanda si l'on gardait ces bandits de la forêt enchaînés en punition de méfaits commis parmi la faune des environs, car il avait

(1) Les « huskies », comme les « malamutes » sont des chiens esquimaux croisés avec des loups.

(2) De l'expression française « marche donc », employée par les conducteurs canadiens-français d'attelages de chiens, les Anglais ont fait « mush on », puis le verbe « to mush », et enfin « musher » : celui qui conduit un attelage de chiens. Ce dernier mot est maintenant admis dans le langage sportif.

entendu dire que les loups détruisaient chaque année un nombre considérable de chevreuils et autres gibiers.

Mais il n'entendit pas la réponse. Des hurlements de rage auxquels se mêlaient les gémissements de Mousse venaient d'éclater dans l'enclos voisin. Le gardien s'armant d'un long fouet de cuir s'y précipita.

Il était temps: le pauvre chien n'en menait pas large. Acculé dans un coin, l'épaule droite lacérée d'un coup de dent, il regardait en tremblant s'avancer le «leader» (1) des «huskies», une superbe bête au poil rude, moitié loup, moitié chien, dont les yeux gris exprimaient une cruauté implacable.

Affectueux comme tous les épagneuls, Mousse en entrant dans l'enclos sur les talons de Ti'Pit, avait senti ses congénères, et le respect des rites canins de l'amitié l'avait entraîné du côté des «huskies». Pauvre Mousse! il ne connaissait pas la férocité de ses frères du Nord, leur humeur farouche et batailleuse. A peine s'était-il glissé dans l'enclos que, sans avertissement, l'un des chiens s'était jeté sur lui et, d'une morsure jetée à la volée, lui avait ouvert l'épaule. Les autres s'avançaient silencieux, meurtriers, quand le «leader» s'était dressé devant eux, le poil hérissé, geignant à la façon des huskies qui ne grognent ni n'aboient. Cette attitude signifiait que comme chef de la bande, suprématie qu'il s'était assurée en sortant vainqueur de tous les combats engagés avec ses membres, il se réservait le plaisir cruel de tuer l'étranger en lui portant le coup favori des chiens du Nord; la morsure qui coupe la grosse veine du cou et expédie la victime en un clin d'œil.

Ce répit accordé par le «leader» et les protestations de la bande, furieuse d'être arrêtée dans son jeu féroce, donnèrent au gardien le temps d'accourir et de sauver la vie

---

(1) Le «leader» est celui qu'on attelle en tête d'une équipe.

à Mousse. Cinglés à tour de bras par la longue lanière de cuir, les «huskies» se dispersèrent, et l'épagneul dégoûté à tout jamais des rudes manières de ses congénères du Nord, courut encore une fois se réfugier près de Jacques.

Pendant que l'oncle Paul, un peu médecin, pansait avec son mouchoir la blessure de Mousse, le gardien vanta les mérites des «huskies» dont il avait la garde.

«Ils sont un peu batailleurs, c'est vrai, mais ils n'en composent pas moins la meilleure équipe de course de la



Attelage de «huskies»

Province de Québec. C'est elle qui porte les couleurs de la compagnie Price Brothers au Derby de Québec. Regardez-moi ces pattes nerveuses, ces pieds larges et garnis de poils épais, ces longues griffes faites pour mordre dans la neige. Ah! ce sont de solides gaillards! Il le faut bien pour parcourir d'une traite, trois jours de suite et en moins de quatre heures chaque jour, l'étape de 40 milles imposée aux concurrents. Sur les quelque cinquante équipes qui s'alignent

au départ, moins de vingt franchissent la ligne d'arrivée. Celle-ci a toujours fini, ajouta-t-il fièrement.

—Gagne-t-elle souvent le «Derby»?

—Non! car les meilleurs attelages de chiens viennent encore du Nord-Ouest où, grâce aux conditions de vie et à la rudesse du climat hivernal, leur entraînement est plus régulier. Là-bas le service postal s'en sert pour transporter le courrier aux postes éloignés que n'atteint pas le chemin de fer; les trappeurs et les mineurs, pour transporter leur matériel, et beaucoup de gens, pour voyager. Ils rendent toutes sortes de services. Vous vous rappelez sans doute l'exploit de Balto, le «leader» du «musher» Seppala qui par un froid de 40 degrés sous zéro et à travers une tempête de neige aveuglante entraîna ses camarades sur plus de deux cents milles en deux jours, pour porter à la ville de Nome, en Alaska, en proie à une violente épidémie de diphtérie, le sérum qui sauva la vie de plusieurs centaines d'enfants? Ces chiens de l'Ouest sont toujours tenus en haleine et prêts à fournir une longue course, alors que les nôtres n'ont que de courtes étapes à franchir et subissent par conséquent un entraînement purement sportif.

L'heure du train approchait. Les enfants remercièrent l'aimable gardien et suivis de Mousse clopinant se mirent en quête de Meshkena, disparu depuis le matin.

«Ce n'est pas un homme, c'est une éclipse, déclara l'oncle Paul d'un ton comique. Il fera si bien que nous partirons sans lui dire adieu.

—Y pensez-vous, M. Fontaine? Je ne l'ai pas encore remercié, dit Jeannine.

—Parbleu! moi non plus, du moins pas comme je le souhaiterais, mais ce diable de Peau-Rouge se moque bien de nos remerciements. Il a senti, je le parierais, la piste d'un vison ou d'un autre petit porte-fourrure et il guette

le pauvre animal en fumant sa pipe allumée avec mon billet de \$1,000.

Comme l'heure du départ approchait, il chargea le capitaine Rochet de le retrouver et, si possible de leur faire connaître son adresse. Cette demande fit sourire l'aviateur car qui a jamais connu l'adresse d'un indien nomade ? . . .

---

## CHAPITRE XXV

### MESHKENA FAIT DES EMPLETTES

Le «Suiveur de Pistes» n'était pas reparti pour le nord. L'oncle Paul qui, cinq minutes avant le départ du train, déplorait encore son absence et exprimait son vif désir de faire quelque chose pour lui, ne tarda pas à voir son vœu comblé . . .

Le sifflet de la locomotive appelant les retardataires ne s'était pas encore tu qu'il aperçut, au bout du quai, l'indien qui poussait devant lui une vieille brouette de terrassier sur laquelle s'empilait la plus hétéroclite collection d'objets inutiles que l'on eût jamais vue . . .

Ah! le marchand général chez qui Meshkena s'était arrêté pour y échanger son billet de \$1,000 contre un gong chinois dont le cuivre brillant l'avait captivé avait fait les choses royalement. Il connaissait les Peaux-Rouges et leur ignorance des affaires. N'ayant pas la monnaie du billet—comme question de fait, il n'avait jamais eu pareille somme en sa possession—il proposa à ce naïf client de choisir parmi ses marchandises de seconde main autant de «rossignols» qu'il pouvait en emporter, lui-même se contentant d'un modeste profit de trois cent pour cent sur des objets qu'il aurait volontiers cédés à un blanc à cinq pour cent de leur valeur première.

Vous pensez si Meshkena fut heureux! Il ne pouvait comprendre sa bonne fortune. Il crut le marchand subitement atteint d'aliénation mentale, car, selon lui il fallait être fou pour échanger ses plus belles marchandises contre un bout de papier. Et comme il était honnête il refusa

d'abord une magnifique lampe à pétrole, modèle 1867, qui avait, au dire du marchand, éclairé les Pères de la Confédération réunis à Québec pour y fixer les destinées du Canada. L'autre, pressé d'en finir et d'emporter le billet, insistant, il accepta pour ne pas le désobliger.

Brave Meshkena! Il accepta beaucoup d'autres horreurs du même goût en bénissant le Grand Esprit d'avoir mis sur son chemin un marchand aussi généreux.

Celui-ci vida sa cave et son grenier pour répondre à ce que le «Suiveur de Pistes» jugea être un ordre venu du ciel en droite ligne. A la montagne de choses absurdes choisies par Meshkena lui-même, il ajouta spontanément une machine à coudre (à en juger par son apparence elle était sortie des usines Singer avec la première série et après un long et rude usage était restée une douzaine d'années au fond d'un lac), un jeu de croquet auquel il ne manquait pas plus de onze cerceaux, une laveuse mécanique dont la cuvette fuyait comme un panier, deux grosses d'épingles à linges cassées, une cage à perroquet sans porte, un balai mécanique, un vieux corset rose, un hibou empaillé auquel les mites avaient laissé quelques plumes, le portrait de la reine Victoria dans un cadre doré, un mobilier de salon recouvert de peluche rouge et mangé aux vers, ainsi qu'une collection incomplète des œuvres de Chateaubriand...

Puis, ayant nettoyé son magasin des vieilleries qui l'encombraient et convaincu d'avoir roulé l'indien en conscience, il le mit à la porte et garda le billet.

A quoi tient la vertu! Confronté par cette montagne de trésors Meshkena fut la proie d'instincts nouveaux. Lui qui avait toujours méprisé les biens de ce monde et s'était toujours fait un point d'honneur d'obéir à la loi du Nord qui commande de partager avec le premier venu son dernier morceau de pain ou de lard, devint tout à coup cupide et soupçonneux. Il s'attacha à ces misérables objets qui

lui représentaient l'art et le luxe, et, ne pouvant les emporter tous, il eut l'idée d'en cacher une partie. C'est ce qui explique sa disparition au cours de la matinée. Ayant découvert une «cache» à son goût, en dehors de Roberval, il y porta, en prenant toutes sortes de précautions pour n'être pas vu, le gros de ses richesses. Le reste, il le garda. Il ne pouvait renoncer au plaisir de faire admirer à ses amis, entre autres choses, un jeu de grelots pour harnais, un énorme bol à punch en verre de couleur, plusieurs boîtes de vêtements démodés, un fer électrique à repasser, le fameux gong chinois et, merveille des merveilles, l'uniforme bleu et rouge, chamarré d'or, d'une Garde de Montréal . . .

Dire que M. Fontaine fut surpris n'est pas exagéré. Ne partageant pas les goûts intimes d'un Peau-Rouge nomade, cette collection de monstrueuses antiquités achetées, il s'en doutait, avec son argent, le plongea dans une stupéfaction voisine de l'abrutissement. Mais il se garda bien d'ôter ses illusions au brave indien qui nageait dans l'extase.

Où les choses se gâtèrent ce fut lorsque Meshkena, voyant monter Jeannine dans le train, la suivit avec son bazar de seconde main. Il y avait beaucoup de monde et comme le «Suiveur de Pistes» et sa camelote occupaient la place de quatre personnes, le conducteur crut de son devoir d'en faire la remarque et d'inviter cet extraordinaire voyageur à porter ses paquets au fourgon. Et comme Meshkena, indifférent à ce verbiage, restait étalé au milieu de ses richesses en fumant sa pipe, (autre infraction aux règlements,) le conducteur fit le geste de débayer l'un des sièges . . .

Meshkena bondit, le couteau à la main, l'air féroce. Prudemment le conducteur battit en retraite et vint s'en prendre à M. Fontaine qui n'en pouvait rien, mais maudissait tout bas sa générosité de la veille, cause de tous ces ennuis. Sur l'heure il se promit de ne pas remettre à l'in-

dien la balance de la récompense, mais de s'en réserver l'administration pour des fins plus utiles et plus profitables au Peau-Rouge.

Un attroupement se forma dans la voiture de première classe autour du «Suiveur de Pistes» impassible. Les joyeux commentaires allaient leur train à la confusion des enfants qui souffraient de voir ridiculiser leur ami et au grand déplaisir de l'oncle Paul, harcelé par le conducteur et sommé de mettre fin au scandale :

«Le train ne partira pas tant que ce sauvage ne se sera pas conformé aux règlements, déclara le conducteur, maître à son bord, comme un capitaine de vaisseau.

—Qu'il se conforme, je ne demande pas mieux, répondit M. Fontaine et si vous pouvez nous débarrasser des horreurs qu'il emporte je vous en aurai une reconnaissance infinie, mais je ne sais vraiment pas comment lui faire entendre raison. Que suggérez-vous ?

Le conducteur se gratta la tête et avoua donner sa langue au chat. C'était la première fois que pareil cas se présentait sur la ligne. En s'y mettant à trois ou quatre l'on pourrait sans doute venir à bout de l'indien; d'un autre côté une bataille pouvait s'ensuivre et il ne voulait pas exposer la vie du personnel du train.

A ce moment l'un des voyageurs, un Peau-Rouge de la réserve de Pointe-Bleue, près de Roberval, s'offrit comme pacificateur et interprète. Il parlait bien le français et n'avait pas encore oublié la langue de ses ancêtres. Vous pensez si son offre fut acceptée avec empressement.

Cet indien—un chef de sa tribu—qui répondait au nom bourgeois de Philippe Lapierre, fit part à Meshkena, dans son plus pur montagnais, de la volonté du chef du train et l'invita à transporter ailleurs ses trésors.

Heureux de rencontrer un homme de sa nation, Meshkena lui fit d'abord admirer sa collection d'antiquités, puis

déclara ne vouloir quitter ni ces richesses, ni Jeannine. La fillette fut donc priée d'intervenir à son tour et mit fin à la scène en persuadant Meshkena d'aller retrouver Mousse dans le fourgon.

A Québec la scène faillit recommencer quand le préposé aux bagages voulut toucher à la propriété de l'indien. Heureusement l'oncle Paul avait prévu le cas et s'était adjoint, pour la durée de son séjour dans la vieille capitale, les services de l'interprète Lapierre. Avec l'aide de Jeannine, celui-ci fit monter Meshkena dans un taxi et le conduisit à une auberge de la basse ville dont M. Fontaine avait sagement arrêté le choix, préférant se priver de confort que d'afficher le « Suiveur de Pistes » et ses vieilleries dans un grand hôtel de la haute ville, dont on lui aurait d'ailleurs refusé l'entrée. Il respira plus librement quand l'indien eut été installé dans une chambre avec sa carabine et le reste de son fournement.

Mais s'il pensait en avoir fini avec cet intéressant Peau-Rouge il se trompait. Dès huit heures le lendemain matin il fut appelé au téléphone. Le chef de police était à l'appareil.

— C'est vous, M. Fontaine ?

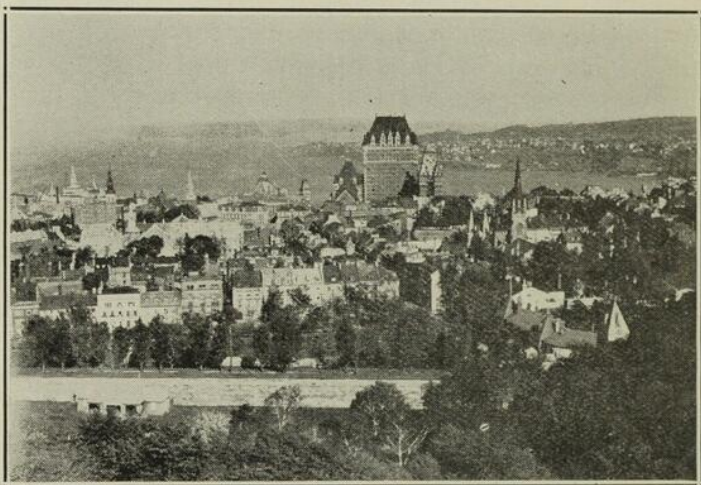
— Oui.

— Que voulez-vous que nous fassions avec le sauvage que vous avez ramené, me dit-on, du Lac Saint-Jean ? Deux de nos agents l'ont trouvé assis sur le garde-fou de la Terrasse Dufferin, les jambes pendantes au-dessus du précipice et fumant sa pipe en regardant passer les bateaux. Ils l'ont interrogé mais pour toute réponse il leur a soufflé de la fumée au visage et, quand ils ont voulu l'arrêter pour insulte à l'autorité, il s'est si bien défendu qu'il a été nécessaire d'envoyer la patrouille et une brigade au secours des agents.

Il... il a fait tout ça ? bredouilla le pauvre M. Fontaine, accablé lui-même par la fatalité qui s'acharnait sur l'indien.

—Pire, monsieur, pire, et si vous ne cautionnez pas pour lui d'ici à une heure, je l'enverrai avec plaisir en prison attendre son procès.

Meshkena en prison! Le plus élémentaire devoir de reconnaissance commandait l'oncle Paul d'éviter ce supplice au libre enfant des bois. Il se hâta donc de courir au poste de police avec l'interprète et d'interroger le «Suiveur de Pistes».



Québec, berceau de la race française en Amérique

Naturellement celui-ci ne comprenait rien à ce qui lui était arrivé. Ne pouvant dormir dans une chambre d'hôtel où il étouffait, il avait caché ses armes et sa précieuse camelote quelque part (il ne voulut jamais dire où) et était allé dormir sous un arbre, dans le parc Victoria. Puis, dès le jour levé, il avait exploré la ville.

En marchant il s'était rendu jusqu'à l'endroit où Jacques Cartier passa l'hiver de 1535, sur le bord de la rivière

Saint-Charles, puis voyant venir la pluie il était monté à la haute ville en s'étonnant que des êtres humains eussent été assez ignorants des lois de la nature pour construire leurs camps au bas des côtes de Québec et s'exposer ainsi à des inondations fréquentes.

Là-haut il s'était amusé à regarder les monuments. Le Peau-Rouge en bronze, œuvre du sculpteur Hébert, qui pêche à la «nigog» en face des édifices du Parlement, l'avait beaucoup intéressé. Surpris de son immobilité il s'était approché jusqu'à le toucher, mais le froid du métal lui avait donné l'impression de la mort et l'avait fait fuir.

Il n'avait jeté qu'un regard aux portes Saint-Louis et Kent, reliques imposantes des fortifications de Québec, au Parlement de style Renaissance, à l'Université qui renferme une merveilleuse collection de tableaux de maîtres, et aux autres grands édifices, trouvant fastidieux cet amoncellement de pierres et incompréhensible le goût des gens qui préféraient s'entasser dans ces grands wigwams, tous collés les uns sur les autres, quand il y avait tant de place pour planter sa tente aux environs.

Le pittoresque de la vieille cité de Champlain, les trésors historiques accumulés dans ses murs, son caractère Vieille France n'avaient certes pas touché cet enfant de la Nature habitué à juger des choses d'après leur utilité immédiate et pour qui les beautés de la civilisation restaient une énigme indéchiffrable. Par contre il s'était longuement arrêté à regarder dans le port certaine grue mécanique dont le long bras puisait dans le fond d'un immense «canot» (pour lui tous les navires étaient des canots plus ou moins grands) des ballots énormes de marchandises.

Remonté à la haute ville, l'arrivée d'un gros transatlantique avait fixé son attention. De l'endroit où l'un de ses ancêtres guetta peut-être le débarquement de Champlain, en 1608, il suivait la manœuvre des remorqueurs, ces mou-

ches du coche qui, contrairement à celles dont parle le bon La Fontaine, sont utiles et efficaces, quand deux hommes portant selon son expression: «une rangée de petits soleils» sur le ventre (1) étaient venus déranger sa contemplation, puis l'avaient menacé de leurs bâtons. Il y avait eu bataille bien entendu, et à son grand chagrin il avait eu le dessous.

Le chef de police, présent à l'interrogatoire, sentit fondre sa sévérité devant la naïveté du Peau-Rouge et c'est en riant qu'il offrit à M. Fontaine de ramener son «sauvage» s'il voulait se porter garant de sa bonne conduite.

Enchanté l'oncle Paul accepta, mais pas avant d'avoir fait menacer Meshkena par l'interprète, de la prison à perpétuité s'il ne lui obéissait pas aveuglément et s'il ne s'engageait pas à renoncer à ses trésors cachés.

Épouvanté à l'idée de finir ses jours dans une étroite cellule obscure sans jamais revoir sa chère forêt, l'indien promit tout ce qu'on voulut et revint penaud à l'auberge. Il s'attendait à être sévèrement grondé par Jeannine. Mais celle-ci, au lieu de lui faire des reproches, témoigna tant de plaisir à le revoir que Meshkena, déjà fort attaché à la fillette, devint après cette marque d'amitié son plus fidèle et dévoué serviteur.

La pluie prévue par Meshkena s'étant mise à tomber, tout le monde resta à l'hôtel pour y attendre des nouvelles. Au commencement de l'après-midi un petit messager des télégraphes Canadien National apporta à l'oncle Paul une dépêche. Elle disait:

«Agents m'ayant trouvé ligoté depuis plus d'un mois et très faible ne m'ont appris qu'aujourd'hui que Jeannine est vivante. De grâce venez vite. Il me tarde de revoir mon

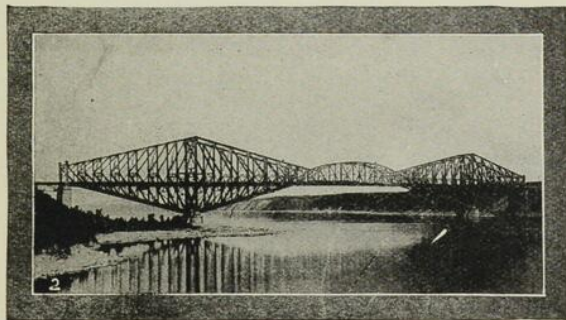
---

(1) Meshkena fait sans doute allusion aux boutons de cuivre qui ornent la tunique des agents.

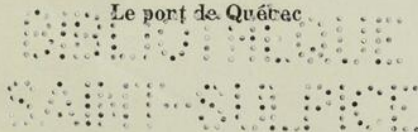
enfant et de vous remercier, vous tous qui me l'avez conservée. Je tiens surtout à exprimer à votre neveu Jacques la reconnaissance d'un père, qui, grâce à son courage, retrouve l'enfant qu'il pensait morte. Un canot-automobile vous attend à Amos et vous conduira à mon camp.

CHARLES ROYAT.»

FIN



Le pont de Quérac



NOTE.—Les gravures qui illustrent ce texte ont été gracieusement fournies par le réseau Canadien National.

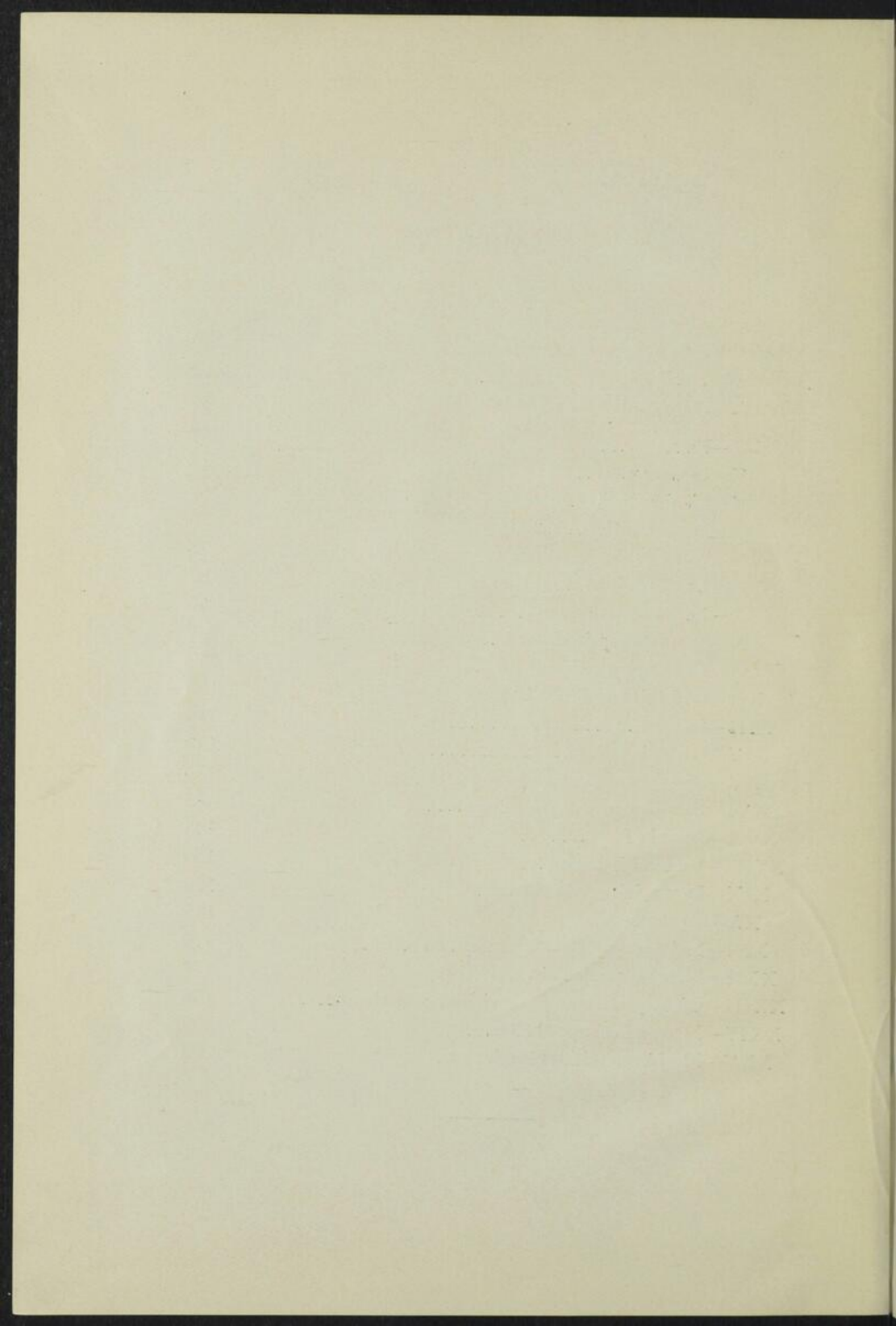
BRITISH  
RAILWAYS

## TABLE

---

CHAPITRE	PAGE
I—Au lac Rond . . . . .	13
II—La bataille . . . . .	24
III—En route . . . . .	37
IV—Le sauvetage . . . . .	49
V—L'enlèvement . . . . .	59
VI—Dans le golfe . . . . .	70
VII—Dans les Iles de Mingan . . . . .	78
VIII—La Côte Nord . . . . .	85
IX—Le Signal dans la nuit . . . . .	90
X—Le «Suiveur de Pistes». . . . .	97
XI—Une rencontre imprévue . . . . .	103
XII—L'histoire de Ti'Pit Leblanc . . . . .	109
XIII—Le lynx . . . . .	116
XIV—La Main Rouge . . . . .	123
XV—Où la chance se met du bon côté . . . . .	130
XVI—La vengeance de Meshkena . . . . .	136
XVII—Dans la forêt . . . . .	143
XVIII—Un remède indien . . . . .	150
XIX—Le vestiaire de la Nature . . . . .	158
XX—La chasse «fine» . . . . .	165
XXI—Le Borgne et Pascal rentrent en scène . . . . .	170
XXII—Le baptême de l'air . . . . .	178
XXIII—Où nous retrouvons de vieilles connaissances . . . . .	186
XXIV—Mousse l'échappe belle . . . . .	195
XXV—Meshkena fait des emplettes . . . . .	203

---

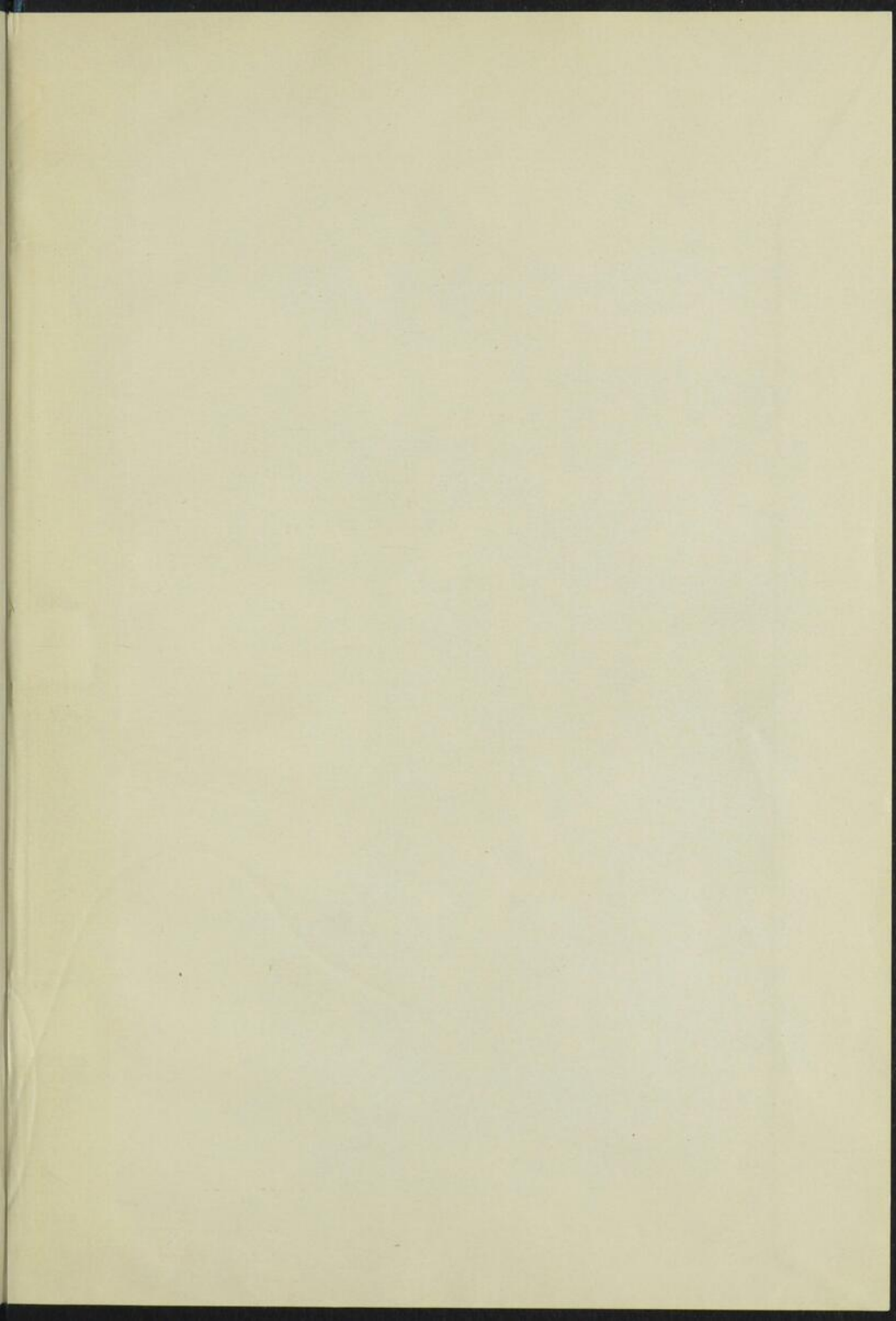


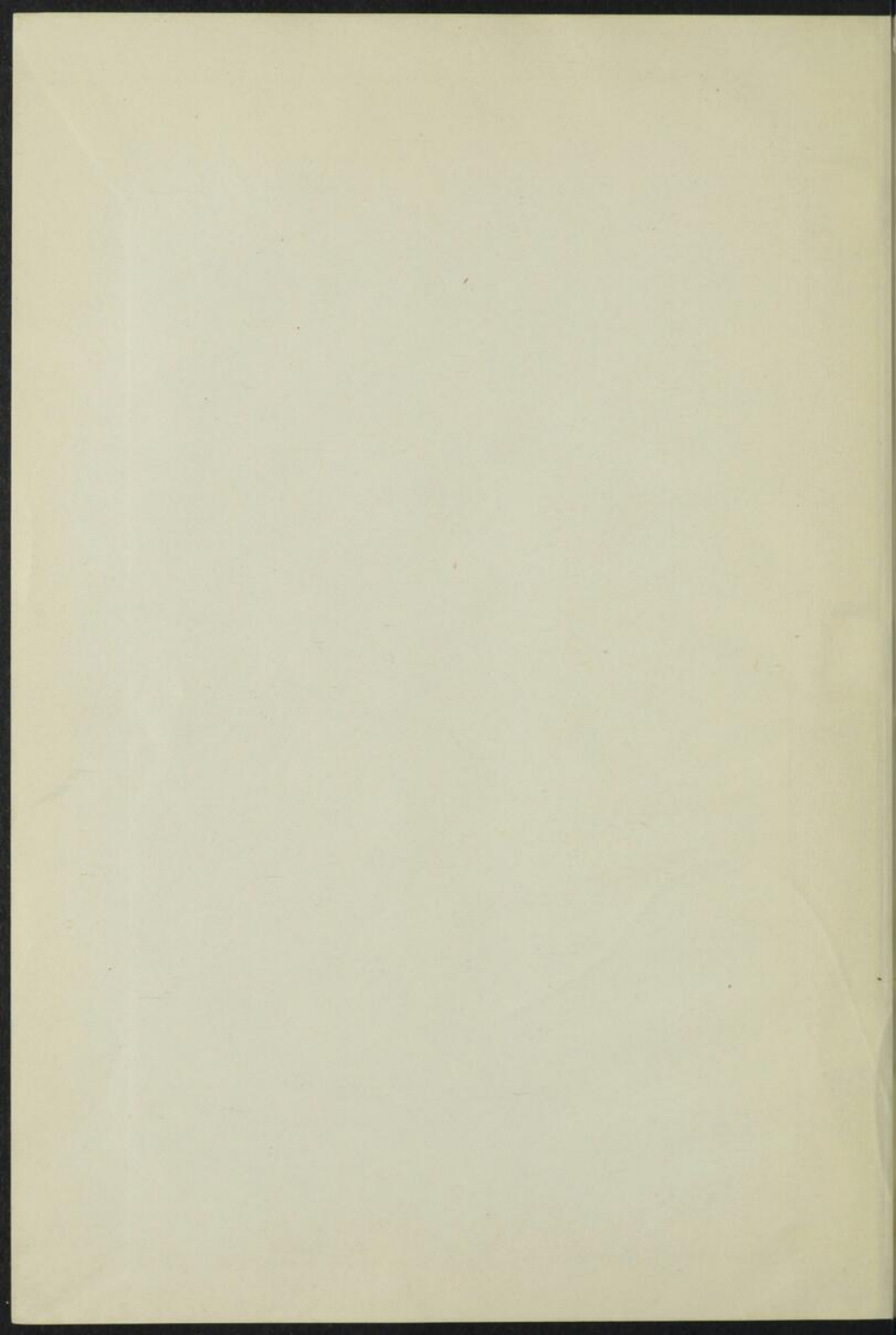
## TABLE DES ILLUSTRATIONS

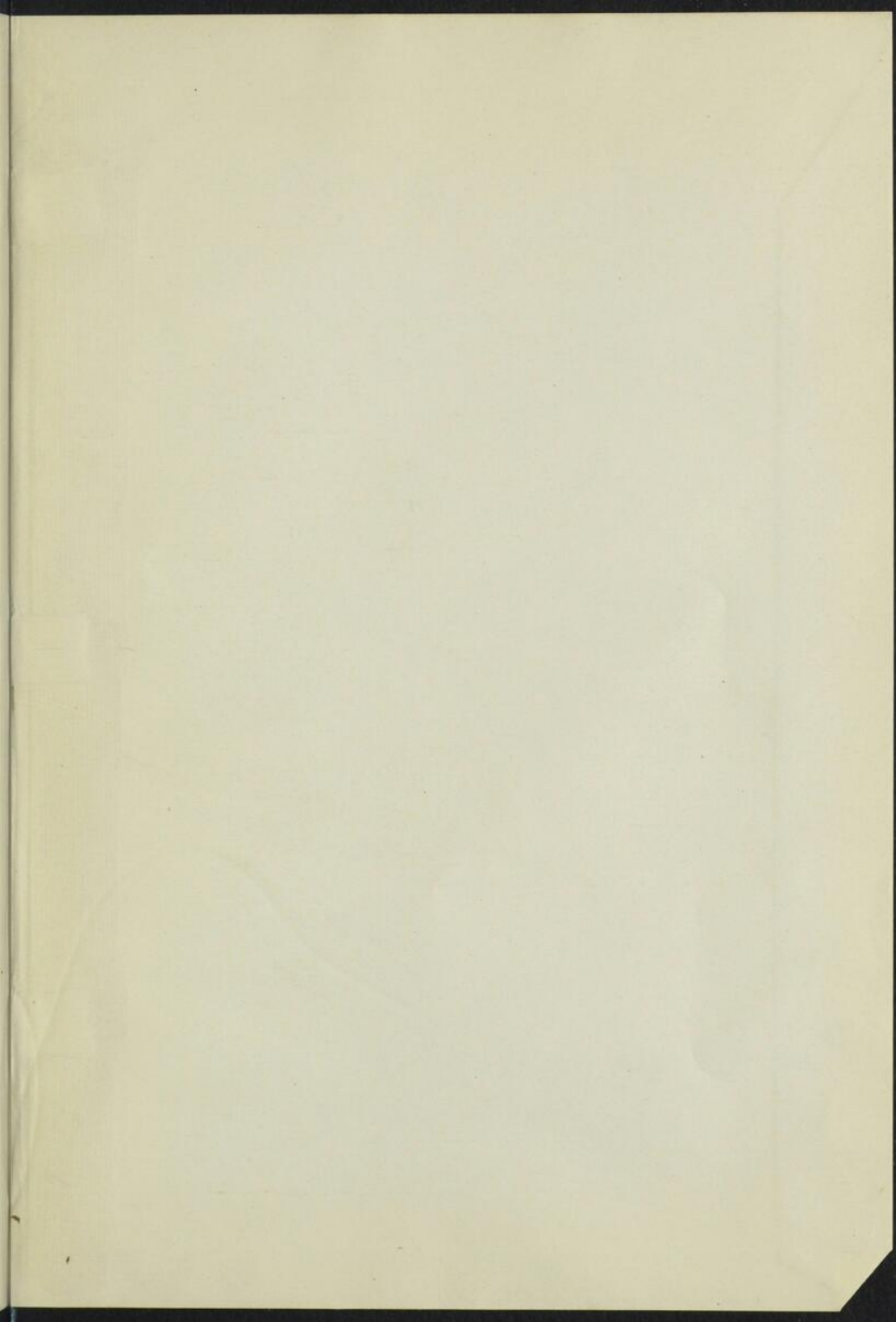
	PAGE
Le «Coq» s'écroule, knockouté.....	12
«Prends ton temps, mon garçon».....	19
Le lac Rond.....	23
Montréal, la métropole du Canada.....	25
Philomène, tête basse, s'en allait.....	28
Saint-Sulpice de Montréal.....	36
Le Bic et l'île au Massacre.....	39
Percé, son rocher; et à droite l'île Bonaventure.....	43
Il conduisit la chaloupe sur la grève.....	50
L'iceberg s'éloigna.....	58
Fous de Bassan sur l'île Bonaventure.....	64
Morutier de Percé.....	69
Château Menier, sur l'île Anticosti.....	73
Canard eider.....	81
«Nous nous évaderons».....	88
Tadoussac.....	91
Ils tombent endormis.....	92
Les caps Eternité et Trinité.....	95
L'on repart sur la rivière.....	100
Un lac étend sa nappe d'argent.....	104
Une tête blonde apparaît.....	108
Saint-Félicien, P.Q.....	114
C'est un lynx.....	118
Son premier soin fut de ramasser la clef.....	128
Meshkena s'enfuit.....	139
Le porc-épic suinte sa graisse.....	147
Jeannine consentit à boire.....	153
Castor au travail.....	157
Il sauta sur son dos.....	161
Gelinotte huppée.....	167

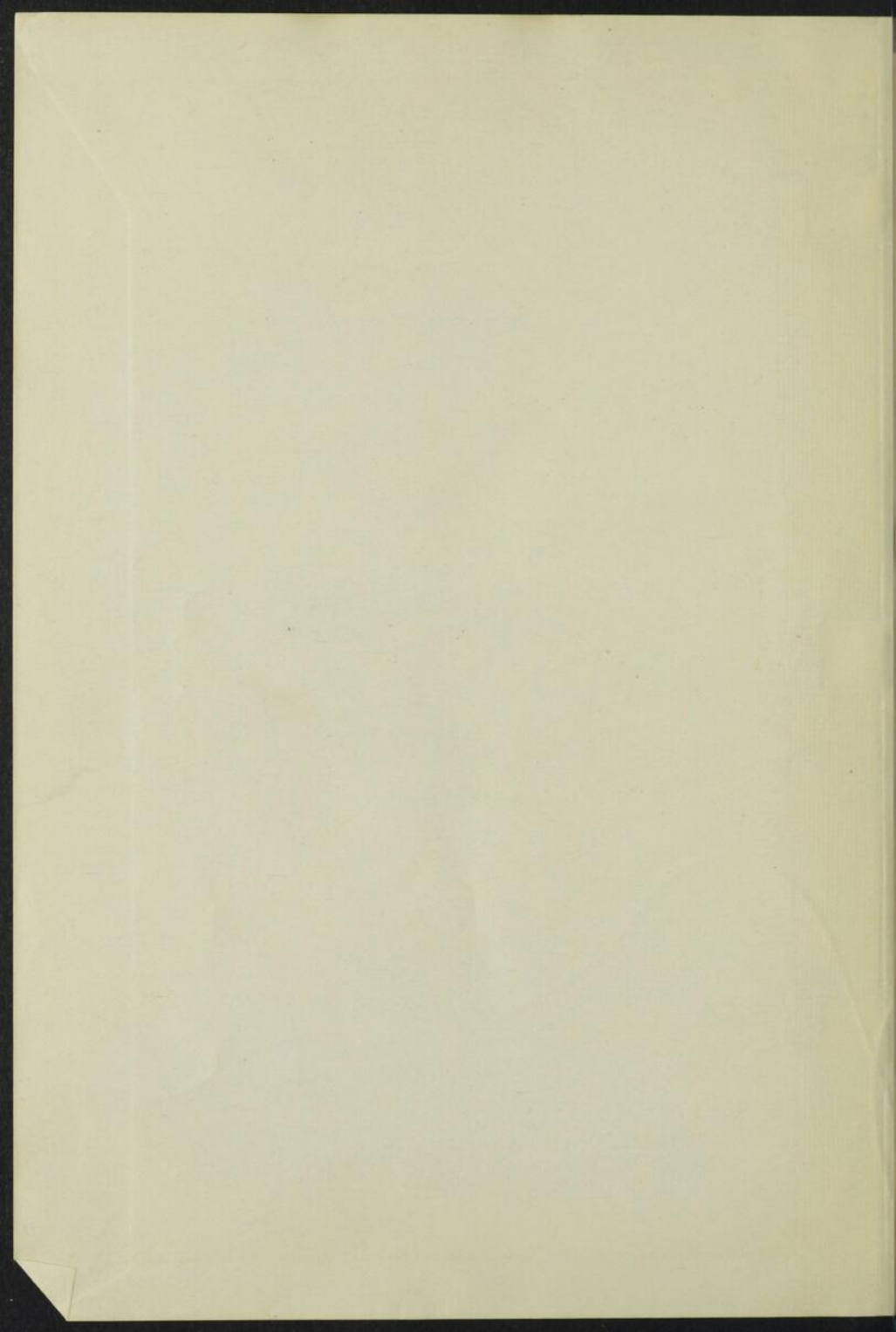
	PAGE
Devant Jacques se dresse. . . — . . . . .	173
A six mille pieds d'altitude, Jacques découvre . . . . .	181
Chicoutimi: maison où fut écrit le roman «Maria Chapdelaine». . . . .	183
Chicoutimi, capitale du Saguenay . . . . .	184
Jacques raconta tout ce qui s'était passé . . . . .	190
La fabrication des canots de toile à Roberval . . . . .	196
Attelage de «huskies» . . . . .	200
Québec, berceau de la race française en Amérique . . . . .	208
Le pont de Québec . . . . .	211

---

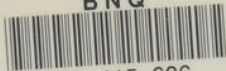








BNQ



000 415 686



